U d'/of OTTAWA
39003003351524

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/unhommeheureux00schl

UN HOMME HEUREUX

à S. S. W.

DU MÊME AUTEUR :

ÉPIGRAMMES ROMAINES. *(Epuisé).*

L'INQUIÈTE PATERNITÉ, roman.

LES FILS LOUVERNÉ, pièce en 3 actes.

LA MORT DE SPARTE, drame en 3 actes.

JEAN SCHLUMBERGER

UN HOMME HEUREUX

ÉDITION ORIGINALE

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

universitas
BIBLIOTHECA

D176 370 12

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT DIX-HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CX ET NEUF CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 980, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

EXEMPLAIRE 846

PQ
2637
.C55H6
1920

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD. 1920

Bois-Thibert, 2 janvier 1914.

Après ce long automne de marchandages, enfin me voici dans le silence et la solitude, et ma pensée encore surprise de ce calme, encore déconcertée par l'ampleur d'une journée vide, ma pensée va vers toi, mon bien cher fils ; et, pour la première fois depuis si longtemps, elle savoure le bonheur de ne plus s'occuper que de ce qu'elle aime.

Puisque le bois de la Léverie n'est pas encore vendu, je me suis installé dans l'ancien pavillon de chasse. Personne ne l'avait habité depuis les dernières battues données par ton grand-père. Il y restait quelques meubles. La femme du garde m'a prêté des draps. C'est elle qui m'apporte mes repas, dans une corbeille qu'elle recouvre de son tablier. Les malles qui contiennent mes effets sont entassées sous l'escalier ; je ne veux en ouvrir aucune, car les derniers jours que je passe dans nos terres ne doivent être autre chose qu'une première étape de voyage. Dehors, il neige. J'ai poussé une table près du poêle de faïence qui ronfle et remplit la chambre d'une bonne torpeur. J'ai fumé une demi-douzaine de pipes. Je voudrais t'écrire longuement, ou plutôt je voudrais causer avec toi de ce que, précisément, on omet d'aborder dans les lettres, faute de loisirs, faute d'être en humeur d'épanchement et parce que trop de soucis immédiats nous absorbent. Depuis un an, je ne t'entretiens que de bilans, de contrats et de liquidations. Mais maintenant qu'au bas de tous mes comptes une barre est tirée, et que, pour

ainsi dire, je me suis évadé de l'enveloppe matérielle de ma vie, dans le recueillement de ce chalet, dans le silence de ce bois qui s'endort sous la neige, je n'éprouve plus que la fatigue laissée par tant d'agitation. Que n'ai-je pas calculé, prévu, réglé ! Je puis mourir sans laisser aux notaires d'obscurités et de contradictions à exploiter. Mais ce qui, véritablement, m'est cher et m'importe, les vraies préoccupations de ma vie, comment n'ai-je pas su trouver, durant tant d'années, quelques heures pour essayer de m'en ouvrir à toi ? Vingt fois j'aurais pu disparaître... On croit toujours qu'on a le temps... Je ne veux plus goûter de repos, je ne veux pas quitter cette chambre, que je ne t'aie parlé, à toi, mon enfant, de ce qui est inactuel et lointain, mais qui seul vaut qu'on s'y attarde ; que je n'aie remis en tes mains ce peu qui mérite en effet d'être conservé.

C'est hier, premier janvier, qu'entre ce pays et nous, les derniers liens ont été rompus. M. d'Alassin est entré en possession des fermes et des bois. Cela s'est fait sans apparat. Aucun bail ne venant à expiration, il n'y a pas de changement parmi les fermiers. Pas une poule n'a pondu un œuf de moins, pas une feuille de plus n'est tombée d'un arbre à cause d'un nom changé sur un acte. La terre accepte indifféremment, après des maîtres qui durant cent ans la traitèrent avec égard et bonté, un propriétaire qui, je le crains, la tondra le plus ras possible. Je n'ai pu me retenir de faire observer à M. d'Alassin avec quel soin j'avais ménagé les futaies. Je suis inquiet sur le sort de quelques beaux chênes que j'avais déjà bien du mal à défendre contre mes bûcherons. Ces vieux arbres si droits, qui ont surmonté tant de tempêtes, mon départ les laisse à la merci des marchands de bois, et ce point, je l'avoue, me chiffonne un peu. J'ai bien songé à introduire, dans les clauses de la vente, un article en leur faveur. La difficulté de le rédiger m'a retenu, le ridicule

aussi... Je pensais entendre, dès hier, chasser M. d'Alassin. Faut-il que mon abdication lui semble cruelle, pour qu'il ait cru devoir, lui qui n'est pas un homme délicat, me laisser le temps de gagner le large !

Le même jour, ce bon Moulène, après en avoir été directeur pendant quinze ans, est officiellement devenu patron de l'usine, tandis que sa femme et ses filles, malgré la neige, parcouraient le parc en tous sens, furetant dans l'orangerie et le potager, inventoriant les arrosoirs et les tondeuses, pratiques, affairées, vérifiant les clefs. Ils gardent les jardiniers, le cocher et la cuisinière, de sorte que les petites habitudes nous survivront ; les laveuses continueront d'abîmer les treilles en y faisant sécher leur linge, la cloche du dîner sonnera ses deux coups aux mêmes heures, les bacs des lauriers seront repeints pour chaque fête de Pâques... Depuis huit jours, il ne restait dans la maison que ce qui ne vaut pas la peine d'être enlevé. J'avais fait partir, *viâ* Le Havre-Odessa, les caisses contenant le meuble empire de la salle à manger, celui du billard et quelques objets qui pouvaient t'intéresser. Le reste, ta sœur en est venue à bout. Je ne sais comment elle casera chez elle tout ce qu'elle a trouvé moyen d'empiler dans trois voitures de déménagement ; mais elle tient de ta grand'mère la préoccupation que rien ne se perde.

Quels monceaux de tristes débris, quelle affreuse accumulation de loques et d'objets hors d'usage quatre générations laissent après elles ! Les greniers et les placards ne finissaient pas d'en dégorger. J'aurais voulu voir tout ce bric-à-brac entassé sur le rond-point, avec un bidon de pétrole par-dessus et quelques fagots bien secs pour donner du cœur au feu. Mais c'est alors que l'on aurait crié au sacrilège ! J'ai déjà grand mal à faire semblant de ne pas entendre ce qui se chuchote ; mais je suis bien résolu à ne pas essayer d'argu-

menter. Moins j'ouvrirai la bouche, moins je ferai figure odieuse et cynique. On veut bien qu'à cinquante-huit ans, j'abandonne les affaires, que même je vende cette petite usine isolée et sans avenir, puisque, sur les bords de la Mer Noire, tu conduis une entreprise d'une tout autre envergure. Mais vendre du même coup, et sans besoin, la maison de famille, celle que mes parents et les leurs ont aménagée et choyée avec l'espoir de nous y voir à jamais attachés, la maison à tous les aspects de laquelle le visage de ma femme est si bien mêlé que mon souvenir ne saurait l'évoquer ailleurs, non plus que celui de ce fils si affectueux et si charmant que j'ai perdu... Je pense que les mieux disposés à mon égard t'accusent de me forcer la main. Je n'essaie même pas de te justifier. En finir au plus vite, afin que si les bonnes langues s'intéressent encore à mon coup de tête, je ne sois du moins plus là pour l'entendre.

J'espérais qu'à l'usine, je pourrais éviter les manifestations touchantes. Mais plus mes gratifications à tous, — que personne n'espérait si fortes, — ont prouvé que je ne m'enfuyais pas après avoir empoché ma fortune ; qu'au contraire, je prenais loyalement congé de compagnons unis à nous, de père en fils, depuis un siècle ; plus je me montrais large dans l'achat de ma liberté, plus on mettait de zèle à me retenir. On m'avait fait dire que le personnel entier, réuni dans la filature, désirait m'offrir le punch de l'adieu. Je ne pouvais refuser. En effet, tout le monde était là, depuis les petits rattacheurs jusqu'au dessinateur et au comptable, les femmes à droite, les employés au milieu, endimanchés, comme s'ils attendaient le photographe. Le vieux Bréhin, en tant que le plus ancien contre-maître, m'a lu un petit discours. Il y était question de toute la famille, depuis l'achat de Bois-Thibert par ton arrière-grand'tante, jusqu'aux fêtes de tir organisées par ta sœur et par toi. Au beau milieu, le vieux a fondu en

sanglots. Il a fallu que son voisin reprît la lecture. Moi non plus, je n'étais pas fier. Tous ces visages que je connais depuis si longtemps ! Tant d'efforts ! Nous avons tant travaillé ! C'est ce que je leur ai dit : « Mes amis, nous avons bien travaillé, sans nous vanter ni faire des histoires. Il y en a parmi vous qui ont quinze ans de plus que moi ; il ne faut pas qu'ils croient que je m'en vais pour me la couler douce et me croiser les bras. Nous avons tous le goût de l'ouvrage. Je remercie chacun de vous, car vous m'avez rendu le métier facile, et je crois que je puis partir avec la pensée que vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi. Je voudrais serrer la main à chacun, mais ça rappellerait trop la fin d'un enterrement. Allons, mes enfants, je bois à votre santé à tous ! Et continuez à fabriquer de beaux articles. »

Là-dessus, j'ai vidé mon verre et j'ai gagné la sortie, les laissant tout abasourdis. Je refermais déjà la porte, quand ont éclaté des « Vive M. Blaise ! » comme un feu d'artifice qui part avant d'être en place. Je me reprochais de leur couper leur effet, mais je n'en pouvais plus. En tournant le coin, j'ai aperçu la cour remplie de monde : des femmes, des vieux, des marmots, des chiens. On avait vu passer mon bagage et l'on se doutait que je partirais aussi. Le courage m'a manqué. Ils m'ont vu tous les jours pendant un demi-siècle : quel besoin de me regarder précisément aujourd'hui ? J'ai passé derrière la teinturerie, d'où j'ai gagné le potager. En montant l'allée qui longe l'espalier, et où mes pas, — les derniers que j'y poserai, — restaient imprimés dans la neige, j'avais envie de me retourner... Comme si, moi aussi, je ne connaissais pas Bois-Thibert depuis cinquante ans ! comme si j'allais me mettre à y faire, aujourd'hui précisément, des découvertes ! Trop tard ! J'ai refermé la grille, sans regarder du côté de la maison, et j'ai sauté dans le bois.

J'avais la tête un peu vide, comme lorsqu'on n'a pas mangé

de la journée. Cela ressemblait singulièrement... à de l'allégresse ! Cette usine somnolente, ces terres à petit rendement, tout cela ramassé dans le creux de la main. Douze cent mille francs d'argent vivant, de vif-argent prêt à couler partout où il peut servir, prêt, mon petit, à doubler tes forces ! J'avançais vite, le long de la grande percée, faisant craquer pour la dernière fois sous mes semelles la glace des ornières, impatient d'avoir rejeté derrière moi ces taillis et ces clairières où je ne repasserai plus. Je regrette pourtant de ne pas voir, le printemps prochain, le Creux-du-Loup dégagé par la coupe de l'année. C'est là, — on venait de couper, on a recoupé depuis, — c'est là qu'à treize ans, la première semaine où j'avais une carabine, j'ai tué mon premier chevreuil. Déjà la chance me gâtait mon plaisir en me l'accordant trop facilement ! Puis j'ai passé l'endroit, presque au bout de la ligne, où se promenant avec moi, ta mère, qui attendait ton frère aîné, fut saisie des premières douleurs. Elle était charmante avec son fardeau qu'elle portait si droite ; son teint n'avait jamais été si brillant. Nous nous mîmes à rentrer le plus vite que le lui permettait son pas alourdi. Et chaque fois qu'elle était piquée par une de ces « abeilles » encore espacées qu'elle éprouvait pour la première fois, elle s'arrêtait, pesant sur mon bras, serrant ma main, levant vers moi son beau sourire et ses yeux vaillants qui bientôt furent pleins de larmes. Nous étions des enfants. Nous n'avions pas peur à l'idée que notre petit pourrait naître sur la mousse. Il nous semblait que nous n'aurions qu'à le ramasser et qu'il prendrait le sein. Nous étions joyeux...

Me voici donc seul, depuis hier, dans le pavillon de la Léverie. Cette petite châtaigneraie qui s'avance parmi les cultures et que la route isole, ce n'est déjà plus Bois-Thibert. Déjà je m'y sens loin, aussi loin que tu l'es là-bas, aussi

détaché de la rive, mais avec une vieille voile qui ne prend plus la brise aussi bien que la tienne. Longtemps, quand tu faisais ici ton apprentissage, nous avons navigué bord à bord. Ce furent de bonnes années. Maintenant je te ralentirais.

Je n'ai pas de regrets. Il ne fallait pas que le souci de quelques bicoques, perdues dans le fond d'une campagne, vînt embarrasser ton élan et tirer tes regards en arrière. Je te l'ai dit : je voyagerai ; je saurai très bien m'arranger... Je n'ai pas de regrets, non ; rien qu'un peu de mélancolie, et dont la cause n'est pas celle qu'on pourrait croire.

On console les hommes qui déclinent, en vantant la valeur de leur expérience. Il faut bien qu'on trouve quelque chose pour les consoler. Mais qu'en ferais-je à présent, de mon savoir ? Ah ! mon garçon, quand au bureau nos tables se touchaient, il n'était pas besoin de discours. Je n'avais qu'à te regarder aller et venir, classer le courrier, rentrer des salles de tissage, les vêtements couverts de brins de coton, dans cette odeur d'huile chaude qui n'est pas loin de nous plaire, à nous autres ! Je savais où nous en étions rien qu'à ta façon d'ouvrir les dépêches. Si les nouvelles étaient mauvaises, je sentais un instant ta nervosité lutter contre mon sang-froid. Tu ne faisais pas d'écarts, mais comme tu tirais sur la bride ! Le plus souvent, cela se passait en silence. Cinq minutes après, je pouvais te rendre la main ; nous étions contents l'un de l'autre. Oui, ces connaissances professionnelles, j'ai pu t'en glisser quelque chose. Je t'ai dressé. Tu peux te suffire. Ce n'est pas là ce qui me tourmente. Et si j'emporte avec moi un peu d'habileté dont tu n'auras pas fait profit, quelques connaissances qui ne serviront plus, ce déchet ne mérite pas qu'on en parle.

Mais où trouver un langage pour vous parler de nous-mêmes, à vous autres enfants, qui vous tenez silencieux dans votre coin, à nous considérer bien moins en amis qu'en juges ?

Ce prestige qu'il nous fallait pour vous gouverner, vous ne nous permettez plus de nous en départir. Nos qualités, vous tablez sur elles, et vous n'en prenez que ce qu'il vous plaît ; tandis que nos faiblesses, vous les relevez toutes, comme autant de consécrations des vôtres. Quoi d'étonnant si l'on se méfie, si l'on ruse avec vous, si l'on reste au port d'armes ? Mais moi, tu le sais, je suis malheureux dans tout ce qui sent l'empesé. J'ai besoin de savoir ce qu'il y a derrière les visages ; et je préfère les imprudences et risquer même de perdre l'affection d'un être que j'aime, à la certitude qu'il soit tout perdu pour moi si nous vivons côte à côte avec des regards fermés. Tant pis si l'autorité ou la pudeur en pâtissent un peu ! Valent-elles qu'on leur sacrifie tout le reste ?

C'est que la sincérité est effrayante ; j'entends non pas celle qui dit aux autres leurs vérités, mais celle qui s'applique à nos propres pensées. Auprès des êtres qui nous touchent de près, nos aveux sont irréparables ; nous sommes-nous découverts en face d'eux, il faut que nous demeurions à nu le reste de nos jours ; il n'y a plus d'abri ni d'ombre. Et, tu le vois bien : moi-même qui ne suis pas lâche, je n'ai pas différé cet entretien avec préméditation ; mais, d'instinct, je n'en ai eu le désir qu'une fois hors de portée et libre de m'éloigner encore davantage... Tant de précautions pour parler d'une vie heureuse et féconde, et qui fut un objet d'envie !

Si ta mère vivait encore, nous resterions enfermés, elle et moi, dans cette intimité que sa tendresse et sa divination avaient créée. Notre vieillesse y cacherait ses secrets. Je réserverais pour moi tant de marques d'amour, tant de preuves de courage qu'elle mettait son orgueil à laisser ignorer. Car sa pensée si libre et hardie s'effarouchait dès qu'un regard se posait sur elle. Nulle femme n'a poussé plus loin le luxe et la fierté de la discrétion. Nous étions seuls à la connaître,

toi et moi, car si elle éleva ta sœur avec tendresse, son garçon était pourtant à ses yeux plus que dix filles. Tu as deviné bien des choses. Elle était un peu amoureuse de son grand fils aux larges épaules et ne se défendait pas contre lui. Mais tu ne sais pas tout, et sans doute pas le plus exquis. Il faut qu'il reste d'elle, en ta mémoire, une image aussi parfaite que possible. Il faut que tu les aimes tous les trois, elle, mon père et ma mère ; car ils ont désiré mon bonheur avec un soin, un dévouement, une passion de tous les jours ; et si je n'ai pas su les récompenser en me laissant combler des dons que leur amour imaginait, si je leur ai résisté, si j'ai déconcerté leur espoir, j'ai besoin que, par-dessus moi, ils obtiennent justice. Ce n'est pas mon apologie que je suis impatient d'écrire, c'est leur louange. Et s'il faut que je me charge, qu'importe ce qu'on en peut penser, et même ce que tu peux en penser, toi ! Je suis vivant ; je puis me défendre ; tandis que personne ne prendra plus pour eux la parole !

Toute la vie d'une famille s'est nouée autour de moi. Les expériences de deux générations se sont contredites, répétées, complétées. Jamais ces sortes de débats ne sont clos. Tu reprendras celui-ci où je le laisse, — ou tes enfants le reprendront contre toi. Aussi je veux tâcher de le retracer depuis l'origine... Mais c'est d'elle surtout que je parlerai. Je dirai « Lucile » et non « ta mère », car malgré moi je glisserais dans le morne langage des parents. Elle aimait tant être jeune ! Elle était pour vous une si fraîche camarade ! Il ne faut point parler d'elle avec des mots qui mettent de la distance.

Je voudrais aller jusqu'au bout, puis, le cœur en paix, j'affronterai la solitude. L'âge me la ramène comme une ancienne compagne qui s'était éloignée de ma vie, mais à qui je reste lié par un vieux désir. A vingt-huit ans, à l'heure de ma jeunesse la plus facile et la plus comblée, quand je régnais

sur le cœur de femme le plus épris, que je vous avais, vous, mes trois petits, si câlins et si bien portants, et que tout me réussissait au-delà de mes espérances, combien, brusquement, au sein même de cette richesse, la solitude m'a paru désirable ! Etre loin, vivre du travail de mes mains, rester en tête-à-tête avec moi-même, et peut-être aussi ne plus être aimé !... Que n'ai-je pas rejeté loin de moi, quelles blessures n'ai-je pas infligées pour conquérir cette liberté ! Avec quelle ferveur je l'ai respirée durant ces deux années de voyage, d'où je suis revenu mûri et durci ! La solitude !... J'aurais mauvaise grâce à en craindre le visage, maintenant qu'il est fatigué et qu'il n'a plus ses belles promesses. Nous avons bien changé, elle et moi ! Est-ce vraiment par amour de cette indépendance aujourd'hui désenchantée que j'ai fait verser tant de larmes ? Je revois Lucile appuyée au montant de la porte, blême, blême ! Elle murmurait : « Pars, mon amour, pars vite ! » Il y avait dans ses yeux du triomphe, mais la souffrance semblait sur le point de la faire tomber en faiblesse. Mon père jetait mes paquets dans la voiture et me poussait sur le marchepied. Je me laissais faire, épouvanté, prêt à me coucher sur les marches du perron, écrasé par le chagrin et la honte. Et, dans le même temps, mon cœur bondissait de joie, plus haut que les maisons !

PREMIER CAHIER

I

Durant deux générations, les femmes, dans notre famille, ont surpassé les hommes en force de caractère. Ceci ne va jamais sans désordre. Tu n'as pas pu t'en apercevoir parce que, dès ton enfance, l'équilibre s'était peu à peu rétabli. Mais une moitié de ma vie s'est passée à corriger ce qu'une éducation conduite par des femmes, — et même éminentes, — laisse de débile dans un homme.

La petite lithographie pendue au-dessus de ma cheminée rendait très imparfaitement la tranquille autorité que respirait le visage de Mme Osenoy. Jeune, elle exerçait déjà cet ascendant qu'elle a gardé jusque dans son extrême vieillesse. J'ai encore connu l'homme qui faisait fonction de gardien quand elle vint, en 1816, visiter les bâtiments à demi ruinés de Bois-Thibert. Il aimait à raconter, comme l'événement le plus surprenant de sa jeunesse, l'arrivée à cheval de cette femme en grand deuil qu'accompagnait une sorte de valet d'écurie. Elle portait une amazone de Paris, avec un bonnet de paysanne, posait des questions précises, s'impatientait quand on ne répondait pas assez vite, relevait vertement les sottises : « Croyez-vous parler à vos oies ? » Il avait fallu la conduire dans les caves envahies par l'eau, sous les combles, où l'on risquait de passer la jambe à travers le sol en torchis, autour des étangs, alors envasés, et dont le trop-plein suffisait tout juste à mouvoir la roue d'un moulin. Le soir même, elle avait conclu l'achat. L'homme ne cachait pas qu'il l'avait

trouvée bien belle, — ce qu'elle n'était pas, car elle avait le bas de la figure lourd et presque vulgaire, — mais la hauteur du front bombé et l'intelligence des yeux restaient admirables.

Elle était alors en deuil de son premier mari, le seul qu'elle eût véritablement aimé. L'aidant à son travail, elle avait appris à tenir les livres et à passer des marchés, alors qu'il organisait le tissage à bras dans certains cantons de la vallée de l'Orne ; puis, une fois veuve, afin de distraire une activité toute virile, elle eut l'idée d'acheter pour son propre compte des métiers perfectionnés. Bien qu'abandonnés depuis la Révolution, les bâtiments de Bois-Thibert étaient encore utilisables, tant pour les habiter que pour y loger l'embryon d'une fabrique. Elle fit appel aux conseils d'un ingénieur anglais. Comme les chemins n'étaient pas carrossables, les machines furent apportées à dos de cheval. J'accorde que, dans ce temps-là, les affaires n'étaient pas compliquées, mais elle y montrait un sens organisateur, une sorte de génie pratique qu'elle était loin d'apporter dans le reste de sa vie. Elle épousa en secondes noces le chef de son personnel, et je l'ai toujours soupçonnée de ne s'être encombrée de ce sot que parce qu'elle n'en voulait plus comme employé, mais n'avait pas le courage de le mettre à la porte. Elle en fit une façon de régisseur, ne tarda d'ailleurs pas à le porter en terre, et, poursuivant toujours le mirage de sa première félicité conjugale, tenta, sans plus de bonheur, d'un troisième mari.

Cet Osenoy, ancien sous-préfet de l'Empire, bellâtre et paresseux, passait sa vie à fumer dans le billard. Pas plus que des deux autres, elle ne parvint à en avoir des enfants. Bien plus jeune qu'elle, il poursuivait les filles de ferme dès qu'elle avait le dos tourné. Je crois qu'elle souffrit quelque temps. A en juger par les robes de soie magnifique dont, plus tard, on fit des couvre-pieds pour tous les lits de la maison, elle

tenta, gauchement sans doute et d'une façon qui me semble aujourd'hui assez touchante, de le retenir par des frais de toilette, sans néanmoins jamais pousser les concessions jusqu'à quitter pour un chapeau son bonnet de tulle blanc. Finalement, elle prit son parti de le laisser courir, mais en lui interdisant l'entrée des salles de l'usine, parce qu'il distrayait les ouvriers par ses discours et ses pitreries.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais ces unions disparates n'entamèrent le respect que lui vouait la population tout entière. Elle avait ce quelque chose de primitif et de puissant qui porte en soi l'autorité, et je suis sûr que, lorsqu'elle querellait sa cuisinière ou ses souillons, ce devait être encore avec une sorte de majesté rustique. Au fond, je crois qu'elle aimait mieux un mari médiocre qu'insubordonné. Ses compagnons jouaient auprès de cette reine stérile le rôle des inutiles bourdons dans la ruche. Elle ne leur demandait jamais conseil ni pour une construction ni pour un achat. Sa soumission d'épouse ne se marquait que dans le nom de sa maison, qu'elle modifiait avec une extrême patience chaque fois qu'elle changeait d'état-civil. Elle n'y mettait aucune sorte de fausse honte ; par contre, sous prétexte qu'il n'était que son neveu, elle trouva mille difficultés à faire place au nom de mon père.

On dit que, tous les jours, elle venait tricoter une heure près de mon berceau. J'aime à me le figurer. Soixante-dix ans nous séparaient ; c'était beaucoup, et sa mort ne nous laissa même pas essayer de nous rejoindre. Si je l'avais connue quand j'avais quinze ans, peut-être aurais-je, dans son allure, pressenti quelque chose de cette liberté qui manqua tant à mon adolescence. Plus tard je l'aurais vénérée. Tout petit, je n'ai pu que la haïr. Je me rétractais sous son baiser rude, et ses sorties me jetaient dans des terreurs indignées. Elle aima toujours discuter, heureuse de se heurter à l'objection,

tout en supportant mal la résistance. « Tu ne sais pas ce dont tu parles ! » lançait-elle avec véhémence, fût-ce à mon père, et pour de très petits sujets. Avec cela, d'une bonne foi si rayonnante qu'on ne pouvait lui garder rancune plus qu'elle ne faisait elle-même à son contradicteur. Mais dans les dernières années, des emportements qu'elle ne dominait plus, trahissaient chez cette femme laborieuse l'usure de la vieillesse. Maman seule savait alors la calmer. Un jour, elle osa jeter à ma tante Céline, dont les deux garçons étaient morts du croup : « Toi qui n'as seulement pas su garder tes enfants ! » Et une autre fois, elle alla jusqu'à lui crier, elle qui pourtant respectait mon père : « Ah ! vous formez un beau couple, le frère et la sœur ! Où seriez-vous si je ne vous avais recueillis ? Vous mendieriez, vous voleriez !... » Ces jours-là, dans mon coin, je la souhaitais morte, je la souhaitais dévorée par les poules, comme ces petites hirondelles dont elle avait un jour fait briser les nids par la fille de basse-cour, sous prétexte qu'elle avait reçu des fientes sur la tête.

Mes révoltes d'enfant, le temps bien vite les emporta. La mémoire de Mme Osenoy alla, comme un fleuve, s'élargissant avec les années et se clarifiant. Une fois pour toutes, elle avait réglé la vie, établi les coutumes de Bois-Thibert. Elle était, à nos yeux, l'origine, la source, l'ancêtre. A peine si je savais les prénoms de mes grands-parents véritables, morts jeunes l'un et l'autre. Mme Osenoy avait supplanté leurs pâles figures, au point d'effacer jusqu'à leur souvenir et de s'approprier leur descendance. La jeunesse de mon père lui-même disparaissait un peu dans ce rayonnement. Je savais seulement qu'il avait étudié la culture du coton en Egypte et dans la Louisiane, qu'il avait été en Autriche et en Italie pour y créer des débouchés. Il ne parlait presque jamais de ses longues absences, auxquelles je ne cherchais pas d'autres raisons que celles des affaires. Il s'était marié tard. Je pensais

bien que l'humeur de Mme Osenoy avait dû le rejeter vers ce tact naturel et cette finesse d'éducation qui lui plurent en Mlle de Loutré. Mais nulle enfance ne fut si peu perspicace que la mienne. D'où le soupçon serait-il tombé dans mon cœur ? Nulle brèche autour de ma curiosité naissante, nul interstice par où glisser un regard. La vie de mes parents me semblait un bloc taillé dans la roche vierge. Je l'admirais...

Mais combien, depuis lors, j'ai plus admiré les pauvres soins qu'il a dû falloir, la persévérance courageuse pour rapprocher ces deux vies si distantes, pour combler les vides et pour jointoyer ! Et que j'aime cette patiente gageure, ce pacte rigoureusement observé par respect pour la fraîcheur et les illusions d'un enfant !

II

Je crains que la tendresse dont tu m'as vu entourer mon père vers la fin de sa vie n'efface un peu trop dans ton esprit ce que j'ai pu te raconter sur la froideur de nos premiers rapports et sur nos longs malentendus.

Bien qu'il fût, par nature, plus homme du monde qu'industriel, ton grand-père avait subi la forte discipline de Mme Osenoy. Il passait tout son temps au bureau, sauf vers la fin du jour, s'il montait à cheval ou allait chasser. Parfois il m'emmenait ; je crois qu'il y trouvait du plaisir et que, si j'en avais marqué l'envie, il m'aurait pris avec lui beaucoup plus souvent. Quand nous pêchions, des rochers de la Petite Nau, c'est toujours moi qu'il plaçait au meilleur poste, au-dessus du remous, et quand son chien tombait en arrêt, il me faisait toujours tirer le premier. Je sentais bien ces atten-

tions. Mais pourquoi manquait-il toujours à mes remerciements une certaine chaleur ? Quand il disait : « Cela t'amuse ? » pourquoi, moi chez qui l'ardeur ne faisait pas faute, croyais-je devoir répondre d'un ton détaché ? S'il paraissait attendre un cri de surprise ou de joie, il me semble qu'un souci — comment dire ? — de décence, oui, qu'une dignité maladive me forçait à le décevoir. Même le don d'un poney, qui pourtant me transportait de bonheur, ne me dérida point, et il me semble me rappeler encore les efforts que faisait mon visage pour conserver son air le plus habituel. Mon père n'apporta-t-il point à m'apprivoiser la persévérance qu'il aurait fallu ? L'enfant se fait insaisissable et glissant. Il a tant de ruses et de cachettes ! Il connaît si bien son terrain ! Il n'a qu'à s'aplatir comme un lièvre dans un sillon, et l'on marcherait sur lui sans l'apercevoir. Mon père dut se décourager devant ces airs distraits, devant ces molles réponses qui ne livraient rien. Peut-être, comme c'était son caractère, se résigna-t-il trop vite ? Mais j'en viens à croire aujourd'hui que son effacement fut en grande partie volontaire.

Mon enfance tout entière, c'est Maman. Mes pensées, mes aspirations sont celles de Maman. Ma volonté surtout est la sienne. J'ai modifié le contenu de mes pensées, j'ai changé le sens de mes volontés. J'ai cru faire table rase ; en réalité, je n'ai guère fait que rhabiller. Je m'en aperçois bien à la moindre lézarde, et maintenant, souvent, à l'usure. Sitôt que je suis fatigué, il m'échappe de ces décisions trop nettes, de ces jugements un peu cassants : « Il est indiscutable... Il saute aux yeux... » J'en souris moi-même après coup. Je pense : « Tiens, on dirait Maman ! » Ses idées avaient, tout naturellement, les faces régulières d'un cristal de roche. J'en souris ; je n'en rougis pas.

Vous l'aimiez peu, vous, ses petits-enfants. Elle prenait pour vous beaucoup de peine, mais de trop haut. Un jour,

pour échapper à l'ennui des promenades en voiture, tu te souviens que Lilette et toi, vous aviez entrepris de fabriquer deux mannequins que vous vous proposiez de placer sur le strapontin du landau. Vous affirmiez que votre grand'mère n'y verrait aucune différence. C'était injuste. Mais, à la vérité, elle ne sut point être grand'mère, n'ayant rien de ces faiblesses ingénues, de cet attendrissement devant l'amusement et la gourmandise qui sont, chez les vieilles femmes, comme un sucre où ont cristallisé les passions.

Je vais te dire ce qui lui manquait : c'était une certaine humilité devant la nature, une certaine piété à l'égard de l'enfant, tel que l'ont formé des puissances qui en savent plus long que nous. Elle croyait aimer la nature parce qu'elle admirait les fleurs, les couchers de soleil et les beaux sites. Mais elle n'avait pas cette curiosité qui émeut notre cœur devant *ce qui est*. Il y a une noblesse dans le réalisme à laquelle l'esprit des plus nobles femmes ne parvient jamais. Le réel ne les incline point. Elles en ont peur ou bien le méprisent. Peut-être ce qu'elles y découvrent ne les flatte-t-il pas ? Sitôt que la nature ne les écrase plus, elles ne songent déjà qu'à la régenter. C'est leur force dans les petites choses et leur impuissance au-delà.

Il m'est certainement arrivé de te redire un mot terrible échappé à Maman. Je l'entends encore, un matin où, grand lycéen, je repartais pour Paris, lancer à ma tante Céline, qui toujours avait de la tendance à croire un malheur embusqué à tous les tournants de la vie : « Avec les natures fortes et bien dressées, on n'échoue jamais ! » Elle n'avait pas l'intention de blesser, mais il y avait, dans sa fierté de mère romaine, une certitude trop péremptoire. J'aurais voulu me sauver, mais j'étais emprisonné sur un banc du jardin, entre leurs deux crinolines. Tante Céline s'écria, d'une voix où il y avait de la révolte et du désespoir : « Ah ! imprudente

qui ne veux pas voir ! On échoue !... » Elle s'était levée, et brusquement elle se mit à courir, mais pour s'arrêter à dix pas, étouffée par le sanglot qu'elle s'efforçait de contenir.

Je fus une nature bien dressée. Non pas simplement « bien élevée » et pas non plus « forcée ». Nulles théories, nulle pédanterie. C'est un certain génie qu'avait Maman, un sens très net de l'utile et une conscience d'intendant fidèle, à qui des biens sont confiés. Le goût de l'ordre, des comptes bien tenus, l'horreur du gâchage. Ceci, d'ailleurs, sans mesquinerie. Son souci n'était pas que chaque chose rapportât quelque bénéfice, mais qu'elle « rendît », fût-ce en repos et en bonheur.

Devant la colonne de fumée qui monte de Bois-Thibert, — tu te souviens comme il nous arrivait de la trouver belle, en automne surtout, quand au soleil les peupliers étaient tout en or, et que nous cherchions des perdreaux dans les champs de la Grande-Côte, — elle évitait, par égard pour mon père, de s'écrier : « Ah ! cette usine qui salit le ciel et qui empoisonne l'eau de la rivière ! » Mais elle disait avec une pointe de passion : « Au moins, dans le travail des champs, il n'y a pas de petites laideurs ; on n'y dépend que de Dieu ! » Ce n'était peut-être pas raisonner très rigoureusement, mais son soin, son goût, son orgueil allaient à la terre. Le remploi de sa dot nous avait valu Maisonneuve et la Hercherie. Pourquoi ne me parla-t-elle jamais du seul métier qui dût lui paraître exempt de bassesses et de compromissions, celui de la culture ? Cela aussi faisait-il partie du pacte, que j'appartiendrais à l'usine, mais qu'en échange, la formation de mon esprit et de mon cœur lui reviendrait ? Que désirait-elle en secret, — si l'on peut parler chez Maman de ces émotions flottantes qui sont des désirs ; car à mesure que naissaient ses pensées, je crois qu'elle écrasait sur-le-champ toutes celles qui lui paraissaient condamnables ; les autres, à peine

acceptées, n'étaient déjà plus des désirs, mais des plans.

Je n'ai pas souvenir d'avoir choisi. Un jour, après la coupure que la guerre de 70 apporta dans le cours de mes classes, alors que mes études s'aiguillaient doucement vers les sciences et Centrale, mon père m'arrêta sur les dernières marches de l'escalier : « Es-tu tout à fait sûr, me dit-il, que tu n'auras pas de regrets ? Il faut encore réfléchir. » C'était bien de sa timidité, cette question à brûle-pourpoint, dans un endroit pareil ! Quand même, pour lutter contre l'énorme conspiration des adultes, l'enfant aurait tenu dressées toutes ses batteries, — disons son flaubert et sa sarbacane — il courait déjà grand risque d'être bousculé, car sa force est dans l'évasion, non dans la lutte ouverte ; mais là, sur cet escalier, dérouté par cette question imprévue, que pouvait-il répondre, sinon : « Oh ! je n'ai pas besoin de réfléchir. » Mon père reprit : « Il ne faut surtout pas que ce soit pour me faire plaisir... » Mais il dut sentir combien peu valait ma réponse, car je fus pressé des mêmes questions par ma tante Céline, certainement à son instigation. « Si vraiment, disait-elle, tu te réjouissais d'entrer à l'usine, eh bien, tu chanterais. Nous voulons que tu sois heureux. Je voudrais que tu chantes ! » J'avais envie de riposter que c'était assez d'une cigale dans la famille, mais je me bornai à lui sortir tous les arguments qu'aurait pu donner Maman : qu'il n'y avait pas de métier toujours agréable, qu'ici mes efforts porteraient plus de fruits qu'ailleurs... Lorsque je songe aux difficultés que, plus tard, malgré mes soins et ta confiance, j'ai rencontrées à te faire exprimer tes véritables désirs, je m'interdis de formuler, à l'égard de mon père, aucun reproche de négligence.

Quel sens avait alors pour moi ce mot : l'usine ? Il traînait après lui une sorte de prestige, comme un grelot au bout d'une ficelle, — même pas ! — comme le souvenir d'un

petit grelot dont, après des années, le son me ravissait encore. Longtemps, à mes yeux de bambin, l'usine, ce n'avait pas été ces bâtiments qui me semblaient une partie éternelle du paysage, ni ce bourdonnement des métiers qui remplissait la vallée comme le bruit du vent. C'était, derrière les murs de la filature, près des tonneaux d'huile, un royaume des Mille et une Nuits, le recoin où s'entassait la vieille ferraille. On trouvait là, parmi les pièces des métiers hors d'usage, brisés à coups de masse, de petites roues à engrenage, des roues à gorge, des tiges, des broches. Que d'heures je passais à combiner ces pièces, avec la fièvre d'une imagination toujours déçue, dans l'espoir qu'il naîtrait sous mes doigts quelque étonnante machine !

L'usine, c'était encore l'entassement des balles de coton, au moment des grands arrivages. Je me glissais dans les intervalles ménagés entre ces énormes cubes, comme je fusse descendu au cœur de la grande Pyramide ; et lorsque, mi-mort de chaud et d'anxiété, je ressortais à la lumière, il me semblait revenir des extrémités du monde. J'éprouve peu de tendresse pour l'enfant que j'ai été, mais j'aime pourtant ce gamin-là. Oui, l'usine, c'était, dans son rêve, tous les métiers brisés en miettes, et une telle stagnation des affaires que, dans le magasin, les balles s'accumuleraient jusqu'au plafond. Ce n'était pas sa faute si, entre lui et les grandes personnes, il y avait un malentendu.

Avais-je alors huit ans, dix ans ? Je ne sais pas. Il me faut remonter très loin dans ma vie pour trouver de ces jaillissements inattendus, de ces sources non captées. C'est que Maman savait les draîner à leur premier surgeon. Grâce à elle, mes forces se sont trouvées prêtes à servir dès le jour où j'en ai eu besoin, — une eau abondante et forte, mais du même coup captive et privée de grâce.

Dès mon départ pour le lycée, je n'appartins plus qu'au travail. J'étais ce qu'on appelle un bon élève, plus régulier que tu ne l'as été, toi, avec des goûts moins marqués. Pas de ces partis pris comme celui que tu montrais contre la philosophie ; une facilité plus égale que brillante et, en même temps, une sorte de torpeur, faite non de somnolence mais, comme qui dirait, du travail de digérer. Les premières années restaient traversées de quelques vertiges : réveils dans mon bon lit de Bois-Thibert, les matins de vacances ; mon imagination ne pouvait embrasser tant de joie ; j'entendais les oiseaux, j'écoutais les cloches. C'était trop ! Mon âme, si longtemps penchée sur les livres, ne suffisait pas à tant de bonheur ; et je sentais, du côté de mon cœur, un trouble, un poids, une angoisse délicieuse, pareille à ce qu'est chez l'homme l'oppression brusque du désir.

Mais, avec les années, cela aussi s'atténua. Les vacances n'éclatèrent plus comme des taches de soleil ; mon travail déborda sur elles. Les mêmes préoccupations coururent d'un bout à l'autre de l'année, tissant autour de moi le cocon où la chrysalide achevait de se former. Rien de morne. L'entraînement mathématique me remplissait au contraire d'une grande exaltation intérieure. Mais tout contact avec la vie était, pour ainsi dire, suspendu. Un voile couvrait les choses. Je ne savais pas ce que c'est que de fermer la main sur elles ; je ne m'y étais pas encore enfoncé d'échardes.

III

J'ai dit que vous étiez de terribles juges. Eh, ne sais-je pas comment j'ai jugé moi-même ? Une sorte de sentiment mystique m'a parfois fait attendre de mes fils l'expiation des

blessures que j'ai si longtemps infligées à mon père. Hélas ! ton frère m'a été pris à un âge où l'on n'est pas encore en mesure de causer du chagrin volontairement, et pour toi, mon petit, tu ne sembles pas prendre le chemin de vouloir m'en faire...

C'est un bonheur que ma découverte ne se soit effectuée que progressivement. Je ne sais quand j'ai passé du soupçon à la certitude. Les indices se sont ajoutés lentement les uns aux autres et ils n'ont pris de sens qu'après des mois de sommeil dans mon âme peu curieuse. Ce qui est certain, c'est que la désaffection à l'égard de mon père était déjà tout accomplie le jour où, brusquement, je crus être en droit de le mépriser.

Je me rappelle l'émotion que me causa, vers treize ou quatorze ans, une histoire d'ouvrière séduite par un employé de l'usine. Mon père était intervenu avec sagesse, mais déjà son indulgence me semblait mollesse et lâcheté. Je me vois encore pressant Maman de questions impitoyables : « Si vraiment il condamne cet homme, pourquoi ne le lui fait-il pas sentir ? » Elle se retranchait, du mieux qu'elle pouvait, derrière la complexité des devoirs. Je sentais sa conviction chancelante. Je disais : « Toi, tu n'agirais jamais ainsi. Tu as beau dire le contraire, je le sais bien. » Elle faisait face courageusement, mais je ne sais quel instinct sauvage s'éveillait en moi. Elle était assise à sa table à écrire, les mains pressées l'une contre l'autre ; je crois qu'elle n'osait les croiser de peur de me laisser deviner quelles prières angoissées remplissaient ses silences.

Peut-être mes parents jouaient-ils serré, mais il fallait que je fusse dans la lune pour ne pas éventer leur supercherie. Toutes les trois semaines environ, mon père passait à Paris deux ou trois jours. Jamais je ne me demandais ce qu'il allait y faire. Mais il advint qu'une fois, pendant mes vacances,

il annonça subitement : « Il faut que j'aille à Paris demain. » Maman eut un cri de femme : « Demain ? Pas demain ! Vous y étiez il y a huit jours ! » Il me semble que la rougeur me monte encore au visage. Ce cri ne gardait rien de la voix que je connaissais. Tout ce qu'il y avait en moi de pudeur était pris d'un tremblement. Je ne sais si j'osais déjà comprendre. Mais ce qui est sûr, c'est que le jour où la vérité se trouva formulée, ce ne fut pour moi ni un écroulement ni même un vif chagrin. Un instinct de lutte s'éveillait. J'avais enfin quelqu'un à combattre — j'allais écrire : à détester.

De preuves que mon père eût des torts, il ne m'en fallut pas d'autres que notre gêne quand il venait me voir à l'école. Parfois il m'emmenait au restaurant. Que j'étais dur ! Si je remportais un succès, j'omettais de lui en parler. Il ne voulait pas lâcher prise, et chaque fois, par les mêmes questions, tâchait de trouver un chemin vers ce qui pouvait m'intéresser, vers mon travail ou ma carrière. S'il m'offrait une soirée au théâtre, je refusais toujours, sous quelque prétexte d'études, affectant insolemment de ne pas vouloir empiéter sur ses loisirs. Il encaissait l'affront. Cette humilité chez un homme par ailleurs si soucieux de tenue ne me désarmait pas ; et celles de ses qualités auxquelles je ne pouvais m'empêcher en secret d'être sensible, son élégance, son désintéressement, je m'évertuais à n'y voir que les auxiliaires d'une détestable corruption. Un jour, j'appris qu'il avait passé par Paris sans aller me voir. Il fallait qu'il fût bien fatigué. J'étais venu à bout de son insistance.

Je ne fis rien pour en savoir davantage. Ma protestation silencieuse fut ma chasteté. Elle était mon secret, ma vengeance, la garantie de mon bon droit. Elle était un hommage à Maman, un premier pas vers cette réparation que j'étais dans l'impatience de lui procurer.

Et vois comme mon bonheur a suivi des sentiers sournois. Ce quelque chose de rompu qu'il y avait en ma mère, je le comprenais bien, réclamait, pour revivre, mieux que de la tendresse. Elle était sensible aux petites marques d'affection, mais ne pouvait trouver sa suffisance que dans ce qui renfermait de l'avenir. Ce ne fut pas la raison de mon mariage, c'y fut pourtant une invite inconsciente... Je n'avais pas eu le temps de désirer l'amour, qu'il venait s'offrir. Il avait une saveur délicate. Fallait-il dire : J'attendrai... L'homme saisit ce qui passe à sa portée. A peine ai-je eu le temps de m'en aviser, Lucile est dans ma vie.

IV

Mon petit, j'ai le cœur gonflé d'une tristesse étrange. Revenir sur le passé, je crois ne l'avoir jamais fait de mon propre mouvement. Je n'aime pas le passé. Je n'aime pas ce qui est fini. Je n'ai de goût que pour ce qui est devant moi, — et maintenant ce n'est plus grand'chose. Mon petit, je veux surmonter pour toi l'éloignement que j'éprouve à l'égard de mes plus tendres souvenirs...

L'usine Herbault ne s'était soutenue que grâce à une série de bonnes années. Elle fut une des premières qu'un commencement de crise mit en péril. J'eus le bonheur, pour mon coup d'essai, d'obtenir par un ancien camarade une commande importante. Il fallait faire vite. Nous ne pouvions tout exécuter nous-mêmes. Nous pensâmes à Herbault parce qu'il s'était fait une spécialité des articles fins. Pendant deux mois, je fus donc forcé d'aller dans le Calvados, presque chaque semaine.

Comment cela se fit-il ? Si je témoignai d'abord de l'in-

térêt à Lucile Herbault, ce fut simplement parce que son frère et sa sœur ne me plaisaient pas, que je la voyais méconnue, et que j'avais plaisir à lui marquer de l'attention en manière de défi aux deux autres. Mais quelle défense pouvait avoir ce sot garçon bourré de principes ? Il était pris au premier gluau. Qu'est-ce qui me poussait vers cette jeune fille, chez qui la pudeur avait toute la gravité, toutes les diaprures de l'amour, chez qui elle n'était pas un voile, mais, si l'on peut dire, la honte du cœur profond qui se sent vide ? Ai-je eu ce flair des bêtes qui les conduit tout droit à la bonne herbe ? Non, car ce qui me manquait le plus, c'étaient précisément les divinations animales. Au fond, je pense — et ce n'est pas une image poétique — que ce fut son instinct à elle qui m'appela silencieusement, car elle avait les antennes de cent papillons et l'intuition de cent femmes.

On remarquait alors dans son visage quelque chose d'inachevé, comme si ses traits, qui dans l'enfance avaient été charmants et purs, s'étaient enveloppés d'hésitation, attendant la permission de l'amour pour s'épanouir. Elle aurait pu, qui sait ? ne jamais parvenir à cette beauté rieuse et mélancolique dont tu as le souvenir. Mais ce qui n'a jamais changé, c'est son regard. Il avait déjà cette espièglerie, ces éclats d'ardeur et aussi cette interrogation effrayée qui fut si affreuse tout le temps de sa dernière maladie.

Je voulais simplement qu'elle sentît en moi un allié et j'avançais d'autant plus hardiment qu'elle semblait à peine entendre mes paroles. J'avais beau jeu à l'étourdir avec mes idées héroïques... Etais-je troublé ? En tout cas, je ne le croyais pas. Et quand la charrette anglaise me ramenait à la station, quand le petit train s'étant mis en marche, je recevais dans la figure l'odeur de la nuit d'été, — tu te rappelles, de dix en dix minutes, ces petites stations solitaires où ne brille qu'une seule lanterne, — que leurs noms me semblaient

beaux dans l'obscurité, et que j'étais ivre ! Mais c'était seulement du sentiment de ma liberté et de toutes les voies qu'elle laissait ouvertes.

Ce fut inopiné. Elle disait quelque chose comme ceci : « Vous parlez d'unions parfaites, mais les forces sont trop inégales ; comment un homme serait-il assez fou pour restreindre ainsi sa vie ?... » Qu'ai-je répondu ? Je m'entends encore dire : « Tout serait facile auprès d'une femme telle que vous... » Alors que se passa-t-il ? Elle se taisait. Qu'attendait-elle ? Que s'était-elle mis dans la tête ? Et voilà que j'insistais : « Vous n'avez pas l'air de comprendre... ce que je veux dire... » Ne crois pas que j'étais pris d'un vertige. Ces paroles me coûtaient autant à prononcer que la plus affreuse confession ; elles résonnaient comme dans une cathédrale... Lucile me regarde avec terreur ; elle fait de la main des gestes qui veulent dire : « Non ! » Elle murmure : « Ce n'est pas possible... Je vous expliquerai... Ne dites plus rien ! » Elle se sauve, sans que j'aie seulement le courage de la retenir par la main ; et moi, je reste sur un banc du jardin, courbé en deux, épouvanté de ce que j'ai dit...

Ce fut une heure d'humiliation et de détresse. J'étais dépossédé de mon avenir ; il allait falloir partager jusqu'à mes pensées. Car pouvais-je espérer qu'elle aurait des raisons assez fortes pour me permettre de retirer à moi ces quelques paroles imprudemment prononcées ? C'est un point sur lequel il en coûte d'être sincère, mais je pense que tout homme jeune, s'il est lucide, connaît quelque appréhension de cette sorte lorsqu'il franchit cette redoutable minute ; et j'en connais qui sont nés à la vie conjugale aussi misérables et rompus que lors de leur venue au monde.

Cela se passait à la fin de l'après-midi. Comme nous nous rassemblions pour le dîner, elle me glissa une enveloppe dans la main. J'ai retrouvé ce mot en rangeant mes papiers à Bois-

Thibert. Il est écrit au crayon, sur une feuille de papier pelure. Je le recopie pour toi :

« *Pardonnez-moi de m'être enfuie. Je n'aurais pas su vous expliquer mes raisons ; je n'aurais pas su réfuter les vôtres. Vous me preniez tellement au dépourvu. Vous ne me connaissez pas. Vous me croyez peut-être forte, parce que je suis gaie, mais je suis faible et à la merci d'un mot tendre ou blessant.*

Le besoin d'affection qui me tourmente depuis que je suis toute petite, croyez-moi, c'est une infirmité presque horrible. Je ne pourrais qu'abîmer votre vie avec ces élans insensés, cette soif jalouse et douloureuse, ces exigences. Ne vous encombrez pas de moi ; je serais un fardeau trop lourd ; je ne vous rendrais pas heureux, et j'en serais trop malheureuse. Oublions les paroles de tout à l'heure, et à votre prochaine visite nous nous retrouverons en bons amis. »

Il n'y a pas de signature. On lit encore, en travers de la première page :

« *Ne jouez pas avec moi, vous me feriez trop de mal. Vous seriez vite lassé, et moi, je ne pourrais plus me détacher de vous. J'ai raison, soyez-en certain ; je sais que j'ai raison.* »

Une heure plus tard, je la tenais dans mes bras. Elle se défendait encore : « Vous vous repentiriez... Je vous ferais souffrir... » Je la courbai contre moi d'un geste résolu. Qu'elle était frêle, et que sa détresse me la rendait chère ! Quelle émotion m'emplissait le cœur, et que j'avais confiance en l'avenir ! Elle était contre mon épaule, déjà toute soumise, qu'elle murmurait encore : « Vous avez tort ! »

Tu verras comment, au bout de trente années, ce mot m'est revenu à l'esprit, hélas ! dans un tout autre sens que celui où elle l'avait prononcé. Mais n'anticipons point. Certes, j'avais raison !...

Maman laissa percer trop de triomphe. Il semblait que tout fût gagné et que, désormais, jusqu'à la mort, la porte fût fermée à tout péril. Elle posa beaucoup de questions. Quand elle eut fini, mon père me dit doucement : « Je te souhaite d'être heureux, mon enfant. Je te souhaite aussi de rendre ta femme heureuse. » Il s'arrêta, puis regardant Maman et posant la main sur son bras, il me dit encore « Vois-tu, il faut tâcher de ne pas faire souffrir les femmes. Ce n'est pas toujours facile... C'est qu'elles ont la mauvaise part... » Je me rappelle que Maman avait pris sa main et la caressait.

V

Ce n'est point par des paroles, c'est par un cantique qu'il faudrait célébrer ces premières années, — cinq années non pas d'un bonheur sans histoire, car malgré l'absence d'événements, elles sont travaillées d'un esprit d'exploration ; la recherche d'un équilibre constamment déplacé y jette de secrètes alertes ; cinq années d'un bonheur tout occupé de s'approfondir ; — je voudrais dire : les années de royauté de Lucile, si ce mot n'avait l'air d'impliquer des années de déchéance. Mais tu sauras bien comprendre.

Si je tombe sur quelque lettre de cette époque-là, je reste étonné devant tant de diversité, d'ardeur et de passion. Pendant ces cinq années, nous avons façonné notre vie. Dans la tendresse et la sincérité nous en avons établi les fondations ; et elles se sont trouvées bonnes à l'épreuve. Nous les posions en chantant, comme on dit que le bon peuple édifiait les cathédrales. Ce ne sont guère des années qui se racontent.

Je n'ai pas besoin de te dire qu'entre ce jeune homme qui croyait avoir beaucoup réfléchi sur la vie et cette enfant qui

n'en avait encore rien aperçu, celui qui avait le plus à apprendre, c'était le premier, et que ce fut aussi le plus malléable. Etrange duel entre tant de timidité et tant d'assurance. L'homme si bien armé tint bon tout d'abord, parce qu'il n'entrevoyait même pas l'attaque. Mais la petite racine soulève et disjoint les pierres.

C'est dans les sentiments de Lucile à l'égard de mon père que j'aurais dû discerner tout de suite la liberté de son jugement. Je me souviens que, dès sa première visite à mes parents, elle m'avait dit : « J'aime beaucoup votre père. » J'étais peiné qu'elle ne me dît rien de Maman. « Ah ! lui répondis-je, s'il avait plus de caractère ! » — « Il a de la bonté », dit-elle. A quoi je ripostai vivement : « S'il était vraiment bon, aurait-il rendu ma mère si malheureuse ? » Elle n'osa pas me contredire et je la crus convaincue. Je ne savais pas encore me méfier de ses silences.

Mon père me l'avoua plus tard : « L'annonce de ton mariage aurait dû me réjouir, et je n'en éprouvais qu'une sorte d'ennui. Il y avait déjà tant de malentendus entre nous ; il allait y avoir encore cette petite sotte. Mais dès le premier jour, comme elle m'a vite désarmé ! Je ne sais à quoi tu étais occupé. Je lui ai fait visiter l'écurie. Si tu avais vu comme elle a couru à ma jument pommelée, Nuage, comme elle lui a serré la tête contre sa joue et de quel ton elle s'est écriée : « Croiriez-vous qu'on me défend de sortir à cheval, sous prétexte que je ne peux pas dormir la nuit précédente ? C'est que je me réjouis tant ! J'aime tant le vent et la vitesse ! On ne fait plus qu'un seul être avec son cheval ! » Ah ! j'étais rassuré ! »

Il eut pour elle toutes les attentions que permettait la froideur de nos rapports. Elle aimait plaire et dès que, se sentant appréciée, elle oubliait de douter d'elle-même, ses traits s'éclairaient tout à coup, comme ceux de certaines

femmes chez qui la toilette révèle une soudaine beauté. Au reste, il était bien fait pour comprendre ce fond de fatalisme qu'il y avait en elle, je pourrais presque dire ce pessimisme, si le mot ne semblait bien grossier, appliqué à une nature aussi fraîche et vivante. Et pourtant c'est bien cela, car il y a, je crois, peu de jours de sa vie où ne l'ait visitée, au moins furtivement, le tourment de l'éphémère : fuite de la jeunesse, fragilité du cœur et de tout ce qu'il croit concevoir de durable. Elle a savouré l'angoisse de vieillir avec des élancements soudains, avec une volupté cruelle. Il était rare que, dans sa jeunesse, cette inquiétude s'avouât ; mais sa joie même en était teintée et y puisait je ne sais quoi d'émouvant.

Rien dans mes souvenirs ne m'indique la moindre ombre dans les sentiments de Maman. Elle avait accueilli Lucile non seulement avec confiance, mais de plain-pied. C'était un des beaux traits de sa nature que de faire si libéralement crédit à la force et à la droiture de ceux vers qui la portait sa sympathie. Elle avait — comment dire ? — la vue mauvaise s'il fallait distinguer les petitesses. Longtemps elle ne les apercevait pas ; puis parfois, brusquement, il lui arrivait d'en surfaire l'importance. Mais ta mère s'était si ingénument placée en dehors de nos conflits que l'idée de l'y entraîner ne pouvait venir à personne. Ma famille, ma fortune, ma vie antérieure, tout cela lui était tellement égal ! Quand j'aurais dû lui faire l'aveu d'un lourd passé, elle s'en serait, je crois, à peine attristée. Le présent seul avait réalité. Tel est l'absolu de l'amour dans ces âmes qu'il a dévorées.

Notre vie n'était guère différente de ce que tu l'as connue plus tard. En été, sorties matinales ; nos chevaux étaient devant le perron dès six heures, car pour rien au monde je n'aurais manqué de ponctualité à l'usine. En hiver, chasse tous les dimanches. Aucun mauvais temps ne la rebutait ;

et il fallait la voir, coiffée d'un chapeau de cuir, guêtrée, la jupe courte, parcourir infatigablement les landes, sans souci des bruyères et des genêts qui nous versaient sur les pieds leur rosée. Mais tu l'as encore aperçue ainsi.

Et tu te rappelles également la passion qu'elle apportait à son jardin, — l'un des deux potagers, — et tous les joyeux incidents créés dans la vie de Bois-Thibert par la jalousie du père Orion, jardinier de Mme Richard, envers le père Chenu, jardinier de Mme Blaise. Ces comparaisons d'espaliers et de plates-bandes suffisaient au besoin de rivalité qu'il y a dans toutes les femmes. A vrai dire, en dehors de ses pêchers qu'elle taillait toujours elle-même et dont les fruits restèrent inégalés, Maman dut s'avouer vaincue par le luxe de buis et de roses et par les variétés de légumes monstrueux qui faisaient l'orgueil du jardin d'en face.

Les seuls événements qui jalonnent ces années sont les pénibles grossesses de Lucile. Emouvante timidité physique qui s'empare des femmes les moins peureuses, dans le moment où elles portent en elles un petit être qu'il faut protéger ! Je me rappelle en ses moindres incidents la naissance de ton frère Etienne ; celle de Lilette est déjà plus confuse, et ne m'en veuille pas si je t'avoue que la tienne ne m'a laissé aucun souvenir. Toute cette époque est, dans ma mémoire, enveloppée d'une sorte de nacre claire et brillante, qui en efface les arêtes. Que s'y est-il encore passé ? La construction du nouveau tissage, plusieurs petits voyages avec Lucile, qui était le camarade le plus gai, le moins encombrant. A côté de cela, quelques voyages d'affaires, en France, en Belgique, en Espagne. Mais c'étaient des voyages d'aveugle, je veux dire des voyages où je restais emprisonné dans mon univers intérieur.

A l'usine, je m'étais spécialisé dans la fabrication, laissant

à mon père le bureau proprement dit, de sorte que nous pouvions rester des journées entières sans nous parler. Je renouvelais peu à peu le matériel ; je devenais un bon technicien ; j'avais conquis l'estime des vieux contre-maîtres ; il n'y avait guère de jours où le sentiment du métier bien fait ne m'emplît d'une joie légère.

VI

J'arrive maintenant à des souvenirs, faut-il dire plus troubles ? en tout cas plus secrets et dont, je crois, tu te doutes moins. Ce n'est pas que j'éprouve de la difficulté à t'avouer le désarroi dans lequel je me suis débattu, car je n'ai point à en avoir de honte. Ce qui me gêne, c'est de parler de moi encore plus que je ne l'ai fait jusqu'ici, en admettant que je puisse nommer « moi » ce jeune homme encore si neuf, dont me séparent aujourd'hui tant d'années, et auquel il m'arrive de songer comme à mon enfant plutôt qu'à moi-même. Imagine donc, pour me mettre à l'aise, que je te parle d'un frère à peu près de ton âge et que tu n'aurais pas connu jusqu'à présent.

On dit qu'à l'approche d'un typhon, un calme effrayant s'établit dans l'atmosphère ? Plus un souffle, plus une feuille qui bouge. Rien qu'une silencieuse ondulation de la mer, sournoise et molle, qui s'avance sans qu'aucun vent ne l'explique et qui, touchant le rivage, y glisse avec une terrible douceur, bien au-delà des plus hautes marées.

Telle me semble l'immobilité qui pèse sur ces derniers mois de notre tranquille félicité. De petits faits auraient dû m'inquiéter, mais je n'ai appris à les interpréter que plus tard.

Ainsi quand je te signalais la construction du nouveau tissage, un incident m'est revenu à l'esprit avec une certaine netteté. L'architecte avait annoncé qu'il m'envoyait comme surveillant un homme que le climat de la Guinée avait contraint de rentrer en France. Je vécus dans une impatience extraordinaire. L'individu, qui s'appelait Samuel, se fit attendre plusieurs jours et ce retard m'affecta comme un enfant. Puis, une après-midi, je trouvai sur le chantier un pauvre hère jaune et presque glabre, avec deux maigres pinceaux de moustache huileuse dont on ne parvenait pas à détacher le regard. Sa vue seule soulevait le cœur, et pourtant je ne quittai plus les échafaudages, essayant par tous les moyens d'engager la conversation ; mais avec un zèle insupportable, il éludait tout sujet qui n'avait pas trait à sa tâche.

Le soir, n'y tenant plus, je bravai toutes les convenances et j'allai le chercher dans la salle du café de l'Orme, pour le prier de venir faire avec moi le tour du parc. Le cœur battant et affreusement serré, je lui prodiguai les meilleurs cigares et je me mis à le questionner sur son séjour en Afrique, avec une insistance, une minutie et même une sorte de salacité dont j'aurais dû rougir. C'était un de ces hommes tellement dépourvus de curiosité qu'un crime commis sous leur fenêtre ne les ferait pas se lever de leur chaise. Je tournais autour de cet être vide, je me cognais à son apathie, tellement égaré, tellement affamé que je m'oubliai jusqu'à lui parler de moi, dans l'espoir de lui arracher des confidences. Combien cela dura-t-il ? Beaucoup trop, en tout cas. Enfin le dégoût de m'être humilié se tourna en haine. Je le ramenai jusqu'à la route, par le plus court, j'ouvris la grille et, littéralement, le jetai dehors. Il fallait que mon équilibre fût singulièrement chancelant pour que le seul nom d'une colonie africaine pût m'empoisonner si brusquement, et qu'après trente années, cette déception m'ait laissé un si vif souvenir.

Ainsi se marquent les premiers signes de cette tourmente qui m'arrachant, si je peux dire, le visage que je me connaissais, mit à nu un homme nouveau, émerveillé de respirer et de voir... Les jours charmants de l'enfance conjugale sont comptés ; ils ont duré ce que peut durer l'enfance.

VII

C'est au mois d'avril 1883 que mon père prit la fièvre typhoïde. Il fut à la mort pendant toute une semaine. En attendant qu'il pût le lire, son courrier s'accumulait sur une table du billard. Nous connaissions bien, pour l'apercevoir à peu près tous les huit jours, une certaine écriture un peu désordonnée, généralement à l'encre violette. Par un sentiment qu'il ne faut pas discuter, Maman n'avait jamais pu prendre sur elle, lorsqu'elle triait le courrier et distinguait cette écriture, de passer simplement la lettre à mon père. Elle disait : « Mon ami, vos lettres sont sur votre bureau. » Or au moment où mon père sortait à peine de danger, deux de ces lettres arrivèrent coup sur coup. Elles rejoignirent les autres sur le tas. Mais le lendemain, le commis du quincailler apporta une dépêche qu'il insistait pour remettre à mon père en mains propres. Je n'avais jamais surpris ce manège, grâce auquel les télégrammes ne risquaient pas d'être ouverts par l'un de nous. Il faut croire qu'on n'y avait que rarement recours. Je finis par me faire remettre le papier et montai chez mon père.

Il avait encore une forte fièvre ; je crus pourtant devoir lui dire, dès que nous fûmes seuls : « Le quincailler t'a fait apporter une dépêche. » Il ne comprit qu'au bout d'un instant. Je lui tendis le pli bleu. Il l'ouvrit difficilement

essaya de le lire, puis laissa retomber ses bras avec découragement. J'écartai les rideaux pour lui donner du jour, mais dus les refermer aussitôt, tant la lumière lui faisait mal. « Je ne sais pas, murmura-t-il, ce que cette fièvre m'a fait. J'ai des nuages devant les yeux. »

J'hésitais un peu : « Veux-tu que je te lise la dépêche ? » Il me tendit le papier. Le télégramme était daté du Havre ; Il parlait d'incertitude, d'angoisse, d'une somme d'argent péniblement réunie et d'un départ pour Southampton ; suivait un nom d'hôtel. Mon père faisait un pénible effort pour comprendre. Je relus ces quelques phrases. Enfin il demanda : « Il n'y a pas eu d'autre dépêche ? » — « Non, mais il est arrivé deux lettres. » Il dit faiblement : « Il fallait me les remettre. » — « Tu ne te rends pas compte, lui dis-je doucement, que tu étais très mal. Tu as eu le délire. »

Je dus lui ouvrir les enveloppes et poser sur son drap les feuilles dépliées. Mais il eut bientôt une espèce de sanglot : « Je ne peux pas ! » Je me proposai plus timidement que la première fois : « Tu n'auras qu'à faire signe si tu désires que je m'arrête. »

Je voudrais pouvoir te rapporter la teneur exacte de ces lettres. La première que je pris montrait toutes les traces de la hâte et du désarroi. Elle mentionnait une dépêche du consul de France qui laissait peu d'espoir quant à la possibilité d'une intervention. Puis, dans des termes très exaltés, il y était question d'un départ pour l'Angleterre. Je regardai mon père avant de continuer. Son visage marquait de la détresse. Il murmura : « Je ne comprends pas. Mon enfant, il faut que tu m'aides... Je pense que c'est parce que je suis malade... Ah ! comme je te demande pardon !... » Je vérifiai la date des lettres ; l'autre était antérieure. Elle disait à peu près ceci : « Charles vient d'être arrêté à Southampton, à la suite d'une bagarre. Un magasin aurait été pillé. On ne sait

pas encore s'il y a des charges sérieuses contre lui, mais il est arrêté. C'est le consul qui me l'écrit. Il a eu grand'peine à obtenir mon adresse ; mais il a insisté et même menacé, voyant l'âge de Charles et qu'il semblait égaré dans un milieu qui n'est pas le sien. Je me redis sans cesse : Il vit ! Il vit ! et quelque dur que soit le coup, mon bonheur est encore plus grand. On m'assure que, là-bas, il est possible d'obtenir beaucoup à l'aide d'une caution. Je prends le bateau ce soir... » Mon père me dit d'une voix épuisée par la fatigue : « C'est son fils. Il est parti comme marin... Depuis quatre ans, elle est sans nouvelles... »

Ce mot de fils me traversa d'un coup. L'hypothèse était absurde ; mais ma solitude d'enfant unique m'avait toujours tant pesé ! Je fis immédiatement le calcul : « Il a deux ou trois ans de moins que moi... » Je lus alors la seconde lettre. Tout s'expliquait. La difficulté de réunir la petite somme qu'elle croyait nécessaire avait empêché Mme Sagune de quitter Paris le jour même. Ni reproches ni plaintes, mais un ton ardent, des phrases brèves et véhémentes. L'impression que je pouvais éprouver primait tellement pour mon père toute autre préoccupation qu'il me dit : « Ne t'étonne pas du ton... Elle ne sait pas que je suis aussi mal que vous le dites... Elle a le droit de compter sur mon appui. Ecoute... Tu vas m'aider à me lever !... » — « Non, dis-je, il n'en est pas question ; mais je suis là pour faire tout ce que tu désires. Faut-il envoyer de l'argent ? » — « Il faut l'empêcher de faire un coup de tête... Elle a eu la vie tellement dure... Elle est restée quarante-huit heures sur une épave, plutôt que de se laisser sauver sans ce fils qui l'a si cruellement quittée... Elle ne sait seulement pas l'anglais... On la prendra pour une folle... »

Il avait le visage baigné de sueur. Emu, je lui dis : « Ne

te fais pas de soucis. Je puis être là-bas dès demain. » Il me regarda d'une façon extraordinaire. Je ne le laissai pas me remercier et courus prévenir Lucile.

Tout ce qui était de la vie rencontrait, chez cette femme si timide, un enthousiasme de soldat. Le plus difficile était de trouver un prétexte qui parût plausible à Maman. Je combinai avec assez de bonheur un incident d'affaires. J'étais si grisé qu'à table, je revins sur mon invention, ajoutant des détails qui devaient la faire paraître plus vraisemblable, brodant d'abondance, par jeu, parce que je me sentais de la facilité d'esprit et que cela prenait si bien. Cruauté stupide de l'ivresse ! Lucile, tout à l'heure si allante, était maintenant effondrée sur un tabouret de l'antichambre. Elle murmurait d'une voix tremblante : « Comme tu as menti !... J'écoutais, j'écoutais... Tu avais l'air tellement sincère... Je t'aurais cru... Je ne surprenais rien ni dans ta voix ni sur ta figure... Quand t'es-tu exercé à si bien mentir ?... Tu dis : Jamais !... Mais si cela t'est si facile, c'est encore plus effrayant ! » Elle écoutait les mots par lesquels j'essayais de la rassurer ; elle disait : « Je te crois... je ne peux pas faire autrement que de te croire ! » Mais son esprit cherchait, cherchait, et elle reprenait tout à coup : « Alors quand tu es brusquement parti pour Nantes ?... »

J'étais déjà trop égaré pour comprendre tout le sens de ce chagrin.

Mon père m'avait recommandé de passer par le petit appartement de l'Avenue des Ternes. Je n'y appris pas grand'chose sur l'incident qui m'avait fait quitter Bois-Thibert, mais combien j'étais ému par tout ce que j'apercevais ! Comme cet intérieur était exigu et modeste ; comme il sentait l'épargne ! Le mobilier de chêne ciré, la suspension...

Non seulement aucune élégance, mais rien, hormis quelques fleurs fanées, qui dénonçât un goût féminin.

La vieille femme de journée, Rosalie, pour qui mon père m'avait remis un mot, me fit part de son indignation, comme si j'eusse été un intime de la maison : la montre et le bracelet vendus, les couverts mis en gage, tout cela pour un mauvais sujet qui traînait sur les champs de courses, alors qu'on le croyait au lycée, et qui, à dix-huit ans, s'était enfui du bureau où l'avait placé sa mère. Et quelle fuite ! Toute une mise en scène, un canot chaviré, une casquette et un pardessus abandonnés au courant, pour faire croire qu'il s'était noyé dans la Marne. Par bonheur, le soir même, quelqu'un l'avait vu prendre le train. Avec cela, l'enfant le plus doux, dont la seule passion était d'apprivoiser des bêtes. Il en avait toute une ménagerie qu'il soignait sans y manquer un seul jour. Mais Rosalie avait bien deviné sa mauvaise nature, le jour où il avait abattu les quatre pattes du chat avec le couperet de la cuisine, parce que la pauvre bête lui avait mangé deux souris blanches.

Je cherchais des yeux quelque chose que je n'osais demander. Enfin j'avisai sur la cheminée une photographie entourée d'un cadre de peluche : « Oui, c'est bien lui ! » fit Rosalie. Je vis un gentil collégien, un peu malingre, avec de grands yeux qui devaient être d'un bleu ou plutôt d'un gris extrêmement clair. « Il n'a pourtant pas l'air méchant », dis-je à la vieille femme. Elle répondit avec une conviction profonde : « C'est les plus pires ! »

VIII

Chaque circonstance de ce voyage est encore si présente à mon esprit que je saurais reconnaître à Southampton, dans une lugubre rangée de maisons uniformes, le petit hôtel où je sonnai au cours de la soirée. Je veux tâcher de reconstituer pour toi nos conversations mêmes ; j'en retrouverai, je crois, toutes les nuances.

On m'introduisit dans une sorte de bureau qui servait à la fois de fumoir et de salon. J'avais remis ma carte à une fille de service. « C'est cette dame », me dit-elle en désignant, sous un bec de gaz, une femme occupée à écrire. Il me déplaisait, il me semblait presque lâche de la surprendre ainsi. Mais déjà Mme Sagune avait dressé la tête. Voyant qu'on parlait d'elle, elle se leva d'un coup, inquiète, vint vers moi, puis s'arrêta déconcertée. « Pardon, balbutia-t-elle, je vous ai pris pour quelqu'un dont j'attends la visite... »

Elle était petite et me regardait avec ce froncement des paupières qu'ont les gens un peu myopes. « Mon père, dis-je, n'a reçu qu'hier vos télégrammes. Il n'est en état ni de quitter son lit ni de s'occuper encore d'aucune affaire. Aussi m'a-t-il chargé de voir si je pouvais vous être utile. » Elle me regardait tout hébétée, puis ses yeux se remplirent de larmes. C'était donc là cette ennemie, celle dont le nom, à Bois-Thibert, pesait sur chacun de nos silences, cette frêle petite femme tremblante et traquée ! « Je suis fâchée que vous soyez venu, dit-elle très vite. Dès demain, je reprends le paquebot... Je me suis affolée... La police, dans ce pays-ci, arrête à tort et à travers... J'aurais dû le penser tout de suite... Cette histoire n'avait pas le sens commun... »

— « Au moins, dis-je gauchement, cette alerte vous aura permis de revoir votre fils ? » Elle secoua la tête. Une affreuse déception tomba sur moi. « Comment, m'écriai-je, il n'était pas ici ? » — « Il était reparti, dit-elle. Son bâtiment reprenait la mer le soir même... sans quoi, vous pensez bien... Les capitaines ne s'inquiètent pas de savoir si chaque petit marin a pu embrasser sa maman... Il devait avoir bien gros cœur ! » J'étais trop ému pour remarquer autre chose que la volubilité de son langage. Je dis : « J'aurais tant voulu le connaître... maintenant que mon père m'a parlé de lui. » Alors, comme si sa pensée revenait de loin, elle demanda doucement : « Vous dites que votre père est encore aussi mal ? »

Je lui donnai des nouvelles. Elle m'écoutait simplement, posant des questions tout comme aurait fait Maman, avec l'assurance que donne un long passé de vie commune. Je commençais à l'examiner : elle ne portait assurément pas ses quarante-neuf ou cinquante ans ; mais ce qu'il lui restait de jeunesse montrait assez qu'elle n'avait jamais dû posséder la séduction facile qu'on attend chez une maîtresse. Les yeux ressemblaient étonnamment à ceux de la photographie, des yeux tout clairs, où l'énergie mettait une animation extraordinaire. Ce qui frappait par-dessus tout dans ce visage, c'était la vie.

« Est-ce que Mme Lucile est près de lui ? demanda-t-elle. Vous permettez que je vous parle ainsi ? Je vous connais si bien et depuis si longtemps ! » J'étais un peu gêné. « Et le petit Tiénet, est-ce qu'on lui permet de le voir ? car c'est son préféré. » Je dis : « C'est un gentil bambin, mais il est sauvage. » — « Avec vous, fit-elle, mais pas avec lui. » Et elle poursuivit sur un ton dont l'insistance m'étonna : « Vous ne me croyez pas ? Tenez, savez-vous comment il appelle le sapin sous lequel il aime à faire des tas de sable ? » Je l'igno-

rais. « C'est un grand secret qu'il n'a dit qu'à son grand-père. Et savez-vous ce qu'il veut devenir plus tard ? » Je ne discernais pas où elle voulait en arriver. « Vous voyez bien qu'il ne vous raconte pas tous ses petits projets de derrière la tête. » Je balbutiai quelque chose comme : « Je suis heureux qu'il ait confiance en son grand-père. » Elle riposta avec une hardiesse blessante : « Mais vous préféreriez peut-être qu'il eût confiance en vous ? »

Dans ce moment, nous fûmes interrompus. Un homme entra, celui-là même pour qui Mme Sagune m'avait pris d'abord. Elle se porta vivement à sa rencontre, pour l'entraîner dans la chambre voisine ; mais le gros homme ne comprit pas son intention et, lourdement, se jeta dans sa propre apologie : « Si vous saviez, Madame, que d'arguments j'ai fait valoir !... Mais j'étais en face d'un être buté, qui se contentait de répondre : « Je partirai, j'ai mes raisons ! » Je lui disais : « Expliquez-les ! » Mais il reprenait son refrain : « Je ne dois de comptes à personne ! » — En vain Mme Sagune s'efforçait de faire taire cet homme. « Je sais, je sais, M. le Consul... je vous en prie... » L'autre continuait : « Madame, j'ai cru bien faire en poussant l'insistance aussi loin que possible. J'ai menacé votre fils de le retenir par la force. Il a répondu que, même en prison, il refuserait de voir personne. Je n'avais devant moi qu'un frénétique dont les blasphèmes ne respectaient rien de sacré... »

La pauvre femme gémissait : « Vous ne pouviez pas tout comprendre. Je vous assure que je vous suis reconnaissante. » Le consul tira de sa poche des billets et de la menue monnaie : « Je dois vous remettre l'argent que vous m'avez envoyé par télégramme. Je n'ai pas eu de débours. La somme est intacte. » Elle s'écria : « Mais il fallait la lui remettre ! » — « Je l'ai offerte à ce jeune homme... à contre-cœur, je vous l'assure, mais pour obéir à vos instructions. Il a tout refusé. »

Comme je voyais chanceler Mme Sagune, je m'avançai et la soutins jusqu'à un canapé. Alors seulement l'homme sembla remarquer la détresse de ce visage. Il resta court, tenant toujours les billets et l'argent anglais. Je les lui pris des mains et lui demandai le nom du bâtiment. C'était *l'Inverness*, de l'Anchor Line, avec une cargaison à destination de San Francisco. J'aurais voulu lui poser bien d'autres questions, mais je le voyais, sa corvée accomplie, ne plus chercher qu'un joint pour prendre congé. « Et son aspect, m'écriai-je, était-ce celui d'un homme qui a souffert, qui est épuisé par une vie trop rude ? » Quelles réponses pouvais-je espérer d'un tel témoin ? Je n'osais demander : « Est-ce qu'il sentait l'alcool ? » Le consul était déjà sur le seuil ; je ne savais plus comment le retenir. « Mais enfin, insistai-je, ses vêtements sont-ils misérables, ses souliers sont-ils éculés ? » Il avoua qu'il n'avait pas regardé, salua et, comme elle avait le visage caché dans son mouchoir : « Exprimez, marmotta-t-il, ma respectueuse sympathie à madame... — il hésita — votre mère. »

Croirais-tu que ce mot ne me causa aucun sursaut ? J'étais entré dans un monde étrange, où rien n'avait le même sens que dans l'autre. J'allai m'asseoir à côté de Mme Sagune, lui pris les mains. Elle s'abandonna contre moi ; sa tête tomba sur mon épaule. Maintenant que j'avais été témoin de son humiliation maternelle, son courage s'effondrait et elle renonçait à cette sorte d'animation provocante sous laquelle elle avait tenté de cacher son angoisse.

Je lui demandai ce qui s'était passé depuis son arrivée. Elle me le raconta doucement, sans amertume ; son débarquement, la veille au soir, par le brouillard et la pluie ; ses vaines recherches dans les bureaux fermés du port. Avec mille difficultés, elle avait découvert le consulat français, mais n'y avait trouvé personne. Alors avaient commencé de sinistres

courses dans les rues. De la prison où elle n'avait pu se faire écouter, on l'avait renvoyée au domicile d'un magistrat. La domestique, la croyant prise de boisson, l'avait éconduite avec grossièreté. Elle avait refusé de quitter le perron, si bien que, pour se débarrasser d'elle, le juge avait fini par venir sur le seuil. Devant sa mise décente, il s'était radouci ; il avait tâché de comprendre ; il l'avait fait entrer dans l'antichambre, tandis qu'il allait consulter ses dossiers. L'instant d'après, elle savait le non-lieu. Une heure plus tard, un mot trouvé à son hôtel l'informait que son fils était parti le matin même.

« Pourquoi, dis-je, a-t-il refusé de vous revoir ? » Elle murmura : « Parce qu'il est méchant. » Je repris : « Il ne l'a pas toujours été... » Elle répondit : « Vous non plus, vous ne l'avez pas été toujours. » Elle s'essuya les yeux, se redressa, me regarda en face : « Il est parti. C'était dur, mais c'était viril. Vous, vous preniez de petits airs sages, mais vous étiez plus cruel. » — « Je sais, dis-je, que j'ai manqué de tendresse envers mon père. » Elle riposta : « Vous vous rappelez quelques-unes des blessures que vous lui avez volontairement portées, les rendez-vous que vous manquiez exprès, les allusions. Mais toutes les marques d'indifférence ou de mépris qui vous échappaient à votre insu — et ce sont les plus pénibles — vous les ignorerez toujours ! »

Elle parlait avec véhémence. Je soutenais bien son regard. Enfin nous prenions contact : « Vous agissiez, poursuivit-elle, comme une femme coquette, bien certaine de l'amour d'un homme et qui croit qu'aucune avanie ne le découragera. Vous pensiez que vous n'auriez jamais qu'à siffler, pour qu'à quelque heure que ce soit de la nuit ou du jour, votre père fût à votre porte. Quoi d'étonnant s'il s'est lassé et si son besoin d'affection s'est reporté ailleurs ? » — « Expliquez-vous », lui dis-je. — « Oui, quoi de surprenant s'il s'est laissé

toucher par l'accueil que mon fils lui faisait, par l'admiration que ce petit témoignait pour lui ? Vous l'avez rejeté vers cet enfant qui ne lui était rien, et vous avez tant fait que, sans se l'avouer à lui-même, il a eu, pendant deux ou trois années, plus de vraie tendresse pour lui que pour vous. »

Le passé s'éclairait étrangement ; j'en éprouvais une extraordinaire satisfaction de l'esprit. « Bien des choses, dis-je, que je ne comprenais pas, maintenant s'expliquent. Laissez-moi du moins me réjouir qu'un peu de bien soit résulté de ces malentendus. » — « Quel bien voulez-vous dire ? » — « L'appui que... mon manque d'affection a fait trouver à votre fils. » Elle s'écria : « Trouver pour reperdre aussitôt... Il eût mieux valu pour lui n'avoir pas trouvé ! » Et comme je restais sans comprendre : « Mais vous ne deviniez donc rien? Vous ne vous demandiez rien ? Fallait-il que vous fussiez tous heureux là-bas ! Alors vous êtes sans vous douter que si mon fils a refusé de continuer à vivre près de moi, vous, Blaise Eydieu, vous y êtes pour quelque chose ? Qu'il a été jaloux de vous, jaloux de la place que vous avez reprise dans le cœur de votre père, sitôt qu'il vous a plu ? » — « Hier encore, répondis-je, j'ignorais l'existence de ce fils. » Elle sourit tristement : « Vous voyez bien que mon pauvre enfant n'avait pas tout à fait tort... Votre père a pu se surveiller au point de ne pas prononcer une seule fois son nom ; tandis que sans cesse il parlait de vous, de vos succès, de votre femme, des beaux petits-enfants que vous lui donniez. Vous êtes agacé à l'idée que notre conversation pût tomber sur vous ? Hé ! croyez-vous que cette comédie à laquelle votre père s'astreignait dans votre famille, il aurait encore eu la force de se l'imposer près de nous? Croyez-vous, que dans un petit appartement de deux pièces, moi qui n'avais ni prétexte de sorties ni relations, j'aurais pu longtemps mentir à mon fils ? Heureusement, je n'en éprouvais pas la tentation ! »

Elle me toisa sans indulgence. Je dis : « Aujourd'hui même, sur le bateau, je me demandais si de l'amitié n'aurait pas pu naître entre votre fils et moi. » — « Non, dit-elle, vous aviez sur lui trop d'avance. Vous étiez trop fort, trop heureux. Ce n'est pas qu'il soit capable d'envie ; non, mais peut-être est-il trop ambitieux. Vous l'auriez rebuté. » — « Vous me connaissez mal, » lui dis-je. — « Je vous connais depuis dix-sept ans. Vous êtes entier, vous êtes sûr de vous. » Je m'écriai : « C'est là un vieux jugement de mon père. Maintenant il me connaît mieux ! » Je crois que les larmes me montaient aux paupières. Elle commença : « Quand on est aussi heureux que vous l'êtes... »

Que se passa-t-il alors en moi ? De quelles profondeurs vint ce cri que jamais, ni dans un retour sur moi-même, ni dans la surprise d'une déception, je n'avais entendu s'élever dans le plus secret de mon âme : « Mais qui donc vous dit que je sois heureux ?... » Elle me regarda. Je devais faire une drôle de figure, car je sentais tous mes traits se tirer. Je comprenais qu'il venait de m'échapper une de ces paroles qu'on ne pourra jamais plus reprendre, une parole presque aussi terrible que celle par où, sept ans plus tôt, j'avais lié ma vie.

Elle posa sa main sur mon genou et avec une expression que je ne pourrai jamais oublier : « Mon enfant, dit-elle, pardonnez-moi... » J'essayai d'atténuer ce que j'avais dit, mais elle m'arrêta : « Non, non, je comprends bien... » Il me semblait avoir déprécié, aux yeux de cette femme, tout ce qui m'était le plus cher. J'aurais du moins voulu protéger Lucile. Elle m'arrêta encore : « Je sais qu'elle est exquise, aimante. Je sais que vous l'aimez. C'est pour cela que dès qu'on pense à vous... on pense tout naturellement au bonheur. »

Nous nous tûmes. Elle vit que j'allais dire quelque chose, mais que j'hésitais. Son regard interrogeait avec tant de gentillesse, que je fis : « Et quand on pense à la vie que mène

votre fils... ne croyez-vous pas que l'on songe aussi au bonheur ? » — « La vie qu'il mène en ce moment ? » — « Oui, sa vie si libre ! » Elle s'écria : « Vous voulez dire qu'il sort de prison ? » — « Je veux dire que rien ne l'enchaîne ; qu'il sera demain colporteur ou fermier, ou chercheur d'or ; qu'il peut partir pour tous les coins du monde où son caprice le pousse. » Elle ne parvenait pas à garder son sang-froid : « Pour être partout aussi misérable, pour finir par obéir à des brutes ! » — « Oh ! fis-je, ce n'est là qu'un esclavage extérieur. Croyez-vous donc que, sans compensation, il aurait ainsi persisté, malgré les déboires qui n'ont pas dû lui manquer, malgré les fatigues d'une vie aussi rude ! Vous dites qu'il est méchant : ce n'est pas une explication. Vous dites que j'ai pu lui porter ombrage : cela pouvait, à la rigueur, motiver son départ, mais pas une telle obstination. » Elle répliqua : « Il a mis son orgueil à ne pas céder. » — « Non, fis-je, vous êtes injuste. Vous voulez qu'il soit heureux à votre guise. Vous aviez tout combiné dans votre tête, et voilà qu'il ne veut pas en entendre parler ! A quoi donc le destiniez-vous ? »

Elle exposa des projets qui tous étaient sensés ; mais quel démon me poussait à plaider cette mauvaise cause ? « C'est parce qu'il a craint de ne pas pouvoir résister à vos prières, ce n'est pas par manque d'affection qu'il s'est embarqué hier matin ! » — « Mais ces affreuses déclarations que cet homme vient de nous redire !... » — « Quelles explications pouvait-il fournir à ce lourdaud ? Quelle assurance avez-vous qu'on vous ait rapporté ses paroles mêmes ? » Elle se débattait : « Vous ne le connaissez pas. C'est sûrement ainsi qu'il a dû parler. Quand il n'est pas l'enfant le plus doux, il est le plus intraitable. Dites-moi comment j'aurais dû agir, quels sont mes torts ? » Je répondis : « Pourquoi voulez-vous absolument avoir eu des torts ? Laissez-le respirer ; il n'exige rien de plus. Il peut bien respirer un moment ! » — « Je lui

demandais si peu ! » — « Vous lui demandiez précisément ce qu'il ne peut pas vous donner. Il faut qu'il souffle ! » Elle rêva un moment et dit avec mélancolie : « Quand je gagnais ma vie au Caire, — il avait deux ans, — je repassais du linge dans un hôtel. C'était une vie dure. J'avais besoin de l'embrasser, mais souvent il ne voulait pas. Il disait déjà : « Tu m'empêches de respirer !... »

Un sommelier vint pour éteindre les lumières. Il fallait s'en aller. Elle dut s'y reprendre à deux fois pour se mettre debout. « C'est bête, dit-elle, je n'ai plus de jambes... » Comme elle ramassait sa lettre commencée : « Ne dites plus jamais, fis-je, qu'il est méchant. » — « Non, murmura-t-elle, je ne le dirai plus. » Elle ajouta, avec cette crânerie qui l'aidait si vite à se ressaisir : « Je dirai qu'il respire... »

IX

Je ne sais plus si c'est dans ce même hôtel que je passai la nuit, — nuit d'angoisse et de fièvre, — mais j'imagine que je ne me dévêtis seulement pas. Je poursuivais notre entretien, je m'en répétais des phrases, j'entrais dans des explications, je supposais des réponses. Où en étais-je et qu'avais-je dit ? Celle à qui s'adressait cette confidence exaltée n'avait plus ni nom ni passé ; elle n'était plus qu'un regard bienveillant, qu'une sympathie vers laquelle je criais à l'aide. J'avais nié mon bonheur avec une conviction spontanée où les arguments n'avaient point de part ; mais maintenant qu'il me fallait des raisons, je n'en découvrais pas. Et je tournais dans un cauchemar, parlant, discutant, cherchant l'invisible plaie.

Or, vers le petit matin, à l'heure où commencent à tomber

toutes les fumées, mon esprit fatigué se prit à remonter les détours d'un récent souvenir. Lucile était sortie en voiture. Elle devait rentrer tôt. L'heure du dîner approchait sans que rien pût expliquer son retard. Nous avions une nouvelle paire de chevaux, ombrageux et mal assortis, qui déjà, quelques jours auparavant, avaient failli causer un malheur. Assez énervé, j'étais assis à ma table, essayant de travailler quand même. Tu sais comme l'imagination se met vite en branle, quelles catastrophes on se représente et avec quels détails : l'annonce de l'accident, l'inhumation ; on s'attendrit sur le visage qu'on ne verra plus, on s'apitoie sur le sort des enfants, on se repaît de son malheur, on songe aux voyages qu'on entreprendra pour retrouver goût à la vie... Soudain j'entendis les roues du landau. Mais au lieu de courir vers la porte d'entrée, voilà que je ne bougeais pas ; je restais sur ma chaise, comme accablé. Deux minutes plus tard, Lucile entrait dans la chambre, animée, les joues fraîches ; elle ôtait son chapeau, disant : « Je craignais tant que tu ne te sois inquiété. » Alors, dans un élan de tendresse, je la serrais entre mes bras. Mais un instant plus tôt, pourquoi avais-je été si morne ? Pourquoi soudain mon travail m'avait-il semblé si pesant ? Quelle pensée m'avait donc traversé ?...

Parfois j'avais vu Lucile inquiète à mon sujet. Ah ! elle ne revenait pas d'une rêverie lointaine ; elle n'était pas en train d'organiser sa vie sans moi ! Je l'avais vue s'éveiller en sursaut : « On disait que tu étais parti... Je courais sur la route... Je sentais que jamais je ne te rejoindrais plus... » Tandis que moi, entre l'instant d'inquiétude sincère et le sincère élan de tendresse, qu'avais-je souhaité sans le savoir ? Vers quoi s'était égaré ce désir de liberté devant lequel à présent je restais pris de dégoût et de peur ? Dans cette chambre d'hôtel, il me semblait maintenant le comprendre... Et je scrutais ma découverte avec un sérieux terrible, où je

ne sais ce qui l'emportait de la cruauté envers moi-même ou d'une sauvage curiosité.

Sans doute Mme Sagune n'avait-elle guère plus dormi que moi, mais en présence l'un de l'autre, nous étions forcés de faire bon visage. Pour tuer le temps, nous errâmes autour des bassins. Elle voulut absolument descendre sur les gradins d'une magnifique cale sèche. Sa souplesse était surprenante, et son rire (elle avait les dents les plus parfaites que j'aie vues) révélait dans ce petit corps une âpre santé. Il restait chez cette femme une grâce d'adolescent, quelque chose d'ardent et de net qui faisait qu'auprès d'elle le ton était naturellement celui de la camaraderie.

Elle eut un dernier moment de faiblesse, tandis que le navire descendait lentement l'estuaire. Je regardais glisser les prairies de l'île de Wight. M'apercevant qu'elle n'était plus à mon côté et la cherchant des yeux, je l'aperçus à l'arrière, appuyée contre une épontille. Elle ne me vit pas la rejoindre. Ce n'est pas qu'elle pleurât, mais elle mordait son mouchoir, les yeux tournés avec une angoisse désolée vers cette ville dont les fumées disparaissaient dans la brume et où elle avait débarqué, deux jours plus tôt, animée d'un si grand espoir. Elle se retourna et, honteuse : « Ne m'en veuillez pas, dit-elle. Cette fois, c'est bien fini. » Mais tout de suite elle se ravisa : « Je ne sais pas pourquoi je m'excuse, puisque vous non plus vous n'êtes pas heureux ! » Je répondis : « Vous avez pleuré et moi j'ai parlé en termes ridicules. Ne recommençons pas !... » — « Et moi qui ne fais, reprit-elle, que songer à ce que vous avez dit hier soir ! » Je voulus l'interrompre. « Non, non, dit-elle. Ce n'est pas vous que je veux plaindre, mais moi-même. Voyez, je n'osais rien rêver pour mon enfant de plus complet, de plus charmant que les circonstances qui ont entouré votre vie. Je m'apitoyais sur

son compte en songeant qu'à côté de vous, il n'aurait jamais qu'une vie grise et pauvre. Je me disais : Les uns n'ont pas assez de chance, les autres trop !... »

Je l'entends encore prononcer cette phrase. J'étais dans un état de lucidité que je n'avais pas encore connu, ou mieux, dans un état de sincérité extraordinaire. « Trop de chance, m'écriai-je, eh oui, vous dites bien. Ma vie c'est de jouer une partie en cent points, sur lesquels d'avance on m'en rend soixante. Il serait bouffon de me plaindre ; mais si vous croyez que le jeu y gagne en intérêt !... » — « Vous pouvez encore perdre. » — « Il faudrait le faire exprès. Tout était arrangé dès ma naissance. Je ne suis appelé qu'à remplir un programme de tout repos. Eh bien, j'ose le dire — accusez-moi d'orgueil si vous voulez — je valais mieux que cela !... »

Elle me regardait avec une attention extrême : « C'est drôle, dit-elle ; tout ce que je vois depuis hier, tout ce que je devine, contredit point pour point ce que je m'imaginais. » — « Ce qui est drôle, fis-je en me calmant un peu, c'est que je vous raconte des choses que jamais je n'ai dites à personne. » — « Et pourquoi n'êtes-vous pas ainsi avec votre père ? » Je murmurai : « Je ne peux pas. » — « Pourquoi ? répéta-t-elle. Vous figurez-vous l'épargner en vous enfermant dans cette réserve glacée ? » — « Voulez-vous que j'aille lui déclarer : « Tu as travaillé toute ta vie afin de me léguer une usine prospère, mais je n'ai pas de plaisir à ton usine. Toi-même tu n'as fait que développer ce qu'on avait conçu pour toi. Un pays retiré comme Bois-Thibert n'a pas d'avenir. Ce que vous avez entrepris, vous l'avez trop bien mis au point. Je ne puis plus que rabâcher. » — « Alors vous vous imaginez, dit-elle, qu'en vous taisant vous avez gagné quelque chose ? qu'il ne finira pas par tout découvrir, mais quand il sera trop tard ? » — « Il est trop tard !... » — « Ah ! s'écria-t-elle avec force, comme je le reconnais bien là ! Que de fois il m'a parlé comme

vous faites ! Ménager, ménager... Il ne songeait qu'à dresser autour de vous un mur de mensonges : aussi n'a-t-il aujourd'hui pas de fils, de même que vous n'avez pas de père ! » — « Admettons, dis-je, que je lui parle aussi sincèrement que je me parle à moi-même. Je lui dirai : « Tu t'attendris sur cette prospérité que tu m'as donnée, sur la naissance de ces enfants bien bâtis, bien vivants. Tu penses que j'en suis tout gonflé d'orgueil. Mais non, je n'en suis ni joyeux ni triste. Ils sont venus trop tôt ; je n'en éprouvais pas encore le besoin. Il est admis que, sans enfants, une vie est incomplète ; aussi j'en ai qui trottent dans ma maison, qui rient dans la chambre à côté de la mienne, que je vais, quand j'y pense, embrasser dans leur lit. Mais ils ne sont pas là, dans mon cœur. Ils mourraient, j'en aurais du chagrin, parce qu'il est triste de voir disparaître de jolies créatures joyeuses de vivre. J'aurais de la peine pour Lucile. Mais si tu savais comme personnellement je m'en consolerais vite !... »

Mon bien cher enfant, devrais-je te répéter ces blasphèmes ? Oui, n'est-ce pas, après trente ans je le puis. Disais-je vrai ? Je ne sais. En tout cas, il n'y avait dans ces paroles nulle trace de forfanterie. Que plus tard je n'aie pas réagi comme je l'avais prévu, qu'en saurais-je conclure ? car, à mon retour d'Amérique, je n'étais plus le même homme...

Mme Sagune s'écria : « Cessez ! Demain vous aurez honte de vos paroles ! » — « Vous voulez que je sois sincère, répliquai-je, et vous voulez en même temps que je n'aie pas à rougir de moi. Comment ne voyez-vous pas que tout sentiment profond a des ramifications devant lesquelles on reste effrayé ? Y a-t-il, pour prendre un exemple, des créatures qu'on aime et dont on n'ait pas, dans de certains moments, souhaité la mort ? » Elle poussa un cri d'indignation : « Vous pensez tout de suite à votre fils, repris-je. Oui, j'admets que jamais, même furtivement, même dans les instants où il

était pour vous une lourde charge, même quand il se montrait intraitable et ingrat, vous n'avez songé avec complaisance à la tranquillité que vous goûteriez s'il n'était pas là. Mais tous les autres êtres qui vous approchaient... » — « Vous n'avez jamais souhaité la mort de votre femme !... » Je soutins son regard, mais je parvins tout juste à balbutier, sur un ton qui essayait de paraître dégagé : « Si la vie de ceux qui nous sont chers ne tenait qu'à notre volonté... assurément, nous ne voudrions jamais qu'ils soient morts... mais nous oublierions quelquefois de vouloir qu'ils soient vivants... »

Elle n'osa certainement pas comprendre, mais nous éprouvâmes l'un et l'autre du soulagement à laisser tomber l'entretien.

X

C'est dans le wagon de troisième où je l'avais suivie qu'elle me fit, ce même jour, le récit de sa jeunesse. Un peu après avoir passé Rouen, je la vis soudain se précipiter pour ouvrir la fenêtre. Comme la courroie résistait, elle me cria : « Ouvrez ! Ouvrez ! » Je crus qu'elle se trouvait mal. Mais sitôt la vitre tombée, elle tendit la main vers l'horizon : « Là-bas, regardez... entre ces deux collines... le bouquet de grands arbres... » Je crus apercevoir ce qu'elle me montrait, avant qu'un talus nous masquât la vue. « C'est Ecouville », dit-elle. A une nouvelle échancrure du terrain, elle se pencha : « Tenez, sur le versant... le haut des arbres ! » Mais ce ne fut encore qu'un éclair. Elle se rassit, tout animée : « Vous ne savez pas ce que c'est qu'Ecouville ? » Et, partant de cette ferme où elle avait vécu dix ans, de proche en proche, elle finit par me raconter sa vie entière.

PREMIER CAHIER

Je veux te redire tout ce que je me rappelle de cette sombre histoire, bien qu'elle n'ait rien à voir directement avec les événements que je te raconte. Mais elle te permettra de mieux t'imaginer la figure de Mme Sagune et l'état d'esprit dans lequel je rentrai à Bois-Thibert.

Une sœur, nommée Charlotte, et de douze ans plus âgée qu'elle, l'avait élevée. Les orphelines possédaient une petite aisance. Une vieille tante les avait recueillies. Chaque année, leurs économies leur permettaient de passer à Paris six semaines ou deux mois. Charlotte qui montrait un goût assez vif pour la musique, consacrait ce temps à prendre des leçons auprès des meilleurs maîtres. Elle devait, à vingt ans, n'être pas dépourvue d'une certaine séduction, qui lui valut de brillantes fiançailles. Un jeune officier, de condition supérieure à la sienne, l'avait demandée. Le mariage allait avoir lieu, quand un accident, l'explosion d'une lampe à alcool, couvrit la malheureuse d'horribles brûlures, dont, après une longue convalescence, elle resta défigurée. Le fiancé se déroba ; peu après, la vieille tante mourut, et malade, hébétée, incapable du patient effort que réclamait le rétablissement d'une fortune compromise, Charlotte emmena sa petite sœur Marthe dans la ferme d'Ecouville qui leur appartenait à toutes deux.

Elle s'y enferma, cachant à tous les yeux son visage flétri, son apathie et sa morne aigreur. Elle adopta les sabots et le fichu de laine, ne sortit plus de son enclos, laissant la volaille picorer dans la cuisine et le purin empester la cour. Mais cette vie sordide fit reparaître en elle un vieil instinct d'avarice paysanne étouffé par deux générations de vie bourgeoise. Elle comprit qu'elle ne s'en tirerait pas avec ses journaliers, qu'il fallait un maître à la ferme. Elle engagea donc un nommé Supplice, qui devait assumer toute l'exploitation, et elle ne

conserva pour elle-même qu'une grande pièce, une cuisine et un jardinet.

La petite Marthe allait à l'école du village. Plus de sombre appartement, plus d'institutrice ; une entière liberté, des gamineries. Mais elle gardait de la catastrophe un obscur effroi, le précoce sentiment que les hommes sont durs, l'habitude d'écouter en silence et d'observer les visages.

Pendant la première année, un air de prospérité marqua la présence de Supplice. On refit les clôtures, on cura les fossés. Il y eut, chez Charlotte, un peu moins de laisser-aller. Elle veilla aux lessives, soigna quelques fleurs. Ce fut dans la jeunesse de Marthe la dernière embellie.

La déchéance commença quand, par mesure d'économie et par paresse, Charlotte résolut de faire table commune avec le fermier. Elle n'était pas femme à savoir imposer, parmi ces hommes rudes, le ton de décence qu'il aurait fallu. Elle s'habitua aux gros mots, eut bientôt son petit verre de curaçao pendant que les hommes prenaient leur eau-de-vie ; elle eut ensuite son petit verre d'eau-de-vie. Supplice sut choisir son jour et son heure. Il ne dut rencontrer qu'une molle résistance, car il était beau gars et il avait du commandement.

Plusieurs fois il m'est arrivé, dans la suite, d'interroger Mme Sagune sur cette époque de sa vie. Tout ce qu'elle m'en a dit n'a fait que me remplir de plus d'étonnement devant le rôle que, durant huit années, la petite fille sut prendre en face des deux amants. La chute avait été si rapide que l'enfant, tremblante et bousculée, avait assisté, sans les comprendre, aux progrès du mal. Tout ce qu'elle savait faire, c'était de dire, le soir, sitôt la table desservie : « C'est temps de se coucher, Charlotte. » Alors on se rappelait sa présence. Les hommes se surveillaient quelques minutes, et la grande sœur prenait son châle.

Le plan de Supplice était d'épouser. Peut-être, en profitant de la première honte, eût-il triomphé d'un reste de vanité mondaine qui laissait chez Charlotte une vive répugnance à se voir la femme d'un paysan. Il crut agir habilement en lui donnant le temps de s'attacher à sa servitude charnelle ; il ne lui laissa, en réalité, que celui de s'habituer à la faute et d'en prendre son parti. Trop tard il comprit d'où venait la résistance. Alors il s'énerva, fut moins prudent et un jour, devant la petite, embrassa brutalement Charlotte. Une affreuse douleur déchira l'enfant. Ce n'était plus la vague peur des semaines précédentes ; c'était un affolement de mésange que l'on serre dans la main et qui tâche de donner des coups de bec. « Tape-le ! chasse-le ! criait-elle, tape-le avec la pelle ! » L'homme riait, goguenard : « Hé ! il n'y a pas de mal. Bientôt tu seras ma petite sœur. » — « Jamais, jamais ! » criait l'enfant dans un redoublement de rage. Charlotte la prit dans ses bras, mais elle se débattait : « Je ne veux pas qu'il soit ton mari ! » L'aînée, effrayée, promettait : « Il ne le sera jamais! Je te le jure ! » — « J'aimerais mieux que tu sois morte ! » criait toujours la petite Marthe ; et Charlotte l'embrassait, la cajolait, jurait encore. Supplice, tout penaud, grommelait sans pouvoir mesurer quel obstacle il trouverait en sa chétive ennemie.

Dès lors, la résistance de Charlotte eut un appui. Prise entre la crainte de Supplice et la timidité qui la saisissait devant Marthe, elle se réfugia dans la prudence. Une fois Supplice maître du bien, quels égards aurait-il encore pour elle ? Trop faible pour tenir tête à cet homme, tourmentée par l'idée de sa propre laideur, elle discerna sa seule chance, et, butée, elle s'y tint avec l'entêtement de la peur. En vain Supplice essaya de la séduction, puis des menaces. Elle cédait sur tout ce qu'il pouvait demander, sauf sur un point. Il accusait la haine de Marthe et parlait de celle-ci avec violence,

mais seulement à Charlotte. En présence de l'enfant, il gardait presque toujours de la retenue, soit par calcul, soit qu'il subît l'ascendant de cette petite volonté frémissante. Mme Sagune pensait qu'à deux reprises il avait essayé de la tuer : une première fois, elle fut presque écrasée sous une pile de bois qui s'écroula sur elle d'une manière incompréhensible, et plus tard, elle faillit mourir d'un empoisonnement dont jamais on ne découvrit la cause.

Tels furent, pendant quatre ans, les rapports entre les habitants d'Ecouville. On ne voyait presque jamais Charlotte hors de la ferme. Sur les cicatrices rouges de son visage, l'abus de l'alcool avait provoqué des boutons et des bourgeonnements. Elle ne fut jamais ivre, mais les progrès de l'intoxication étaient rapides. De négligée sur soi, elle devint sale et la ferme perdit sa dernière coquetterie, la propreté du carreau et l'éclat des cuivres. Marthe vivait à l'écart, ne s'occupant guère que de la basse-cour, ne paraissant, le plus souvent, à la cuisine que pour emporter son dîner sur une assiette. Par fierté, par sauvagerie, par honte aussi et crainte des allusions, elle ne voyait personne de la commune, hormis parfois l'institutrice, qui lui prêtait des livres. Elle les dévorait parce qu'elle ne savait rien faire sans ardeur, mais elle me l'a bien dit : « Je crois que je n'ai rien appris dans les livres. Je m'y jetais avidement, pour fuir Ecouville quelques heures. Je lisais mot à mot, mais j'étais transportée dans une sorte de rêve où je ne saisissais rien de réel. Peut-être ces livres étaient-ils médiocres, peut-être n'étais-je pas entraînée à interpréter ce langage par lequel on décrit les sentiments. Je ne savais bien comprendre que le témoignage de mes propres yeux. »

Sous divers prétextes, Supplice ne payait pas les termes de son bail, avantage qui, même en dehors d'espérances plus vastes, valait bien quelques attentions amoureuses. Mais un jour, étant soûl, il oublia de surveiller sa langue. Il parla des

gotons qui sont autrement plaisantes que les demoiselles laissées pour compte par des officiers. Charlotte n'osa répondre, mais ne pardonna point.

La santé de la malheureuse se délabrant de plus en plus, le conflit entra dans une nouvelle phase. Supplice ne manqua ni d'habileté ni d'audace. La ferme était indivise entre les deux sœurs ; il osa viser au testament de l'aînée, tout en briguant la main de la cadette. Il fut câlin et dévoué auprès de la malade. Celle-ci entrevit son jeu, fit des promesses avant même d'en être sollicitée, alla jusqu'à écrire sous sa dictée un testament qu'elle cacheta devant lui et que, sous ses yeux, elle plaça dans un tiroir. Pour plaire à Marthe, il fit régner plus d'ordre dans la ferme. Il s'intéressa à ses fleurs et sut être discret. La pauvre enfant vivait si solitaire que peut-être un instant elle fut troublée. Il lui disait : « Si tu m'avais conseillé, petite Marthe, je serais aujourd'hui un autre homme. » Mais le hideux exemple de Charlotte était là. Elle fut tranchante. J'ai remarqué qu'elle parlait de Supplice sans mépris, mais seulement avec un souvenir de fatigue et de terreur.

L'agonie de Charlotte fut atroce. Marthe n'osait plus quitter la pièce, de peur que Supplice n'étouffât la mourante sous son oreiller. A deux reprises il murmura : « Cette fois, ça y est !... » Mais la respiration reprit. Quand enfin, à coup sûr, le corps fut glacé, il alla tranquillement vers le tiroir, prit l'enveloppe, la décacheta. Son visage devint violet. Il marcha vers Marthe, la respiration sifflante, puis s'affala dans un fauteuil : « Voilà ce que tu m'as fait, Marthe ! gronda-t-il. Voilà ta haine ! » Elle ramassa le papier. C'était un relevé exact des sommes dues par Supplice pour huit ans de fermage. Elle déchira la feuille. Alors il comprit d'où venait le coup, se leva, saisit les couvertures du lit, comme s'il allait mettre le cadavre en pièces ; mais il s'écroula sur le matelas. Sa rage d'homme astucieux, joué par une femme sotte, se mêlant à

un désespoir d'amant, il éclata en sanglots, couché sur la morte. Et tout le matin, il la tint embrassée, tantôt hurlant, tantôt gémissant doucement : « Charlotte, ma Charlotte ! Dis-moi une petite parole, ma Charlotte !... »

Il va sans dire que, dans sa folle impatience de fuir Ecouville, Marthe n'obtint de Supplice que la moitié à peine de ce que la ferme valait réellement. Elle gagna Paris soulevée de joie, d'attente, et se croyant faite pour l'éducation, elle essaya de regagner le temps perdu. Mais elle s'était déjà débattue dans de trop sauvages corps à corps pour trouver goût aux problèmes de pédagogie. Par immédiat besoin d'activité, elle entra comme secrétaire dans une société de navigation. C'est là qu'elle fit la connaissance de son mari, ingénieur au Caire. « Pour la toute première fois, dit-elle, je rencontrais un homme raffiné. Et puis la mer, le Nil, les mosquées... » La vérité, c'est qu'il fumait l'opium et qu'il était médiocre. Peut-être par son propre travail eût-elle racheté la médiocrité, mais le poison fut le plus fort et tout de suite commença, contre la misère, un combat sans espoir.

Elle m'avait fait ce long récit lentement, sans ordre, sans vues d'ensemble, mais avec une grande abondance de traits précis. Il se peut d'ailleurs qu'elle ne m'ait raconté que plus tard quelques-uns des détails que je te rapporte. Après deux ou trois mots sur sa vie en Egypte, elle eut une petite hésitation et me dit : « C'est alors que j'ai rencontré votre père. » Et comme si elle désirait poser ce terme à ses confidences, elle se tourna vers la fenêtre.

Mais désormais, ni délicatesse, ni respect n'auraient pu me faire accepter son silence. « Pourquoi vous taisez-vous maintenant ? m'écriai-je. Il ne fallait pas le nommer. » Elle secoua la tête : « Non, ses secrets sont à lui... Ah ! si vous l'aimiez davantage ! » Le mot me blessa si vivement que je

m'exclamai : « Mais encore une fois, que savez-vous de mes sentiments ? » Elle répliqua : « Ce qu'il en sait lui-même. Pourquoi n'avez-vous jamais pris la peine de lui prouver qu'il avait tort ? » Peut-être mon silence la toucha-t-il ; elle tira de son corsage un médaillon d'argent qui pendait à une chaînette, auprès d'un amulette égyptien ; et, défaisant l'attache, elle me le tendit.

Qu'il était jeune sous son casque colonial ! Il avait, dans le port de tête, de l'élégance, de la hardiesse, et dans le regard quelque chose de rieur et de tendre. C'était une photographie d'amateur ; on voyait que ce portrait avait été découpé dans un groupe. Je ne pus m'empêcher de dire : « Il vous regardait ! » Elle rougit comme une petite fille. « Oh ! balbutia-t-elle, n'allez pas croire... » Elle ne trouvait pas l'expression qu'elle cherchait. « Je veux dire, reprit-elle, que moi aussi, malgré la vie brutale dans laquelle j'avais grandi, j'ai eu mon pur et innocent roman... Je n'avais pas encore d'enfant. Mon mari m'inspirait plus de pitié que d'attachement... Et pourtant voyez : il est reparti... Et ce n'est que dix ans plus tard que nous nous sommes retrouvés à Paris... bien assagis l'un et l'autre. »

Je gardais dans ma main le médaillon. Cet enjouement du regard, oui, je l'avais remarqué quelquefois, mais jamais je n'avais songé que ce fût là son vrai regard ; et, devant ce portrait d'il y avait trente ans, jeune, voluptueux et fier, je débordais d'impatience, de tendresse et de chagrin.

C'est seulement à l'entrée en gare que je tendis à Mme Sagune son humble bijou. Elle dit avec une jolie brusquerie et un sourire presque maternel : « Gardez-le ». J'étais bouleversé : « Vraiment, m'écriai-je, vous consentiriez ?... » Ma joie la rendit presque aussi émue que moi.

Je crois que je n'aurais rien dit si, au moment où partait son fiacre, elle ne se fût penchée à la portière pour me donner

un dernier adieu. Un élan d'amitié et de gratitude m'emporta : « Si je vous le ramenais ?... » lui lançai-je. Elle ne comprit pas de qui je voulais parler. « Oui, si j'allais le chercher à San Francisco ?... » Elle eut une exclamation qui me traversa le cœur, mais aussitôt elle domina son premier mouvement et je l'entendis me jeter : « Ne plaisantez pas ! Non, je ne veux pas ! Ne plaisantez pas !... »

XI

Que te dirai-je, mon enfant, des trois mois qui suivirent ? Ce sont des mois d'angoisse où chaque mot, chaque élan me rapprochent d'un but que je ne devine pas. Cette liberté obscurément et si fiévreusement convoitée, elle me sourit derrière des masques ; je l'invoque et la poursuis sous des appellations innocentes. Je crois conduire ma vie et déjà je suis emporté. Je vois des pleurs, j'entends des prières, mais mon cœur est ivre. Et ce n'est qu'en m'éveillant tout à coup dans un effrayant silence que je mesurerai le chemin parcouru.

Que de fois j'étais arrivé par ce train du soir, dans notre gare rustique et déserte. Emouvants retours ! Comme le cœur me battait lorsque, par delà la barrière, j'apercevais les lanternes de la voiture ! Cette fois, je n'avais averti personne. J'avais besoin de franchir à pied ces deux lieues, de ne trouver sur le perron aucun visage qui m'attendît. Je savais qu'une fenêtre de l'office restait toujours entr'ouverte et que, par là, il serait facile de me glisser dans la maison.

J'entends encore l'appel de Lucile, comme je poussais doucement sa porte, mon nom prononcé d'une voix si fraîche !

Elle m'attendait, bien qu'elle eût soufflé la lumière ; ou plutôt elle avait voulu me faire croire qu'elle ne m'attendait pas, mais la mèche de sa bougie fumait encore. Je m'assis sur le lit ; déjà elle s'impatientait que je ne lui eusse pas encore tout raconté. Comme son visage brillait entre ses boucles ! avec quelle allégresse elle écoutait ! comme son enthousiasme devançait le mien ! C'était moins au romanesque qu'elle était sensible, qu'à la sauvagerie et à cette bouffée d'air du large. Je lui montrai le médaillon. « Oh ! si tu avais des yeux comme ceux-ci, dit-elle, au lieu de ce regard sévère que tu as si souvent ! » — « Si souvent ? » demandai-je. — « Oh ! oui, s'écria-t-elle, un regard si décourageant. C'est votre regard, à ta mère et à toi. » Je répondis en riant, mais avec un pincement secret : « Je ne l'aurai plus jamais... plus jamais ! »

Hormis mes propres confidences et mon dernier mot à Mme Sagune, je ne lui cachai rien. Nous étions plus près que jamais l'un de l'autre. Elle se jetait si crânement au-devant du péril, elle l'appelait d'un cri si fervent !

A mon entrée dans la chambre de mon père, son coup d'œil inquiet me fit mal. Mais bien vite son visage se détendit. A mesure que je parlais, il reprenait des couleurs. Sa main reposait sur la mienne. Ce n'était pas encore de l'épanchement ; c'était un bonheur étonné, timide, tout enveloppé de pudeur. Nous ne parlâmes guère que du fils, mais c'était déjà parler de la mère. « Pourquoi n'a-t-il pas voulu la revoir ? » demandai-je. — « Par honte d'abord, pour n'être pas forcé de reconnaître à quel échec l'ont conduit ses rêves d'indépendance ; puis par orgueil, par jalousie. C'est un enfant qui porte dans ses attachements quelque chose de farouche. Il ne peut supporter que d'autres soient aimés à côté de lui. A treize ou quatorze ans, il avait conçu pour moi une affection singulière. Tout son souci était de mettre au

service de cette amitié ce qu'il avait de plus précieux, c'est-à-dire ses bêtes favorites, les souris, l'écureuil ou le caniche qu'il dressait avec une patience extrême. Un jour, il m'a dit avec un accent charmant de tendresse et de fierté : « J'ai appris au chien à se tenir sur la tête pour te faire rire. » Souvent, à table, il jetait son bras autour de mon cou, et nous mangions ainsi, sans qu'il consentît à me libérer. » — « Est-il vrai, demandai-je, que je sois pour quelque chose dans sa fuite ? » — « Peut-être... oui, peut-être... » Il donnait des marques de fatigue. « Plus tard, dis-je, tu me l'expliqueras... » Alors il laissa retomber sa tête, mais nos mains demeuraient jointes.

Je ne pouvais lui confesser quel changement s'était fait en moi, et en même temps, je ne me décidais pas à le quitter ainsi. Il avait les yeux à demi fermés. « Je ne sais, dis-je enfin, pourquoi je songe à ce jour où tu t'es trouvé mal au théâtre. Sans deux messieurs qui t'ont soutenu, tu serais tombé. Ils ont dû te conduire jusqu'à la sortie. Moi je suivais, sans t'aider, comme si je ne te connaissais pas. Je laissais à ces gens jusqu'au soin de héler un fiacre. Pourquoi est-ce que j'étais ainsi frappé de stupeur ? Tu as cru que c'était manque de cœur. Non, ce n'était pas cela... C'était une espèce de paralysie... l'impossibilité de rien manifester... un abattement extraordinaire qui m'empêchait de trouver même une parole. Je ne me l'explique pas. Souvent j'étais ainsi... Heureusement cette timidité a fini par passer. »

Il semblait que toute la maison fêtât la convalescence de mon père. Maman elle-même était gagnée par notre animation. Presque chaque jour, après dîner, je passais une heure dans sa chambre. Nous nous y occupions des comptes et de tout ce qui touchait à la culture. « Il va bien mieux, dit-elle. Voilà qu'il parle de se lever. Combien je suis reconnaissante

au docteur de lui avoir prescrit de l'arsenic. » Je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Jette donc ces drogues. Il n'en a plus besoin. Il guérit désormais tout seul. » Et tandis que je parcourais le compte qu'elle avait placé devant moi, toute mon âme se soulevait pour lui crier : « Ce n'est plus pour lui qu'il faut t'inquiéter ! Ce n'est plus lui qui est faible. Nous sommes tous exaltés par sa cause. Ouvre les yeux ! Nous te trahissons ! défends-toi !... »

XII

La vie reprit, à Bois-Thibert, son air habituel ; mais ce n'était plus qu'une trêve fragile, travaillée par un trouble grandissant. Je ne trouvais de bien-être que dans des promenades solitaires. Je quittais le bureau sous de futiles prétextes et m'échappais dans les bois pour une heure ou deux. Qu'attendais-je ? Qu'espérais-je ? La même déception se renouvelait à chaque tournant d'un layon débouchant sur un autre layon vide. S'il m'arrivait de croiser un homme conduisant une vache, ou des enfants sortant de l'école, que pouvais-je tirer d'eux en dehors de quelques paroles insupportablement respectueuses ? Je poussais souvent jusqu'à la Léverie, parce que j'y touchais la grande route et qu'il pouvait y passer une figure inconnue, un gueux dont quelques cigarettes dénoueraient la langue pour cinq minutes. — Tout en écrivant, j'aperçois de ma fenêtre, entre deux hêtres dépouillés, un losange bleuté, quelques mètres de cette route qui m'a plus leurré, que j'ai plus détestée que tout autre endroit du monde.

Le mauvais temps me priva de ces échappées. Je n'avais faim d'aucun livre que je connusse déjà, et je me mis à rôder

dans le cabinet de mon père, y cherchant quelque pâture. Jamais, à la vérité, je n'avais fait grands emprunts à sa bibliothèque, composée surtout des ineptes romans dont, vers 1840, le troisième mari de ma tante Osenoy nourrissait sa fainéantise. Mais cette fois, j'eus de la persévérance. Je cherchai dans les coins des rayons. Sur la planche la plus élevée, derrière un Voltaire en cent-vingt volumes, je découvris un second rang de livres que jamais je n'avais aperçu. Il y avait là de tout : de vieux manuels grecs et latins, portant sur le premier feuillet, tracé d'une sage petite main, le nom de mon père : « Richard Eydieu » ; quelques romans ; une *Madame Bovary* datant du premier scandale soulevé par ce livre ; plusieurs atlas, des guides, des ouvrages sur la navigation et surtout des récits de voyage. Pourquoi l'exil de ces bouquins dans un endroit inaccessible ? Je me l'expliquais bien pour de vieux *Jardins des racines grecques*, désormais inutilisables, ou pour des romans que l'on avait pu, lorsque j'avais douze ans, désirer placer hors de ma portée. Je fis de tout le reste un minutieux inventaire.

Je feuilletai les atlas ; ils étaient plus complets, plus usagés aussi que n'ont coutume de l'être des livres scolaires. Mon attention fut attirée par quelques chiffres au crayon sur une carte des Antilles. On lisait dans la marge : « Nouvelle-Orléans, 12 novembre, 7 heures du soir. Havane, 17. » En regardant attentivement, j'aperçus un trait figurant le parcours d'un navire des Etats-Unis à Cuba, puis au-delà, d'escale en escale, jusqu'à la Martinique. Les dates se poursuivaient dans la marge pour se terminer par : « Fort-de-France, 28 XI ; Saint-Pierre, 2 XII. »

Je savais que mon père avait visité les Etats cotonniers du Sud, très peu de temps avant la guerre de Sécession ; jamais je n'avais entendu parler d'un voyage aux Antilles. A force de chercher dans mes souvenirs les plus reculés, je retrouvais

le très vague écho d'un récit où un noir, que mon père voulait battre, criait : « Mossou ! Mossou ! » ce qui m'avait beaucoup fait rire. Mais ne s'agissait-il pas simplement du voyage en Louisiane ? Il me semblait, en tout cas, tenir avec ces chiffres une piste inestimable.

Je dois me rendre cette justice qu'un instinct de conservation me fit tenter le seul remède dans lequel je pouvais avoir espoir : m'attacher à mon métier par de nouvelles chaînes. Mon beau-père souhaitait vendre son usine. Je me sentais de taille à la conduire en plus de Bois-Thibert. Chacun resta dans son rôle. Maman m'encourageait à ce surcroît d'activité. Mon père discuta longuement les chiffres, mais comme toujours s'effaça devant notre décision. Seule, ta mère essaya de me dissuader. Entrevit-elle le sens secret de ma démarche, et qu'elle plaidait contre son propre repos ? L'amour a de si surprenantes lucidités ! « Blaise, disait-elle, tu ne le désires pas. C'est un devoir que tu t'inventes ! » Je me décidai en deux jours et fis une offre. On demanda le double et je rompis incontinent.

Je repris l'examen des livres ; mais comme à l'usine je n'avais ni loisir ni tranquillité, je m'enfermais le soir dans le cabinet de mon père, encore inoccupé. Nous avions l'habitude, Lucile et moi, de passer nos soirées seuls dans notre chambre ; c'était une condition que j'avais mise à notre vie en commun avec mes parents. Le plus souvent, j'achevais ma correspondance ou je lui lisais à haute voix quelques articles, tandis qu'elle cousait ou brodait, assise à mes pieds, sur un tabouret bas, patiente et silencieuse, relevant la tête chaque fois que mon regard se posait sur elle. Il aurait été simple de transporter chez nous mon butin, de l'inventorier avec elle. Tout m'assurait de sa compréhension pour ma curiosité. Pourtant l'idée ne m'en vint pas. Ce pauvre et presque puéril secret touchait

en moi quelques fibres si sensibles qu'en parler à qui que ce fût m'aurait semblé une profanation. Je prétextai donc un surcroît de travail. Comment la dissuadai-je d'apporter près de moi sa couture ? Je ne remarquai ni son étonnement ni son inquiétude ; mais quels signes aurait-il fallu pour me les faire apercevoir ?

J'avais en vain feuilleté tous les volumes, espérant y trouver des notes. Je me mis à les lire avec une fièvre morne, car presque tous, déjà surannés, avaient perdu leur intérêt propre. Dans un guide à travers la Basse-Egypte, je remarquai plusieurs feuillets dont on avait corné les coins ; des coups d'ongle soulignaient certaines appréciations : Mosquée de Taloun, Temple de Saqqarah. J'ouvrais le petit médaillon et je contemplais le visage finement sensuel du voyageur.

Comme, un soir, j'étais ainsi absorbé dans ma lecture, je sursautai. Parmi les ombres que projetait la lampe, debout dans un peignoir blanc, mon père était en face de moi. D'un coup irréfléchi, je poussai le volume sous un journal déplié. Il fut peiné de mon geste : « Je ne viens pas te surveiller », murmura-t-il. Mais sans même prendre le temps de lui demander pardon : « Est-il vrai, m'écriai-je, que tu as été à la Martinique ? » Il me regardait avec un sourire à la fois tendre et étonné : « Pourquoi me demandes-tu cela ? » J'ouvris l'atlas et lui fis voir la marque au crayon. Alors il jeta un coup d'œil sur les volumes qui encombraient la table : « Mais, balbutia-t-il, d'où vient tout ceci ? » Je répétai : « Tu y as été ? Réponds-moi d'abord oui ou non ! » — « Oui, j'y ai été. Je croyais n'avoir laissé aucune trace de ce voyage. Mais tu as été le plus fin. Je veux pourtant tenir parole jusqu'au bout... » Il arracha la page de l'atlas et la déchira en petits morceaux. « Tu avais donné ta parole ?... » demandai-je stupéfait.

Il vint s'asseoir dans un fauteuil, près de moi. Je me rappelle qu'il roula une cigarette et l'alluma. Il gardait le silence. Je

n'osais presque pas lever les yeux sur lui, et quand il se mit à parler, ce fut le regard dans le vague. « Je ne sais, mon enfant, quand tu t'es rendu compte qu'il y avait un secret dans ma vie. Il était pourtant bien gardé... Tu avais cinq ans lorsque ta mère acquit la preuve de mon affection pour Mme Sagune. J'étais encore trop remué par ce sentiment que je croyais mort depuis bien des années et qui m'avait inopinément ressaisi, j'étais encore trop bouleversé pour me montrer bien habile à feindre ou pour même en avoir le désir. J'aurais pu nier ; j'aurais pu promettre et ne pas tenir. J'expliquai, — ce qui était vrai, mais que les femmes ne peuvent comprendre, — que mon amour pour mon foyer, que ce grand attachement qui s'étend sur la vie entière, que ma confiance étaient toujours les mêmes, malgré une passion que certes méritait celle pour qui je l'avais conçue. Ta mère pouvait, moins qu'une autre, accorder que l'on quittât d'un pas ce qu'elle appelle la « Voie royale ». J'eus tort de vouloir la convaincre, car je lui parus hypocrite. Elle exigea que je rompisse. Je refusai. Elle me supplia avec désespoir de la laisser partir en t'emmenant. Je refusai encore. Aussi lorsqu'elle dicta les conditions du compromis qui désormais réglerait notre vie, il me fallut bien m'incliner. Il n'y était guère question de nous, mais seulement de toi. C'est ainsi que notre désunion put se maintenir au-dessus de toute aigreur et de toute petitesse. Il fut entendu que nous cacherions notre blessure aux yeux de tous, afin de la cacher plus sûrement aux tiens. Ce n'était pas une simple façade que nous entreprenions de maintenir entre le monde et notre foyer ; il nous fallait, à chaque minute de la journée, une prudence de langage, une égalité d'humeur dont la plus petite défaillance nous aurait trahis. Et nous avons été récompensés de notre effort, par toi d'abord qui grandissais paisiblement entre nous deux, puis par mille liens que notre œuvre commune renouait entre nous ;—si bien que notre

division comportait plus d'affection, de respect, d'accord véritables que bien des unions intactes. Ta mère exigea que le soin de ton éducation lui appartînt ; ceci non par jalousie ou besoin de revanche, — car nulle mesquinerie ne l'a jamais guidée, — mais parce qu'elle a toujours nommé « mal » et combattu comme tel ce qui n'est pas d'accord avec sa conscience. Comprends-moi bien : ce n'était pas moi-même qu'elle essayait d'exclure, mais cet esprit d'inquiétude qu'elle voyait en moi et qui lui semblait la cause de mes erreurs. Pouvais-je nier que mes principes fussent moins fermes que les siens, moins propres à soutenir une âme dans l'hésitation et l'épreuve ? N'était-ce pas de mes voyages, de ma vie longtemps incertaine que j'avais rapporté cette affection sans laquelle j'aurais peut-être mené une vie égale et sans heurts ? Parce qu'elle est femme, elle songeait avec attendrissement à celle que tu épouserais. Elle disait : « Ce n'est pas la peine qu'à son tour elle connaisse le chagrin. Il y a des moments trop durs. » Et elle avait raison ; je ne pouvais que m'effacer, moi et le souvenir de mes vagabondages. »

Il me regarda, mais je restais muet, le cœur affreusement serré. Il reprit : « Au commencement, il m'arrivait de me tourmenter à ton sujet ; mais à mesure que s'est formé ton caractère, je t'ai vu si semblable à elle, si à l'aise dans cette vie un peu austère, y progressant d'un pas si droit, si décidé, si conquérant, que je n'ai pu que la louer et me réjouir avec elle. Cette parfaite entente qui régnait entre elle et toi, je ne pouvais espérer qu'elle n'impliquât aucune sorte d'incompréhension à mon égard. Je mentirais en disant qu'il ne m'en ait pas coûté de toujours me taire, de toujours accepter, de ne jamais plaider ma cause en te disant quelle avait été ma jeunesse, en te parlant de ces hasards, de ces dépaysements, de ces expériences un peu décousues par lesquelles je me suis formé. Mais depuis quelques années, si j'éprouvais encore un

mouvement d'amertume, je songeais aussitôt à ce joli rayonnement qu'a le visage de ta Lucile. Je vous voyais unis, non par des restes de jeunesse, mais par votre jeunesse même, dans toute sa verdeur et sa force. Notre vieillesse à ta mère et à moi, qui pouvait être si morne, en est éclairée. Et c'est pourquoi il faut que tu pardonnes quelques pauvres ruses qui ont aplani ton chemin. »

Il se tut, attendant une réponse, un signe ; mais j'étais immobile et contracté. Le silence, en se prolongeant, devenait une réponse si dure que, toujours sans lever les yeux vers lui, je finis par balbutier : « J'étais aussi ton fils... » Je le sentais tout troublé par l'appréhension. « Cet esprit d'inquiétude, commençai-je, pouvais-tu espérer qu'il n'y en avait pas de trace en moi ?... Pouvais-tu croire qu'en le privant de toute occasion de se reconnaître, tu l'empêcherais de jamais s'éveiller... et que toujours, sans un regard ni à droite ni à gauche, j'avancerais entre les deux murs où vous m'avez enfermé... et qu'un jour je ne me retournerais pas... que je ne comprendrais pas... que je ne me rongerais pas de désir... quand il serait trop tard ?... » Il rapprocha doucement son fauteuil du mien. Je sentis sa main sur mon bras. Il y avait quelque chose d'exquis dans l'attention, le tremblement avec lequel il allait au-devant de ce premier épanchement. « Trop tard... Tu n'as que juste vingt-huit ans ! » Je répondis : « Je t'en supplie, n'en parlons pas. A quoi bon remuer tout cela ? J'ai décidé de ma vie. Les regrets seraient ridicules... » Mais en même temps, j'espérais éperdument qu'il m'empêcherait de me taire. « Ta vie, dit-il, n'a fait encore que deux ou trois pas. Les refaire en sens opposé ne te retardera guère. Il est temps encore de prendre un métier plus libre. » — « Ce n'est pas seulement le métier ! » m'écriai-je. Alors il me dit doucement : « Mon enfant, je n'interroge pas, mais je t'écoute... J'ai connu les perplexités et les angoisses... Je te vois inquiet

et je me sens plus près de toi, et tu m'es bien plus cher... Je t'admirais quand je te voyais si robuste, mais je t'aime tellement mieux comme je te vois, mon pauvre petit. » Je fondis en sanglots contre son épaule.

Je ne sais plus bien comment je lui racontai ma détresse. Il m'aidait. Je n'avais qu'à lui confirmer d'un signe de tête qu'il devinait juste. Sa pensée était allée droit à Lucile. « Comment ne vois-tu pas, disais-je, que plus elle est parfaite et plus je suis lié ? Ah ! si je m'étais trompé dans mon choix, comme je me sentirais léger ; je partirais pour le bout du monde !... Vous avez trop bien réussi. J'ai rempli votre plan au-delà de toute espérance. Vous vouliez que tout écart me fût impossible et c'est moi-même qui me suis ligotté !... » Il ne répondait pas directement, mais par de délicates louanges de Lucile : « Elle peut comprendre tant de choses... Elle est vive, elle est perspicace, elle n'a pas peur... Et même elle est joueuse ; vois ses folies sitôt qu'elle a des cartes dans les mains... Elle aime le risque. Elle peut saisir combien un amour mis à l'épreuve l'emporte sur un amour de tout repos... » J'écoutais, j'aimais tant qu'on l'admirât ! Mais je n'écoutais pas tout également... Je n'écoutais, parmi toutes les vertus qu'il énumérait, que le nom de celles-là grâce auxquelles l'espoir se glissait dans mon cœur. Et dans ces quelques minutes, comme il grandissait !

« Crois-moi, disait encore mon père, j'ai connu ces affreuses impatiences, cette furieuse envie d'être ailleurs. J'ai regardé ces mêmes coteaux, cette même usine avec l'hostilité que tu éprouves en ce moment. Et pourtant je te le dis, non pour te combattre, mais parce que tant de déceptions me le crient : je n'ai rien récolté de mes amères expériences... » — « Et si c'est justement d'amertume que j'ai soif ! m'écriai-je, si j'ai besoin de me heurter aux hommes, de chercher, d'essayer, de comparer. Tu devais m'avertir. Tu devais loyalement me

montrer les endroits où les chemins bifurquent. De quel droit décidiez-vous que je serais plus sage que toi ? Vous m'avez voué au bonheur, vous m'avez étouffé dans l'affection... Comprends-moi : ce n'est pas un reproche ! Vous avez surhumainement travaillé à m'épargner jusqu'à la plus petite écorchure... Mais dès que je ne veux pas me mentir à moi-même, je ne trouve en moi qu'un désir — et il est irréalisable : être loin, être seul, être tout à fait seul pendant des mois, réfléchir, me reprendre, sans mon argent, sans le soutien d'aucun être qui m'aime, pour voir si je vaux quelque chose, pour essayer mes forces, pour être sûr que lorsque j'aime, c'est bien réellement par un libre choix ! »

Il ne protestait pas. Son visage ne marquait pas d'étonnement, mais seulement la fatigue et l'abattement d'un grand échec. A ce moment, la porte craqua légèrement, comme si quelqu'un se fût appuyé contre le battant. Je vis mon père pâlir, pâlir. Moi-même, j'entendais cogner mon cœur. Je fis un bond jusqu'à la porte, l'ouvris. Une porte se referma au premier... « Cours, dit mon père, rejoins-la vite ! Surtout ne la laisse pas seule !... »

Je trouvai Lucile sur son lit, encore enveloppée du peignoir qu'elle avait revêtu pour venir me rejoindre ; un pauvre corps aussi rompu que s'il était tombé de la fenêtre sur le sol de l'allée. Un affreux tremblement la secouait. Je la pris dans mes bras, la couchai. Ses dents claquaient. J'essayai de la réchauffer contre moi. Elle ne pouvait ni parler ni pleurer. Elle semblait ne pas même avoir la force de remuer les mains. Elle gémissait : « J'ai mal ! J'ai mal !... » Je la couvrais de baisers, de caresses. Elle répétait : « J'ai tellement mal ! »

Puis les sanglots l'étouffèrent, d'inconsolables sanglots. Mes paroles ne parvenaient pas jusqu'à elle. Elle balbutia avec un désespoir déchirant : « Tout est fini... Il n'y a plus

rien... » Elle serrait son oreiller sur sa bouche, et quand elle pouvait de nouveau parler, c'était pour gémir : « Il fallait me le dire... je serais partie... je partirai demain matin... »

Que la défense de l'homme, devant ces larmes, est pitoyable ! Pourtant je ne bredouillais pas de faux serments à la façon d'un mari qui a fait une frasque. Je ne reniais point les paroles qu'elle avait surprises et d'ailleurs elle n'en mendiait pas le désaveu. Elle pliait sous la catastrophe comme sous un ouragan contre lequel on n'a pas l'enfantillage de récriminer. Etant elle-même toute sincérité, elle sentait instantanément l'inéluctable force d'un sentiment sincère.

XIII

Je ne sais plus de quoi furent faits chacune des cruelles nuits, chacun des cruels jours suivants.

Un soir que, vaincue par la fatigue, je croyais Lucile endormie, elle murmura d'une voix basse et nette, faussée par l'angoisse : « Blaise... tu dis quelquefois que je suis bonne voyageuse... Je n'emporterai qu'un tout petit paquet... je ne t'encombrerai pas... » Je n'avais plus le cœur à me défendre. L'avenir me semblait fermé. « Je comprends bien, dit-elle encore, que ce n'est pas en touriste que tu veux voyager... Mais il y a bien des ouvriers qui emmènent une femme avec eux pour faire leur cuisine ou laver leur linge... Nous vivrions comme eux... Tu irais où tu voudrais dans la journée... Personne ne me remarquerait... Et quelquefois tu aurais plaisir — ne dis pas que jamais tu n'aurais plaisir à trouver au retour une femme qui t'aurait attendu, attendu... qui ne te ferait pas un reproche !... »

Que restait-il de mon désir ? J'étais sans duplicité lorsque

je lui disais : « Je suis près de toi. Ne pense plus à rien. Je serai peut-être toujours près de toi. » Elle répondait : « Je sais bien que tu partiras !... »

L'exquise bonté de mon père venait à notre secours. S'il voyait Lucile chancelante, c'est lui qui l'entraînait hors du salon. Il empêchait discrètement ces longs tête-à-tête vers lesquels notre amour nous portait sans cesse, et où nous ne pouvions que nous faire souffrir. Dans le désordre des émotions soulevées en nous, il aurait fallu que chaque sentiment eût d'abord le temps de se déposer. Mais nous ne savions pas attendre. Là où le coup bien calculé d'un libertin aurait fait une blessure franche, mon trouble et ma pitié tiraillaient la plaie.

« Quand tu assures, disait-elle, que ce n'est pas pour aller vers d'autres femmes que tu réclames ta liberté, je te crois. Mais quand tu auras goûté de toutes les autres libertés, tu auras aussi le désir de celle-là. La liberté des hommes est si belle ! » — « Si tu savais, répondais-je, combien la volupté joue peu de rôle dans cette envie qui me tient quelquefois de mener une vie différente ! Il y a tant d'aspects du monde, tant de formes de la vie, et je n'en connais presque rien ! Et si j'attends seulement quelques années encore, je n'oserai plus. »

J'entendis une supplication presque inintelligible : « Combien de temps demandes-tu ?... » Ah ! que cette voix m'était douloureuse ! Je répondis : « Plus tard... nous verrons... N'y pense pas encore... » Mais elle insistait : « Ce sera dix ans ?... huit ans ?... » — « Si je partais... ce serait juste le temps de goûter à la vie du Far West... quinze ou vingt mois. » Elle ne put retenir un cri, et je compris combien ce chiffre dépassait ceux qu'elle avait osé considérer réellement. « Quand tu es absent rien qu'une journée, déjà je te sens un peu détaché,

déjà il faut que je te reconquière. Tu as vu des choses que je ne sais pas et je commence à perdre pied... Tu racontes si mal ! Tu as l'air de trouver que ce n'est pas intéressant. Déjà tu penses à d'autres choses... C'est naturel : c'est le rôle de la femme de ne pas se laisser arracher... Encore faut-il qu'on l'aide un peu. Elle ne peut pas toute seule. Tu me laisses tout le poids de la lutte... Mais si tu es loin, comment saurai-je ? Peut-être ne voudras-tu même pas m'écrire... »

Nous étions sur un banc de la petite terrasse, le long du canal. (Nous y allions souvent ; mais depuis que les tilleuls ont grandi, cette retraite a perdu son charme.) Elle s'était laissé glisser à mes pieds et ses bras m'enlaçaient. Je pris sa tête entre mes mains et baisai ses paupières fermées entre lesquelles passaient des larmes... « Quand je pense, soupira-t-elle, qu'il y a des hommes qui ne sont pas aimés !... » J'étais si remué de pitié, si soulevé de tendresse que je murmurai : « S'il faut choisir entre tout le reste et toi, c'est toi que je garde ! Tu es plus précieuse. »

Un éclair de joie rayonna sur son visage ; elle eut un cri de bonheur douloureux et candide, mais aussitôt, cachant sa figure contre moi et me posant la main sur la bouche, elle dit : « Non, non, je veux que tu partes ! Tu me détesterais ! Chaque fois que je te verrais silencieux, je croirais que tu me reproches ta servitude. Tu aurais ton regard dur... Tu vois bien qu'il faut que tu partes !... J'aurai le bonheur de me dire que tu ne m'as pas repoussée, que c'est moi qui t'aurai donné la liberté. Et tu me reviendras plus vivant, plus fort. Tu me raconteras tout par le menu. Je serai fière de toi... Crois-tu donc que dès l'abord je n'avais pas compris tout cela ? »

XIV

Je différais l'inévitable explication avec Maman, un peu par lâcheté, beaucoup par désespoir de trouver des mots qui pussent lui donner quelque jour sur ce qui se passait en moi. Mais comment nos visages fatigués, les yeux lourds de Lucile, le trouble manifeste de mon père n'auraient-ils pas éveillé son inquiétude ?

Sitôt qu'il faisait beau, nous prenions le café sous l'un des deux tilleuls de la pelouse. Lucile, à bout de force, se retira sans avoir touché sa tasse. « Il se passe quelque chose qu'on me cache », dit Maman. Cette fois, je ne me dérobai pas. « Je songe à m'absenter pour plusieurs mois. Je sens chaque jour combien je perds à n'être pas sorti d'ici. Naturellement, cette séparation semble cruelle à Lucile, qui pourtant m'y encourage. » L'exclamation de Maman fut celle de l'artisan orgueilleux qui ne veut pas croire à un vice dans son œuvre : « Mais, mon pauvre enfant, qui t'a donné cette idée ? » J'essayai d'expliquer ; elle ne comprit pas ; et lorsqu'elle commença de comprendre, j'eusse souhaité n'avoir pas ouvert la bouche. « Et tu veux partir sans Lucile ? Pourquoi ? » — « Parce que je ne sais pas où j'irai, quels compagnons je me ferai, à quelle vie rude et primitive je pourrai m'astreindre. » — « Tu dois l'emmener ! » Je répondis : « Plutôt que de la prendre avec moi, je ne partirais pas du tout. » — « Mais, Blaise, que t'a-t-elle fait ? » Je m'écriai : « Toi qui nous vois chaque jour, comment peux-tu poser une telle question ? » Maman se jetait en avant, comme pour sauver son enfant des flammes. « Blaise, réponds-moi sans faux-fuyants ! Blaise, tu ne me dis pas tout ! Il y a deux ou trois ans, jamais tu ne

l'aurais quittée. » — « Et pourtant, il y a deux ou trois ans, je l'aimais bien moins qu'aujourd'hui. Mais c'est parce que, dans vingt ans, je veux l'aimer encore ! » — « Ce sont là des sophismes ! Ce n'est pas pour cela que tu pars. Il y a autre chose ! » Je voyais bien quel « autre chose », quel souvenir obsédait son esprit. Je dis avec force : « Il n'y a rien ! » Un instant, la balance oscilla entre sa foi dans ma parole et ce qui lui semblait l'horrible évidence. Mais le passé intact, le poids de vingt années de sincérité l'emporta. Elle baissa la tête, les mains croisées sur ses genoux, selon un geste qui lui était familier, comme si elle serrait entre ses paumes une conviction qu'on lui disputait.

« Mais comment cette folie t'est-elle venue ? » — « J'ai compris combien j'avais superficiellement jugé mon père, combien, à côté de la sienne, mon expérience était sèche et bornée... » Elle fut si stupéfaite qu'elle resta d'abord sans réponse, puis, toute redressée, toute frémissante : « Et si cette expérience n'est acquise qu'aux dépens de la droiture ? » — « Je te répète, lui dis-je, que je ne veux plus le juger. » Ce fut comme au jour où, par un seul cri, elle avait trahi le secret de ses chagrins, ce cri de femme qui m'avait tant bouleversé. « Il n'a pas tenu sa promesse ! Il t'a parlé ; il t'a prêché ! Il avait juré de ne pas le faire ! Est-ce que jamais je t'ai soufflé mot de ses torts ? Est-ce que j'ai seulement levé le doigt pour le démasquer ? » — « Tu étais si sûre de mon approbation, répondis-je. Nous le tenions si sévèrement à distance ! » — « Pas assez, cria-t-elle, puisqu'il a trouvé le moyen de te circonvenir ! » Sa grande espérance, la fière certitude de sa vie, son estime pour son fils unique chancelait ; et moi, je ne reconnaissais plus cette Cornélie, toujours allante, toujours généreuse, égale à toutes les tâches héroïques.

Elle ferma les yeux d'un air qui voulait dire : « L'œuvre de tant d'années ! O Dieu, me voici lasse et vieille et les mains

vides ! » J'avais peine à dominer mon indignation : « En toute chose, depuis que je suis enfant, m'écriai-je, j'ai suivi tes conseils. Vas-tu douter de moi dès la première action qui ne s'accorde pas avec tes préférences ? Sois juste : il a supporté vingt-huit ans une éducation renfermée, une attitude rigide qui devaient lui être odieuses... »

Elle m'interrompit : « Il avait perdu tous ses droits. » — « Envers toi, je l'accorde. Envers moi, non ! » — « Comme il t'a travaillé, s'écria-t-elle. Et à ton tour, tu abuses de la naïveté de Lucile... Elle devrait te retenir à deux mains, se coucher en travers de la porte ! Si elle comprenait vers quels périls elle court !... » — « Elle le comprend et elle en tremble ; c'est pour cela que son courage est si beau... Crois-moi, dis-je en me levant, ne lui parle pas. »

J'étouffais. J'avais besoin de marcher. Je me sentais honteux du passé. Il me semblait que je n'avais fait que servir d'arme dans une lutte où je ne voulais plus me prononcer.

Comme je revenais vers la pelouse et que, de derrière les lauriers, je débouchais près du tilleul, j'entendis les voix de Lucile et de Maman. Mon conseil avait été vain. Elles étaient debout toutes les deux. Avec une véhémence d'amazone en colère, Lucile s'écriait : « Oser élever un homme ! Prétendre guider une volonté d'homme ! Mais que connaissez-vous de ses besoins, de ce qu'il lui faut de liberté ? Plus longtemps il se soumettra à votre orgueil, plus sa révolte sera terrible. Et ce sont d'autres femmes qui pâtiront, comme aujourd'hui... Ah ! vous pensiez qu'il serait toujours un petit garçon, qu'il ne voudrait pas, un beau jour, être le maître !... »

Dans ce moment, accompagnés de votre bonne, vous sortiez de la maison, Lilette et toi. Elle avait quatre ans et toi deux. Vous portiez des chapeaux de paille et des tabliers gris. Lilette te donnait la main et vous vous mîtes à trotter joyeusement vers votre mère. Alors il se passa quelque chose de

si extraordinaire que Lilette même s'en est souvenue ; elle me l'a confirmé l'autre jour. Votre mère se retourna, courut à vous, et s'agenouillant dans un élan d'adoration, baisa tes pieds nus dans leurs sandales de cuir.

XV

Je passai deux jours à Paris. Que les rues étaient belles !...

Une femme qui court à son premier rendez-vous coupable n'est pas, je pense, plus oppressée par l'émotion que je le fus en entrant dans ce magasin d'articles de voyage où je choisis ma valise d'émigrant. Les pas irrévocables, c'est à Bois-Thibert que je les avais faits, mais je jugeais d'un œil si peu lucide le bouleversement des semaines précédentes, que j'eus, dans cette boutique, le dernier vertige de la décision à prendre et comme le premier serrement de cœur du départ.

J'emportai mon butin chez Mme Sagune, que j'attendis jusqu'à l'heure du dîner. J'appris, alors seulement, qu'elle était employée dans une banque et que jamais, malgré les instances de mon père, elle n'avait consenti à quitter cette place. J'allais à elle comme à l'unique amie auprès de qui je pusse trouver la confirmation dont j'avais besoin. De telles découvertes intérieures avaient marqué notre première rencontre ! Que ne croyais-je pas pouvoir espérer de la seconde ?

Je fus déçu. Mon affranchissement s'était fait d'un tel élan, selon une logique si assurée, que j'eus l'impression de la retrouver loin en arrière. « Hélas ! pourquoi voulez-vous partir ? disait-elle. Vous ne me ramènerez pas mon fils et vous ferez à votre mère autant de mal qu'il m'en a fait. Je le souhaitais pareil à vous, et c'est vous qui voulez l'imiter ! » Elle que, dans la suite, je n'ai jamais revue sans émotion amicale,

elle me parut, ce jour-là, incompréhensive et timide. Quoi d'étonnant si cette femme qui n'avait cessé de lutter pour trouver la sécurité, ne comprenait pas mon impatience à fuir une paix trop stagnante ? Elle me blâmait sincèrement, ce qui ne l'empêchait pas de me dire : « Vous le reconnaîtriez dans une ville entière, rien qu'à sa façon de marcher dans la rue, les épaules un peu remontées, les yeux à terre, comme s'il regardait les souliers des gens. Tout à coup, il relève la tête ; il a toujours l'air surpris... »

Je demandai à voir sa chambre, un réduit propre et bien rangé, avec une lampe de travail sur une petite table. Des livres d'enfant garnissaient une étagère. Dans un coin, des filets à papillons, des cannes à pêche ; un air d'ordre et d'innocence. Mme Sagune poussa les volets et j'aperçus le mur jaune d'une sinistre courette. Elle me raconta qu'il ne faisait jamais de bruit ; si bien qu'un jour, sans que personne y prît garde, il était resté longtemps, peut-être plusieurs heures, sans connaissance sur le plancher, asphyxié par le feu de charbon ; on avait, par inadvertance, laissé de vieux chiffons dans le conduit. Devant la lugubre lumière qui glissait sur le mur d'en face comme sur un rempart de prison, je ne pus me défendre de l'idée que lui-même il avait bouché la cheminée, et je crois bien qu'elle non plus, elle n'était pas toujours parvenue à repousser cette supposition.

« Je ne peux pas encore mesurer tout ce que je vous dois, lui dis-je en la quittant. Notre rencontre aura beaucoup compté dans ma vie. » — « Mais qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? (Elle m'empêchait d'ouvrir la porte qui donnait sur l'escalier.) Vous êtes venu à mon secours, mais je ne suis pour rien dans ce projet ! Je n'ai cessé de le combattre ! » — « Pourtant vous m'avez donné le courage de l'accomplir. » J'enlevai doucement la main qu'elle appuyait sur le verrou et j'ouvris. « Jurez que vous refuserez de me revoir, lui dis-je, si je suis

assez lâche pour revenir avant quinze mois ! » Elle s'écria : « Trois mois, c'est plus qu'il ne faut pour aller là-bas et pour en revenir ! » Je ne pus m'empêcher de sourire, et quoiqu'elle fût bien émue, elle sourit à son tour, confuse de ce cri d'égoïsme maternel. Je me glissai dans l'entrebâillement de la porte et descendis sans me retourner.

Tout petits, vous viviez fort à l'écart de nous, et l'on vous appliquait les bonnes théories selon lesquelles les enfants ne doivent pas empiéter sur la vie des adultes. Comme vous mangiez dans votre chambre, je ne vous voyais guère qu'au moment où vous alliez vous coucher ou encore, les dimanches de pluie, quand je vous aidais à dresser votre chemin de fer mécanique. C'était la passion de ton frère Etienne.

Or un jour que je traversais la cour de l'usine, il courut à moi, me prit par la main et se mit à me suivre partout où j'allais. « Eh bien, mon petit bonhomme, tu veux travailler avec moi ? » Sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, il me déclara péremptoirement : « Je veux rester toujours avec toi. »

Comme nous traversions le tissage, j'arrêtai un métier et lui donnai quelques explications à sa portée que, ma foi, il comprit avec beaucoup d'intelligence. Il ne me lâchait plus, et soudain, dans un élan d'admiration, il me dit : « Toi, tu connais toutes les machines, je veux être comme toi. »

En un tel moment, la confiance de ce petit me remua profondément. Ah, s'il avait eu plus de cinq ans ! Un des jours qui suivirent, comme il jouait devant la maison, je lui proposai de le remmener dans les ateliers. Mais déjà sa pensée était ailleurs. « Non, dit-il dédaigneusement, j'aime seulement les locomotives. »

Toute notre intimité devait se borner à ces quelques heures...

XVI

A ce foyer contre lequel nous sommes tous en révolte, au centre de cette famille que tous, par passion ou par abnégation passionnée, nous sapons et nous ébranlons, Maman seule demeure ferme et vigilante. Les insuccès ne sont pas pour elle des raisons de renoncer. Elle n'a plus d'arguments par lesquels elle puisse espérer me retenir ; elle ne s'abaisse pas aux supplications. Quand, devant elle, dans une sorte de provocation silencieuse, Lucile confectionne à mon intention un vêtement de voyage, elle se garde de formuler aucune remarque. Certainement elle a cherché une explication avec mon père et elle l'a eue, mais l'habitude d'une étroite discipline fait que rien n'en transperce jusqu'à nous. L'attitude de Maman vis-à-vis de lui est seulement plus distante, ce qui donne à penser que la réponse de mon père a été ferme. Elle ne désespère pas ; elle ne désespérera pas avant de me voir monter en voiture.

« Ta tante Céline m'a annoncé son arrivée pour demain », me dit-elle. Je ne pus cacher mon étonnement. Elle était incapable de soutenir, deux minutes, un mensonge diplomatique, quelque innocent qu'il fût. « Oui, avoua-t-elle, je l'ai priée de venir. »

Je ne t'ai guère parlé de ma tante Céline. Son rôle était effacé. Mme Osenoy l'avait toujours considérée comme l'ombre de mon père et faisait retomber sur elle la mauvaise humeur qu'elle n'osait marquer à son neveu. Chaque automne, elle venait passer à Bois-Thibert un ou deux mois. Elle jouait admirablement Beethoven et Schumann, et tous les soirs nous la forcions de se mettre au piano. L'affection que ma mère lu

témoignait en raison de ses malheurs (elle avait perdu en un an son mari et ses deux fils), était empreinte de condescendance ; elle le sentait et s'y dérobait. Le culte exalté, dont après tant d'années elle entourait encore ses souvenirs, n'intéressait plus personne, et elle s'en rendait compte. Aucun de nous ne songeait à ces tristes anniversaires, qu'avec une pudeur orgueilleuse elle se gardait de nous rappeler. Après sa mort, on trouva dans son secrétaire des séries de photographies tout encadrées, destinées vraisemblablement à chaque membre de la famille, mais que nous avions peut-être oublié de lui demander ou que nous avions demandées négligemment. J'éprouvais pour elle une réelle tendresse qui, dans le fond, étonnait un peu Maman. J'ajouterai même que, lorsqu'il nous arrivait de faire ensemble le tour du jardin, c'est dans ces tête-à-tête que j'avais le plus d'abandon. Si mes rapports avec mon père ne se tendirent pas davantage, je le dois en partie à sa présence. Plus tard, quand notre rapprochement eut modifié, si je puis dire, l'équilibre de la maison, elle osa s'affirmer davantage ; l'on fut surpris de découvrir en elle un jugement très sûr et beaucoup plus de caractère qu'on n'avait cru. Mais pour que Maman l'eût appelée à son secours, il fallait les extrémités de la détresse.

Dès le soir de son arrivée, elle prit sa dentelle noire et nous nous engageâmes dans les allées du parc. « Ah, dit-elle, si je pouvais revoir les regards de mes enfants comme tu voyais ce soir ceux des tiens, de quel prix j'achèterais chaque heure ! Le lycée me les prenait presque toute la journée, mais sitôt qu'ils étaient rentrés à la maison, j'aurais pu ne plus les quitter une minute. Quand je me rappelle le ton de ces pauvres petits lorsqu'ils disaient : « Tu sors encore ce soir ! » Ah, quels remords j'éprouve ! Ils étaient là, et je sortais ! Maintenant j'ai beau les appeler, la nuit quand je ne peux pas

dormir ; quelquefois je n'arrive même plus à me souvenir de leurs visages ou du son de leur voix. »

Elle poursuivit après une pause : « Combien d'hommes ont cherché et rêvé toute leur vie un amour comme celui que tu possèdes ! En regard de cela, tout le reste leur semblait moins que de la cendre. Comment la retrouveras-tu, elle qui est enracinée en toi-même ? Tu l'écartes, tu l'arraches. Tu comptes qu'elle brûlera à petit feu, toute repliée sur son amour, sans s'éteindre et sans se consumer. Mais quelle que soit sa constance, il faudra bien, pour vivre, qu'elle prenne appui sur quelque chose, et ce ne sera plus sur toi ! » Je murmurai : « Cela aussi, je l'ai pesé. Mais nous sommes jeunes ; qu'est-ce qu'une ou deux années ?... » Elle s'écria : « Hélas, malheureux enfant, tu aventures ce que tu possèdes de plus précieux. » — « Ah ! répartis-je, je sais le prix de tout ce que je veux quitter. Ce que je risque est plus précieux que tout ce que jamais je gagnerai ; mais je ne peux plus goûter de paix dans mon bonheur. »

J'essayai de la convaincre, mais elle me tenait tête avec une énergie que je ne lui avais jamais vue. « Parce qu'il y a des affamés, finis-je par dire, est-ce une raison pour que moi je me gave ? Je respecte la nourriture ; c'est pourquoi je veux avoir faim d'abord et gagner le droit de manger. » Elle s'attacha des deux mains aux revers de ma veste : « Ne pars pas, Blaise, attends six mois ; donne-toi le temps de réfléchir... » Puis, comprenant qu'elle n'entamait point ma résolution, elle commença d'une voix précipitée :

« Ecoute la dernière chose que je puisse te dire... J'avais une amie, occupée aux mêmes œuvres que moi... Dans un patronage, elle fit la connaissance d'un homme intelligent avec qui elle avait plaisir à causer... Il était simple instituteur, fils d'ouvrier. Il avait quelque chose de rude, de puissant et même d'un peu amer qui attirait cette femme, tout en

heurtant chez elle des préjugés d'éducation. Maintenant, écoute-moi bien... Il conçut pour elle une amitié qui resta d'abord méfiante, mais à laquelle il s'abandonna peu à peu... Elle y répondit par un sentiment beaucoup plus ardent qu'il ne l'a jamais soupçonné... Elle voyait qu'il était fier et qu'il ne parlerait pas le premier. Pourquoi ne laissa-t-elle jamais échapper ce mot qu'il attendait et qu'elle retenait avec tant de peine ? Elle était fière aussi ; elle avait l'orgueil de son milieu, de sa famille. Elle se croyait courageuse parce qu'elle se disait, comme toi : « L'amour n'est pas tout... »

Et tante Céline continua d'une voix de plus en plus blanche : « Cela dura deux ans. Un soir, il lui dit : « On m'offre un poste dans une école normale, en Bretagne ; j'hésite pourtant à l'accepter... » Elle eut l'affreux courage de lui répondre : « Il ne faut considérer que votre carrière. » Il murmura : « Je pensais bien que ce serait votre conseil. Merci. » Il est parti... Un jour, elle a reçu un faire-part annonçant qu'il était marié... Il y a longtemps de cela... Depuis lors elle a eu le loisir de tout peser : la place qu'elle tient dans l'affection de ses proches, le prix de ce raffinement dont elle était sottement orgueilleuse... Et tout cela lui a semblé si vain, si désolant, oui, tout cela lui est apparu comme un leurre cruel, auquel elle avait sacrifié sa vie même... Elle a connu des moments de désespoir... et même quand elle a retrouvé des jours plus paisibles, jamais elle n'a pu chasser le regret, jamais elle ne s'est pardonné. »

J'étais ému de cette révélation soudaine et du jour qu'elle faisait tomber sur le passé de tante Céline ; je l'étais encore davantage de l'angoisse qui la poussait à jeter cette pauvre confession en travers de ma route... Je respectai le voile fragile dont elle avait enveloppé son récit et qu'elle ne demandait sans doute qu'à laisser déchirer... Au moment où nous allions rentrer dans le salon : « Je comprends bien, lui dis-je, que je suis un objet d'horreur et de rancune pour tous ceux

qui sont privés d'affection. » Elle répondit presque durement : « Peut-être un jour viendra-t-il où tu pleureras, et tu n'auras même pas les caresses d'un chien pour te consoler. »

Elle repartit le lendemain ou le jour suivant. Alors Maman joua son va-tout.

Je fus surpris, un matin, d'entendre le coupé tourner le coin de l'avenue, monter vers la grille et prendre la route. Lucile n'avait pas quitté la maison. Mon père était au bureau. Où donc Maman pouvait-elle se rendre de si bonne heure ? Intrigué, je questionnai la femme de chambre : Maman n'avait pas dit où elle allait, mais certainement c'était à Paris, car elle avait emporté son sac de voyage. Le mystère de ce départ insolite me jeta dans une inquiétude si vive que le même jour, dès quatre heures, je débarquais à Paris.

A l'hôtel où elle descendait d'habitude, j'appris qu'elle avait, en effet, retenu sa chambre, mais qu'à peine arrivée, elle était ressortie. Pris d'une appréhension grandissante, je me fis conduire aux Ternes. Je sus par la concierge que, deux fois déjà dans l'après-midi, en l'absence de Mme Sagune, une dame en gris était venue la demander ; qu'il y avait à peine un quart d'heure, presque en même temps, elles étaient montées toutes les deux. Je n'avais pas atteint le second étage que j'entendis, en haut, une porte se fermer. Quelqu'un descendait. C'était elle, droite, effrayante, avec ce visage de statue que nous lui avons vu sur son lit de mort. Je courus à elle et lui pris le bras. Elle continuait à descendre, rigide et les lèvres serrées. Sans m'embrasser, sans me regarder même : « Pars, dit-elle, pars, puisque tu l'exiges ! J'ai fait ce que je pouvais !... » — « Qu'est-ce qui a pu te porter, m'écriai-je, à une pareille démarche ? » Elle me faisait signe de me taire, et qu'elle n'en pouvait plus.

Quand nous fûmes en voiture, je repris : « Pauvre Maman,

comment as-tu pu t'humilier ainsi ? » — « J'ai disputé mon fils à ceux qui me le prennent ! » Je dis avec reproche : « Jamais tu ne me croiras donc un homme, mais toujours un enfant que le premier venu mène où il veut. » — « En ce moment, tu n'es pas toi-même. » Je sentis l'impuissance de toute explication : « Ce n'est pas là qu'il fallait t'adresser ! » — « C'est pourtant là, fit-elle, que, d'instinct, tu es venu me reprendre ! » — « Et que t'a-t-on dit, sinon qu'on m'avait déconseillé ce voyage ? » Elle s'écria avec hauteur : « Je ne suis pas tenue de croire une seule parole prononcée par cette femme, quand même elle parlerait sous serment ! Il est un point cependant où elle n'a pas menti : c'est qu'elle a un fils aussi, qui est parti tout comme tu veux le faire !... » Elle dit encore : « Mon seul réconfort, c'est là qu'il m'a fallu le chercher : la pensée que, dans cette désastreuse équipée, tu pourras peut-être accomplir une bonne action. »

Je n'en ai jamais su davantage sur ce qu'avait été l'entrevue, l'une et l'autre ayant toujours, à cet égard, observé un silence que mon père aussi bien que moi, nous avons respecté.

Le lendemain, Lucile m'emmena dans notre chambre, ouvrit l'armoire et me fit voir, rangées sur un rayon, les fortes chemises de flanelle, les trousses en toile cirée, tout mon attirail de voyage. « Voilà, dit-elle d'une voix qui tremblait, j'ai tout préparé... Puisqu'il faut que tu partes, mieux vaut que ce soit tout de suite. Plus tu partiras vite et plus tôt tu seras de retour. » Je la pressai contre moi et dis sans la regarder : « Je partirai demain. » — « Pourquoi pas ce soir ? murmura-t-elle déjà faiblissante. Pars vite, pendant que je suis brave. »

La valise fut remplie en quelques minutes. Je donnai l'ordre d'atteler et changeai de vêtements. Nous allâmes tous les deux jusqu'au bureau. « Adieu, dis-je à mon père, je pars tout

à l'heure. Je laisse tout en ordre. Si le travail est trop lourd ici, tu me rappelleras. » Il nous contemplait avec une admiration attendrie. Il embrassa Lucile, — ce qu'il ne faisait jamais, — et lui dit à l'oreille quelque chose que je n'entendis pas, mais qui mit sur son pauvre visage une rougeur de plaisir. Maman était au salon. Elle me regarda sans répondre un seul mot. « Embrasse-moi, dis-je, puisque je pars. » Elle le fit machinalement et je fus glacé de sentir qu'en m'écartant du but vers lequel elle avait toujours les yeux tournés, j'étais déjà presque entièrement sorti du champ de sa vision.

J'entendis les chevaux, et tenant toujours la main de Lucile, je courus jusqu'à la lingerie où chacun de vous trois, vous étiez penchés sur un bol de lait. « Regardez-le bien, pour vous rappeler son visage, dit ta mère. Pendant bien longtemps vous ne le reverrez plus. » Mais refusant de relever sa figure enfouie dans son bol, Lilette répondit impassiblement : « Nous n'avons pas besoin de regarder : nous le connaissons bien. »

J'embrassai trois petites nuques et nous redescendîmes, enlacés, ivres vraiment de chagrin et d'amour. « Pourquoi, me disais-je, pourquoi toute cette souffrance ? » Et j'étais prêt à m'asseoir sur les marches, à accepter, pour le reste de mes jours, la vie dans notre vieille maison. Le domestique tenait la portière. Mon père me tendit mon chapeau et jeta mon manteau sur mes épaules. Il me poussait en murmurant : « Ne la fais pas souffrir. Pars vite ! » Elle avait lâché mon bras. Nous sentions qu'aucune étreinte ne serait plus assez puissante pour soulager notre désespoir, qu'il ne fallait même plus nous prendre les mains. Nous n'échangeâmes qu'un regard ; mais quel amour exalté, quel triomphe éclatait dans le sien ! Et sur son blême visage, quel admirable sourire elle eut le courage de garder jusqu'à l'instant où je vis fuir le mur de la maison.

UN HOMME HEUREUX

J'eus une longue attente à la gare. Le soleil se couchait. Je me rappelle que, sur une voie de triage, une locomotive lançait des jets de vapeur rose. Que faisaient-ils tous à cette heure ? Mais tel était en moi le tumulte de la joie que la pitié même n'était plus qu'un cri d'allégresse.

DEUXIÈME CAHIER

I

Je songe, mon petit, au regard que tu avais, vers douze ou treize ans, lorsque tu me questionnais sur mon voyage d'Amérique. Je sentais fort bien qu'à tes yeux, presque tout mon prestige tenait à cette aventure. Comme je revois ton visage ! et comme je me rappelle les petites ruses par lesquelles, sans vouloir le paraître, tu me ramenais à ce que tu voulais savoir ! Comme tout cela était déjà réfléchi et compliqué ! Que cherchait ton regard dans les moments où il semblait distrait et voilé ? Reprenions-nous, ta mère et moi, pour notre compte, ce plan de dissimulation concertée derrière lequel mes parents avaient caché leurs pauvres secrets ? Que savais-tu ? Que pressentais-tu ?

Afin de satisfaire votre curiosité, votre mère a recopié pour vous les lettres que je lui écrivais d'Amérique. Elle n'en a supprimé que les passages trop intimes ou qui concernaient Charles Sagune. Je te parlerai donc surtout de ce dernier, et je te parlerai de moi-même. Pour les menus événements de notre vie, rapporte-t-en au carnet de maroquin bleu : les faits y sont exacts, bien que sensiblement transposés dans le sens de l'optimisme et de l'humour. C'est ainsi qu'une fois débarqué à la Nouvelle-Orléans, j'écrivis à Lucile mille choses plaisantes sur le métier de steward que je prétendais avoir exercé durant la traversée. Pouvais-je avouer aux miens combien tout d'abord l'épreuve avait été sévère ? N'ayant emporté que juste assez d'argent pour

me nourrir pendant un mois, il m'avait fallu chercher tout de suite à m'embaucher. A Liverpool, j'avais eu la chance de pouvoir remplacer, sur un cargo qui prenait quelques passagers, un homme du personnel tombé subitement malade. Mais loin de servir des rafraîchissements, comme je le prétendais, dans une salle à manger de premières, je lavais la vaisselle dans un abominable réduit. Je passais des journées entières les bras plongés dans l'eau grasse. Le roulis m'en éclaboussait, en baignait mes souliers. Je me rétractais sous les familiarités de mes compagnons de misère ; j'avais des battements de cœur aux rebuffades du cuisinier. Vraiment, ce fut un bond dans le noir, dans la crasse et dans l'esclavage. J'ai connu des moments beaucoup plus durs, mais aucun n'a si rudement surpris mon énergie. Dans la suite, quand je fus accoutumé à de nouvelles conditions de vie, je m'étonnai que ces premières brimades m'eussent amené si près du désespoir. Je fus, une fois pour toutes, maté, assoupli. Mais comment aurais-je fait comprendre aux miens que l'excès même de mon abjection avait été pour mon ardeur une sorte de réconfort et d'aiguillon ?

Je n'écrivis rien non plus que de pittoresque sur les quinze jours passés à la Nouvelle-Orléans, chez mon exportateur d'oranges. J'avais sauté sur la première occupation qui me permît de gagner l'argent nécessaire à la fin de mon voyage ; mais cet humble travail marqua pourtant, à sa façon, une étape dans ma vie intérieure. Certes, je n'avais pas rompu tous mes liens pour échouer dans cette cour profonde comme un puits, où je manœuvrais la manette d'un monte-charge. En partant, je n'envisageais que des occupations errantes, courageuses, toujours neuves ; mais dans l'insouciance de cette tâche monotone, je me délassais comme un marcheur couché à l'ombre de quelque mur délabré. Je ne puis comparer qu'aux joies du dénuement et de l'humilité monas-

tiques l'exaltation que j'éprouvais à déposer cette dignité sociale, tout ce bagage dont la famille et la fortune entravent les démarches d'un homme. Quand j'allais de porte en porte, demandant du travail, c'était d'un cœur allègre et détaché. Je saluais poliment, et si l'on me regardait avec grossièreté, cela n'atteignait plus ce Blaise Eydieu qui, quelques semaines auparavant, aurait cru nécessaire de se tenir pour offensé. Au fond de mon ignoble courette, à peine échappé de mon bonheur, je m'épanouissais comme ces papillons nouveau-nés qu'on voit palpiter doucement sur une pierre, les ailes encore fripées par la chrysalide. Le soir, je tombais endormi comme un enfant. Quant à tout ce qui m'était cher, je crois que, ces premières semaines, je n'y pensais jamais. Mon cœur était, comme au lendemain d'une grande fatigue, frappé d'engourdissement.

Au reste, c'est seulement à San-Francisco que je reçus les premières nouvelles de Bois-Thibert. J'ai perdu toutes ces lettres avec mon bagage, six mois plus tard, lorsque notre barque chavira. Je le regrette, car elles étaient belles : celles de Lucile enjouées, taquines, tendres, mais d'une brièveté où il y avait de la bravade. Une lettre de Mme Sagune m'attendait également, lettre qui ramena au premier plan de mes pensées une préoccupation qui s'était tant soit peu effacée depuis mon départ : car déjà l'aventure de son fils me paraissait moins singulière...

II

Notre rencontre eut lieu de la manière la plus charmante. On attendait l'*Inverness* de jour en jour. Chaque matin, j'allais aux nouvelles. Quel fut mon sursaut quand j'aperçus le nom du quatre-mâts sur le béret de quelques matelots

qui montaient du port ! Je leur demandai s'ils ne connaissaient pas un nommé Sagune, et ils tombèrent d'accord que ce devait être celui qu'on appelait Sago, ou plus couramment Dago-Dog. Ils l'avaient vu sortir en même temps qu'eux, mais ils étaient déjà trop gris pour me donner aucune indication précise.

Fatigué de le chercher de bar en bar, je m'apprêtais à regagner mon logis lorsque, dans le bas de Market-Street, j'aperçus un marin arrêté devant un de ces Chinois qui offrent leur pacotille aux passants. Celui-ci tenait sur son doigt des bengalis apprivoisés. Je n'eus pas une hésitation ; à peine eus-je besoin d'apercevoir le visage du Français et d'y reconnaître ces prunelles grises, celles mêmes de Mme Sagune. Je me mis à côté de lui et, sans me demander si je pourrais user d'un autre langage que du tutoiement : « Tu penses, lui dis-je, à ceux que tu élevais aux Ternes ? » Il ne marqua aucune surprise et, sans sortir de sa contemplation, il répondit : « Ceux-ci, ça n'est rien du tout ; on les a drogués. » L'étonnement ne vint qu'après : « Mais, dit-il, comment sais-tu donc ?... »

Il me semble qu'à cet instant même où ses yeux rencontrèrent les miens, j'eus un serrement de cœur et que j'entrevis sa nature bien mieux que dans les semaines qui suivirent. Je dis évasivement : « Mon Dieu, qui ne connaît pas l'avenue des Ternes ? Viens-tu boire de la bière ? » Il refusa, un peu gêné. Je sus plus tard qu'il ne supportait aucune sorte d'alcool ; que cette infirmité l'isolait parmi ses camarades et lui valait, dans les grands jours de bordée, des heures solitaires et noires. « Alors, dis-je, où veux-tu qu'on aille ? » — « Oh ! fit-il, on est bien sur cette promenade. Mais qui diable es-tu donc ? » — « Parbleu ! je suis parti de chez moi comme toi tu l'as fait. J'avais besoin de voir du pays. Puisque nos parents ont de l'affection l'un pour l'autre, j'ai pensé

que nous n'aurions pas de peine à nous entendre. Je t'ai manqué à Southampton ; alors je suis venu t'attendre ici. » Il me dévisagea avec une grande drôlerie : « Alors... c'est toi !... Ah, par exemple, ce n'est pas ainsi que je me représentais ta figure !... » Il riait de bon cœur. « Et comment donc, demandai-je, m'imaginais-tu ? » — « Je ne sais pas... Non, je ne pourrais pas dire... Avec un haut de forme et des favoris !... Ah, c'est drôle !... Et tu as tout laissé ? Tu es parti pour *toujours* ? » Avec quel accent il prononçait ce mot !

Désirant parler de moi le moins possible, je le mis aussitôt sur ses voyages. Mais lui qui avait vu Ceylan, l'Indo-Chine et les Mers du Sud, il eut ce mot qui le dépeignait tout entier : « C'est le Brésil qu'il faut voir. » Et il se jeta dans une description de ce pays avec une animation extraordinaire. Bien que je sentisse la fragilité de son enthousiasme, j'y trouvais quelque chose de vierge et d'ardent. Mais je l'interrompis : « Ce n'est pas au Brésil que nous irons, c'est vers le nord, vers Vancouver et la Colombie Britannique. Il paraît qu'on gagne bien sa vie à pêcher le saumon. Dans la saison où le poisson ne donne pas, on revient vers le sud et on travaille comme bûcheron dans les grandes scieries. La première mise de fonds n'est pas grosse ; il n'y a que l'achat de la barque qui puisse nous embarrasser. Je ne te cacherai pas que j'ai voulu me suffire et que je suis parti presque sans argent. » Ceci parut le mettre tout à fait à l'aise. « J'en ai, s'écria-t-il. On me doit cent cinquante dollars. A nous deux, nous nous en tirerons. Je comptais acheter un téléphone, mais j'y renonce. » L'invention d'Edison commençait alors à occuper les journaux. « Quelle singulière idée ! lui dis-je, pourquoi un téléphone ? » Il rougit : « Je ne sais pas... » Je vis que je l'avais rendu honteux de son désir et j'en eus du regret. Par gentillesse, il me donna raison. Au reste, mon projet avait déjà supplanté son ancienne fantaisie.

Universitas

Je te passe nos préparatifs et notre voyage. On ne pouvait imaginer plus exquis compagnon, inventif en jolies attentions, toujours alerte, toujours prêt à trouver un expédient ingénieux parmi l'incroyable variété de ses connaissances pratiques. Je restais frappé de la facilité avec laquelle il se détachait de ce qui semblait l'intéresser la veille, de ses occupations aussi bien que de ses camarades ; déconcertant mélange de vigueur et d'inconsistance, qui tantôt me le fit juger plus fort qu'il n'était, tantôt plus débile. Il avait abandonné l'*Inverness* sans prendre congé de personne. « Pas un copain pour lequel tu te sentes de l'amitié ? » lui avais-je demandé. Ma question l'avait surpris : « Mais si... » — « Alors ? » — « Est-ce que j'aurais pu leur expliquer ça ? Ils auraient voulu savoir et pourquoi et comment... » J'avais tenté de le plaisanter ; aussitôt sa mine s'était rembrunie et j'avais pu pressentir quelque chose de cette pudeur ombrageuse, de cette taciturnité maladive qui désola sa vie. Mais en vain je cherche, dans mes souvenirs de ces premières semaines, quoi que ce soit qui ne fût pas gentillesse, prévenances délicates, désir de plaire.

Que l'affection naissante est capiteuse ! Nous qui, ni l'un ni l'autre, n'avions eu de frère, nous trouvions, dans un rapport d'aîné à cadet, le parfait emboîtement de nos vies. Il acceptait l'ascendant que me donnait plus de maturité, et je me laissais guider par lui entre mille écueils que mon inexpérience ne devinait pas. Quelle algarade me fut administrée, un jour que je m'étais aventuré sans lui dans un bouge de Seattle, où le rite favori des habitués consistait à brûler, avec la braise de leur cigare, des ronds dans la peau d'une ignoble squaw. (Sur la brûlure, large comme une pièce de dix cents, on posait aussitôt un dollar.) « Salaud ! salaud ! me lançait-il, par-dessus deux pots d'ale ; si ta tête leur avait déplu ! » Et il déversait sur moi un flot d'injures, où il y

avait de la sollicitude, de la jalousie, et, pourquoi ne pas le dire, la plus touchante admiration.

Pour notre vie à Dinah's Creek, nos journées en barque nos perpétuels démêlés avec les employés chargés de peser les wagonnets où nous débarquions notre pêche, pour le caractère de mes compagnons, leurs disputes et leurs plaisirs, consulte le carnet bleu. Mais où mes lettres de cette époque font erreur, c'est lorsque je m'y peins comme un ouvrier que rien, dans son allure ni son langage, ne distingue plus de ses camarades. Je m'illusionnais fort. Je ne parle pas d'une certaine crânerie, d'un certain bagou, sous lesquels il ne m'était pas trop difficile de donner le change dans une compagnie aussi bigarrée. Mais ce n'était encore qu'un effacement tout négatif de mes apparences bourgeoises ; ensuite seulement commençait le véritable effort de conquête J'eus assez vite découvert que plusieurs des lascars dont les airs m'avaient tout d'abord imposé, étaient assez mal armés contre ceux qui savaient les exploiter avec un peu d'adresse. Tu pourras trouver cela risible, mais cette constatation fut un premier soulagement pour mon amour-propre ; car, il faut bien l'avouer, je me sentais faible. J'avais tout à apprendre : leur métier, leurs goûts, leurs préjugés, leurs amusements. Mais quand, peu à peu, je me sentis plus à l'aise dans la puanteur et dans l'inconfort, quand il ne me coûta plus une épuisante dépense d'énergie pour me maintenir simplement à flot, quand je retrouvai quelque liberté d'observation et quelque franchise du collier, ah ! quelle satisfaction de tout mon corps et quel sentiment de victoire ! Non pour avoir obtenu droit de cité dans la pauvre république de tâcherons où je n'étais, après tout, qu'un citoyen de passage, mais parce que, sous mes vêtements trempés et gluants, je me sentais peu à peu conquérir, là-bas, dans

cette lointaine Europe à demi oubliée, mon usine même de Bois-Thibert.

A mesure que je descendais plus bas que mes ouvriers et que je prenais plaisir au jeu de mes muscles dans une vie plus dure et plus misérable que la leur, il me semblait les maîtriser, me les approprier, faire passer en moi cette part du labeur qu'ils ne m'avaient jusqu'alors accordée que par contrat. Plus tard, mes hommes ne s'y trompèrent pas. La dure école par où j'avais passé me valut un ascendant sur eux, tout différent de celui qu'exerçait mon père ou que tu peux connaître toi-même ; de là, au fond, le succès presque paradoxal qu'eurent plusieurs de mes entreprises ; de là encore ce je ne sais quoi qui me rendit toujours suspect à ceux de mon milieu.

III

Mais j'anticipe.

Je n'étais encore qu'à demi dépêtré et je faisais encore assez timide figure dans ce monde de pêcheurs, dont je ne vous ai que trop rabâché les histoires, quand un incident vint soudain m'enlever tout soutien sentimental. Je ne sais plus pourquoi quelques lettres que j'avais écrites manquèrent le courrier. L'homme à qui je les avais confiées crut bien faire en chargeant Sag (c'est ainsi qu'on l'appelait) de me les rapporter. Le paquet vint tomber brutalement sur la table à laquelle j'étais assis, une lettre à Mme Sagune ostensiblement placée sur les autres. Je levai les yeux et vis Sag debout, les bras croisés, le visage si livide qu'un instant je restai sans comprendre. « Eh bien ? » fit-il avec une telle insolence et la mine si rogue que je me contentai de lever les épaules et de fourrer les lettres dans ma poche. Mais il

bondit sur moi : « Qui t'a permis de lui écrire ? Qu'est-ce que tu lui dis ?... Tu lui parles de moi ! » Je me contins et fis le seul geste capable de sauver encore notre amitié : je lui tendis la lettre : « Tu peux la lire. » — « Eh ! que m'importe ce que tu lui dis, cria-t-il. Elle ne devrait même pas savoir que je suis vivant ! Je comprends maintenant, je comprends, bête que j'étais ! C'est elle qui t'a envoyé. C'est un coup monté entre vous ! »

Il faut te dire qu'à part quelques mots sur mon père, qui, pour toute une journée, l'avaient rendu taciturne, je ne lui avais point parlé de nos parents. Et il s'était gardé de m'interroger, sans doute pour ne pas dissiper le mirage de ce « pour toujours » qui faisait à ses yeux la beauté de tout départ. Tu te souviens que ç'avait été son premier mot. Quelque mal engagé que fût notre débat, il était trop tard pour l'éluder. « Je te jure, dis-je à Sag, que si tu ne t'assieds pas et si tu ne me laisses pas aller jusqu'au bout sans m'interrompre, jamais plus tu n'auras de moi la moindre explication. » Ma résolution le décontenança ; il s'assit en évitant d'ailleurs de rencontrer une seule fois mon regard.

Profitant de l'avantage que j'avais cru reprendre, je lui fis, point par point, le fidèle récit de mes entrevues avec sa mère. Les termes dont je me servais auraient dû l'émouvoir, mais quand j'eus fini et qu'il me demanda d'une voix glacée : « C'est tout ? » je me sentis devant une de ces âmes implacables, qui peuvent effacer jusqu'à la trace de ceux par qui elles s'estiment offensées. Il se leva et dit avec un odieux détachement : « Jamais on ne pourra leur rendre la moitié seulement du mal qu'ils ont fait. » Je le retins par la manche : « T'expliqueras-tu à la fin ? » Je ne savais pas encore à quel point je lui demandais l'impossible. « Mais toi qui fais le juge, riposta-t-il avec mépris, as-tu jamais aimé ton père jusqu'à l'attendre sur le quai de la gare, pendant huit

jours de suite, à l'arrivée de chaque train, et jusqu'à vouloir te tuer dans ton chagrin de ne pas le voir arriver ? » L'image de sa petite chambre d'écolier et du tuyau de poêle obstrué de chiffons me traversa l'esprit. « Et pourquoi, demandai-je brusquement radouci, tardait-il ainsi à venir ? » — « Ce n'était pas ta faute, puisque tu ne me connaissais pas. » Je repris : « Mais en admettant même que tu eusses le droit d'être peiné en voyant l'affection de mon père se partager entre nous deux — car c'est bien là, n'est-ce pas, ce qui s'est passé ?... » Il ne me répondit par aucun signe, ne pouvant supporter qu'on mît à nu le moindre de ses sentiments. « Même en admettant qu'il ait pu te décevoir, en quoi ta malheureuse mère a-t-elle mérité d'être comprise dans ta vengeance ? » Il me dit d'une voix qui tremblait de ressentiment : « Elle a refusé de lui donner tort ; elle a choisi entre lui et moi. C'est tout ce que tu voulais savoir ? »

Faisant appel aux suprêmes réserves de mon crédit, j'exigeai qu'il ouvrît l'enveloppe et qu'il lût ce que j'avais écrit. En me cédant encore sur ce point, je crois qu'il dut se faire plus de violence qu'il ne lui était jamais arrivé dans sa vie. Par bonheur, ma lettre ne contenait d'allusion à aucune tentative pour ramener le fugitif. Je m'exprimais sur son compte comme je pouvais le faire à une mère qui pleure son enfant et comme me l'inspirait l'attachement véritable que j'éprouvais pour lui. Pendant qu'il lisait, je regardais ses yeux aller d'un bout à l'autre des lignes ; il ne sautait pas un mot. Je pus croire un instant que son affection pour moi l'emportait sur la colère. Il replia la feuille et me la rendit. Il se tenait comme un homme qui ne sait ce qu'il va faire. Ses yeux se voilèrent. Alors je le pris par les deux épaules et l'embrassai. Il se laissa faire et murmura d'une voix que je perçus à peine : « Toi aussi, tu m'as trompé !... » Puis il se dégagea et sortit.

Je l'attendis pour notre repas du soir. Comme il ne reparaissait pas, je montai dans le dortoir où nous étions une dizaine à coucher ; ses hardes étaient enlevées, sa valise avait disparu. J'interrogeai tout le monde ; personne ne l'avait vu, sauf la logeuse qu'il avait payée quelques heures auparavant. Notre barque était amarrée à sa place ordinaire ; il me l'avait laissée, bien que, pour les trois quarts, elle eût été achetée de son argent.

IV

Son départ me causa un chagrin beaucoup plus vif que je ne l'aurais cru ; mais il eut ceci de bon qu'il me rejeta dans ce tête-à-tête avec moi-même que j'étais venu chercher si loin et dont ne m'avait que trop détourné le plaisir d'une amitié nouvelle. D'ailleurs la saison touchait à sa fin. Je vendis mon matériel et partis pour l'Orégon, où les scieries embauchaient tout ce qui se présentait.

Ce qu'est, pour certains, l'église où ils ont connu leurs premières émotions religieuses, la vallée de Trinity l'est pour moi, une sorte de lieu saint où j'ai commencé d'être l'homme que je suis aujourd'hui. Sans doute rien n'existe-t-il plus à présent de la prodigieuse forêt qui donnait à ce site tant de tristesse et de solennité. J'ai moi-même travaillé à saper le pied de ses arbres et j'ai été au nombre des misérables qui ont jeté bas le patriarche de ce peuple millénaire, le vieux cèdre Jéroboam. La zone déboisée que j'ai vu lentement s'élargir autour de la scierie a dû gagner de proche en proche, et quand les machines n'ont plus rien trouvé à dévorer autour d'elles, on les a transportées plus avant. Combien de bonds ont-elles faits depuis lors, à la recherche

de pâture ? Du cèdre au pied duquel était accoté notre blockhaus, il ne doit rester qu'une souche, large comme une aire à blé, qui s'effrite sous les ronces et les champignons. Je reconnaîtrais le tracé de ses contreforts, qui, pénétrant à l'intérieur de notre cabane, la divisaient comme un coquillage étrange. Dans une de ces anfractuosités du tronc, plus étroite que les autres et où nous avions établi notre foyer, je retrouverais peut-être quelques charbons de ces grandes flambées dont il est si souvent question dans mes lettres, et je distinguerais encore le départ de cette rainure verticale où j'aimais, de loin, regarder monter la fumée, — une grasse fumée de résine, qui suivait le tronc, toute droite, lente à se désagréger, mais incapable d'atteindre, même les jours où l'air n'était remué d'aucun souffle, la hauteur vertigineuse des premières branches. Sur les vingt bûcherons de mon équipe, il doit rester cinq ou six vieux, épars dans les deux mondes, qui revoient de temps à autre passer dans leurs souvenirs quelque image de cette époque : la barbe d'un camarade, un siège fait d'écorce tressée, un coffre à clous de cuivre, un couteau ouvert qui traverse l'air en sifflant, une écharde qui leur déchire la main, un manche d'outil qui casse, un coq de bruyère qui s'envole, effrayé par le craquement d'une branche sous le pied d'un chasseur.

Mais la merveille disparue, les prodigieuses fusées végétales qui s'élançaient de terre avec une rectitude terrible et qui, sans une brisure, sans une reprise d'haleine, montaient jusqu'à des altitudes où n'atteignent pas les plus hautes cathédrales, ce spectacle fantastique et presque inhumain, car il n'était point à l'échelle de notre planète, il n'existe sans doute plus que dans ma mémoire, — dernier reflet sur une eau qui fuit. J'apprendrais qu'on a jeté bas les grandes allées de Bois-Thibert, dont je fus pourtant si orgueilleux, cette idée ne m'irriterait pas d'une pointe aussi bles-

sante que la pensée du soleil, des fleurs et des oiseaux profanant la vallée de Trinity. « Oh, inconséquence ! diras-tu. N'étais-tu pas toi-même un de ces manieurs de hache ? » Eh, parbleu ! c'est bien ce qui mêle à mon souvenir quelque chose de si poignant, quelque chose qui ressemble tant à la mélancolie de l'amour.

Auprès de Sag, je traînais encore à ma suite un passé. Il savait d'où j'étais venu ; il pouvait évoquer des visages dont je craignais de rencontrer le regard et avec lesquels je n'étais pas encore en mesure de m'expliquer. Mais cette fois j'avais bien dépouillé toute existence antérieure ; je n'étais plus qu'un homme pauvre et nu, réduit à ses deux bras, — des bras dont je n'avais pas lieu de me glorifier si je les comparais à ceux de ces rudes tombeurs d'arbres. Mais l'indifférence de mes camarades était grande. Ils ne me marquèrent, pour la plupart, ni sympathie ni mépris. Quand ils eurent constaté que je n'avais pas l'humeur querelleuse et que je ne boudais pas au travail, ils me laissèrent vivre à ma guise... Alors seulement, dans le silence qui se fit autour de moi, j'eus le sentiment que la coupure était achevée ; alors seulement, je me sentis dans la véritable solitude du Nouveau-Monde.

Je restai, pendant les mois qui suivirent, un étranger pour presque tous mes camarades. Parfois, le repas du soir achevé, je faisais une partie de cartes pour ne point paraître fier ; mais, le plus souvent, bien avant que le sommeil m'y poussât, je regagnais le double étage de couchettes arrimées contre le tronc de l'arbre ; je m'étendais sur la mienne, à deux pieds des rondins qui formaient le toit de la cabane et, dans l'ombre, le front appuyé contre l'écorce, je rêvais à ma vie. C'est la première fois que je m'aventurais, que je m'attardais dans cette région de mes pensées. On m'aurait bien

surpris auparavant, si l'on m'avait déclaré que mon activité ou mes scrupules n'agitaient que la surface de mon âme. Mon travail avait eu de la réalité, mon usine en avait, ma famille également ; mais moi-même, une fois séparé de mon œuvre, existais-je encore ? Ne m'étais-je pas toujours dépensé jusqu'à ne plus rien posséder ? Pour la première fois, mon activité ne consumait plus toutes les ressources de mon esprit et de mon cœur ; et j'écoutais, avec une sorte de ravissement, remuer en moi un être mystérieux pour lequel je m'éprenais d'une tendresse étonnée.

Lorsqu'il me voyait ainsi perdu dans mes songeries, mon voisin de couchette, Olaf Petersen, avait coutume de me secouer l'épaule. Si je ne lui répondais point par une bourrade, qui le faisait éclater d'un rire d'enfant, il allumait sa meilleure pipe, en tirait deux ou trois bouffées, puis me la mettait entre les dents. « Smoke », disait-il avec une sollicitude de nourrice. Le peu qu'il savait d'anglais ne lui permettait pas d'explications plus compliquées, mais ses gestes voulaient dire : « Allons ! ne broie pas de noir ; moi aussi, dans le temps, j'ai passé par là... » Je me laissais faire, pour avoir la paix et ne pas le chagriner. J'ai conçu peu à peu un réel attachement pour ce grand Wiking, naïf et dévoué. Mais, durant les premiers mois de mon séjour dans la forêt, je n'avais de curiosité véritable que pour moi-même ; et ma seule compagnie fut celle du vieux Jéroboam.

Je n'ai jamais pu savoir quel lecteur de la Bible avait ainsi baptisé l'arbre géant. « Le roi Jéroboam s'était rebellé contre Dieu », m'expliqua solennellement un drôle de corps, bilieux et pédant, qui se piquait de connaître les Ecritures. Et, en vérité, le nom de ce roi d'Israël révolté contre la Loi ne convenait pas trop mal au cèdre qui semblait braver le ciel par-dessus la cime de tous ses frères.

Lors de mon arrivée, on commençait à creuser dans sa

base la large saignée à laquelle nous devions travailler plusieurs mois. A mesure que nos haches faisaient voler des copeaux, nous comptions les cercles formés dans le bois par les siècles successifs. De gros paris étaient engagés sur l'âge de l'arbre ; certains lui donnaient quinze cents ans, d'autres seize et même dix-sept. Ainsi nous pénétrions peu à peu dans les couches profondes, dans celles qui, par-delà le Moyen-Age, enveloppaient un arbre déjà gigantesque. A mesure que l'hiver s'avançait, nous entamions des veines encore plus anciennes, d'un ambre toujours aussi pur, où pas une fibre n'était touchée par la vieillesse. Mes lettres à Lucile essayaient d'expliquer l'émotion de cette descente dans le passé ; mais je ne savais pas assez d'histoire pour que chacun de ces cercles d'or parlât à mon esprit un langage intelligible. Non, mon transport spirituel était d'une nature que je ne savais pas définir encore.

Le soir, il m'arrivait de m'attarder dans l'entaille, large à présent comme l'entrée d'une carrière. Je touchais ce bois plus antique que les ossements de Charlemagne, ce bois tout proche de l'étoile médullaire où, sur la fin de l'empire romain, montait la sève d'un jeune cèdre pas plus gros qu'un mât de goélette. Je sentais contre moi la fraîcheur de ces fibres toujours vivantes. Où étais-je ? Quand vivais-je ? Quels liens gardais-je avec cet homme affairé qui, durant quelques années, s'était débattu dans de risibles entraves, sur l'autre face du globe ? Ma vie actuelle n'était-elle pas réduite aux éléments qui sont la possession et l'héritage de l'homme depuis qu'il attaque les arbres avec une cognée ? Ce vide même qui se faisait en moi ne s'emplissait-il pas de quelque chose d'éternel ? Que signifiaient ces écroulements d'empires, ce fracas de civilisations, ces catastrophes dont nous avons la tête étourdie, puisque ici rien ne s'était passé, rien n'avait changé de place, ni l'arbre ni l'homme à son pied ?

UN HOMME HEUREUX

Un jour, un prédicateur de l'Armée du Salut vint nous haranguer dans notre hutte. Cela je ne l'ai pas écrit à Lucile. Il prit pour texte cette parole du Christ : « Celui qui aura quitté pour moi frères et sœurs, père, mère et enfants, champs et maisons, héritera la vie éternelle. » Certes, rien ne pouvait davantage me déplaire que le pathos et l'impudeur de ce racoleur spirituel ; mais, parmi ses boniments, éclatait le verset de l'Évangile. Dans une âme aussi vacante que l'était la mienne, toute pensée forte fait irruption avec impétuosité. « Oui, me disais-je, me voici parti comme un ermite touché par l'appel de Dieu. J'ai trouvé dans ce désert une existence monotone, sans plaisirs, sans aventures, sans satisfactions de curiosité. J'y vis dans la pauvreté et l'obéissance, ne possédant que quelques hardes et m'appliquant au travail commandé par d'autres. Mais en raison même de ce renoncement, je suis libre d'obéir à toute vocation, libre de me laisser aller à toute impulsion sincère... » Et dans ce coin enfumé de notre cabane, j'imaginais Lucile assise près de moi. Je lui disais : « Permets-moi de me chercher encore ; fais-moi confiance encore un peu. » Elle me répondait : « J'ai choisi un homme sûr de lui, et voilà que tu ne sais plus la route. » Je lui disais encore : « Je ne suis pas sur le chemin de la sainteté, mais tu as bien entendu : si je voulais m'y hasarder, la première condition serait que je te trahisse et t'abandonne, bien plus cruellement que si je me jetais dans la débauche. N'aie pas ce regard angoissé. Tu vois bien que, pour toi, je suis toujours le même ; mais si je vivais à tes côtés, comment pourrais-je soutenir cette constante interrogation de tes yeux ? Hélas ! l'âme ne peut enfanter que dans la solitude, et il faut que j'y reste encore un peu... comme il faudra bien que nous y soyons l'un et l'autre au moment de mourir... »

Allais-je, en ces mois de repliement, jusqu'à souhaiter ma libération définitive ? Je ne sais plus ; je crois que je ne me le demandais pas. Votre pensée était en moi comme une cicatrice encore sensible, qu'on cherche à ne pas toucher. Mon esprit se détendait et se fortifiait dans une sorte de candeur enfantine. Cette régénération à laquelle d'autres ont aspiré après des années d'usure, il fallait m'y laver de ce que j'avais appelé mon bonheur. Ce qui est sûr, c'est qu'il m'était impossible de considérer un seul instant l'idée du retour. Je le dis sans plaisanter : je crois que la mort m'eût semblé un moindre suicide.

J'ai retrouvé plus tard, dans le portefeuille de mon père, ce mot de moi, daté de Trinity, qu'il avait toujours conservé sur lui :

« *Explique-leur mon silence, bien cher père. Toi seul tu peux comprendre qu'il me soit encore impossible de rien formuler, ni desseins ni même espérances. Pendant au moins quinze ans, j'ai mis tout mon amour-propre à me passer de toi, et maintenant que je devrais te relayer, je te laisse la charge de tout mon travail et je me suspends à ton cou comme un petit enfant qui est fatigué avant la fin de la promenade. Je ne me reproche pas mon absence et de tant tarder à trouver ma voie. La seule chose que je ne pourrais me pardonner, c'est de vous revenir avec une âme encore trouble.* »

V

Nous abattîmes une vingtaine de grands arbres au cours de cet hiver, de sorte qu'isolé et comme trahi par les siens, le vieux Jéroboam prit l'air d'un roi exposé aux outrages

et qui n'a plus rien pour cacher sa nudité. Mais tout cela, je l'ai raconté dans mes lettres. Tu y retrouveras la date exacte à laquelle furent chargées les mines, la saignée étant désormais assez profonde pour qu'on pût laisser à la dynamite le soin d'achever l'ouvrage et de renverser l'arbre dans la direction souhaitée. Cela devait être dans les tout premiers jours de mai 1884.

Je vous ai raconté — mais je ne sentais pas encore combien cette date marquerait un point culminant de ma vie — je vous ai raconté comment, à l'annonce de l'événement, des curieux avaient afflué de toute la région. Il en était arrivé à cheval ou en charrette, qui campèrent autour de grands feux et remplirent la vallée d'un bruit de foire. Nous avions loué fort cher nos paillasses à de joyeux garçons qui avaient la pièce facile, si bien que nous passâmes cette nuit-là, mon ami Olaf Petersen et moi, assis entre deux racines d'une vaste souche, enveloppés dans sa couverture. Inoubliable veillée, devant un des ciels les plus splendides que j'aie jamais vus. Comme nous ne pouvions dormir, car sans nous l'avouer nous avions le cœur oppressé, je lui disais le nom des constellations que nous voyions lentement pencher vers l'ouest, la Vierge et le Scorpion, avec Antarès qui brillait d'un éclat presque aussi rouge que le fourneau de nos pipes. Ce n'était pourtant pas la première fois que, perdu dans cette contemplation des astres, je me sentais emporté dans la gravitation de l'univers ; mais depuis lors, chaque fois que la beauté du ciel fait monter en moi une émotion chargée d'allégresse, il me semble respirer la forte odeur de la terre sur laquelle nous étions couchés cette nuit-là et celle du tabac parfumé que nous fumions.

Et j'entends encore le coup de clairon qui retentit le lendemain, à midi juste, suivi d'un déchaînement de cris sauvages. Je revois la petite fumée qui cacha le pied du tronc.

Puis avec une solennité qui fit taire instantanément jusqu'aux enfants et aux nègres ivres, Jéroboam s'ébranla pour son voyage vers la terre. Un craquement commença. L'arbre ne tombait pas ; il cheminait majestueusement à travers l'air et il avait déjà décrit la moitié de son immense cadran, quand enfin il s'abandonna à sa chute, dans le sifflement de toute sa forêt de branchages. — D'instinct, notre équipe s'était groupée un peu à l'écart. Tous avaient le visage couvert de larmes.

J'insiste sur ces souvenirs, car ils marquent l'instant où je détourne les yeux vers une direction nouvelle et où je fais, sans le savoir encore, le premier pas du retour. Je partis, je crois, dès le lendemain, suivi du fidèle Olaf. Il convint qu'on ne pouvait rester à Trinity « après ce qui s'était passé ». Au reste, de quoi n'aurait-il pas convenu, du moment que c'était mon avis ? Il me tardait soudain de retourner à la pêcherie, d'y retrouver ma barque, du mouvement, des visages nouveaux, des camarades plus bruyants et plus aventureux.

VI

Tu sais comment je revis Sag ; comment, déposant son briquet sur une pierre du rivage où j'avais l'habitude de préparer mon repas, il piqua d'abord ma curiosité ; puis comment il me mit sur sa piste, à l'aide d'une page de calepin où un cryptogramme compliqué désignait, pour le cas où le cœur me pousserait vers lui, le chemin de sa retraite. Maintenant que tu sais l'histoire de ce singulier garçon, tu ne t'étonneras pas de cette invention saugrenue par laquelle il voulait concilier sa fierté, sa discrétion et ses regrets ; et tu comprendras que je me sois laissé toucher par tout ce que ces labo-

rieux travaux d'approche trahissaient de désir et d'anxiété.

Une petite tente me désignait de loin l'anfractuosité de la grève vers laquelle il fallait me diriger. Bientôt j'aperçus un homme assis qui regardait la mer. Ne me voyait-il vraiment pas venir ? N'était-ce pas encore une attitude préméditée, car il tenait la tête de son chien entre ses genoux pour l'empêcher d'aboyer. Quand je ne fus plus qu'à quelques pas, il leva brusquement le front et cria : « Dis que ce n'est pas un bel endroit pour travailler ! Et si tu voyais le ruisseau qui coule dans ce bois de pins !... » Le pauvre garçon avait un visage tout contracté, qui s'accordait bien mal avec la désinvolture de ses paroles ; d'ailleurs sa maigreur et son teint plombé le rendaient presque méconnaissable. Je lui fis la charité qu'il implorait, et comme si nous nous étions quittés la veille, je lui répondis : « Oui, tu as raison ; demain, nous ramerons jusqu'ici. » Sa figure s'illumina de gratitude, mais pas un mot d'effusion ne lui échappa ; nous ne nous serrâmes même pas la main. « Allons ! lui dis-je, je veux t'aider à empaqueter ton campement. » A la vérité, son bagage sentait terriblement la misère et ne pesait pas lourd. A en juger par les boîtes de conserves qui gisaient autour de sa tente, il y avait bien quinze jours qu'il me guettait dans cette solitude.

Je ne lui fis pas de questions et il mit tout son soin à se couler le plus discrètement possible dans ses habitudes de l'année précédente. Mais à mon réveil, le lendemain, je trouvai à côté de ma couchette mes souliers tout graissés. Il m'avait chauffé de l'eau pour me raser et le thé était prêt. S'il avait su trouver une besogne qui marquât plus d'humilité, il l'aurait certainement accomplie. Je crois qu'il enviait à son chien les caresses et les regards par lesquels une bête est admise à protester de son esclavage. Mais il y avait décidément dans ses yeux quelque chose d'instable et de déce-

vant à quoi je ne pouvais m'habituer et qui me causait parfois une soudaine répulsion ; par contre, son profil gardait toujours une sorte de candeur et le battement d'une narine finement dessinée y maintenait une vie jeune et voluptueuse, qui désarmait l'irritation.

VII

Je n'ai pas entrepris de t'écrire tout cela pour en rester à une demi-sincérité, aussi n'essaierai-je pas de diminuer la part qu'eurent les événements dans la décision de mon retour.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, je ne reçus aucune lettre de France. Le bureau postal le plus proche était à quarante milles ; de là, le courrier nous parvenait par des moyens de fortune. Je voulus aller voir si, pour une raison quelconque, mes lettres n'étaient pas restées accrochées à ce dernier relai, et je partis avec Sag.

Je ne m'étais pas trompé. Interprétant mal une indication que je leur avais donnée, ils avaient cru, à Bois-Thibert, devoir modifier mon adresse ; et je pus me faire remettre cinq ou six lettres demeurées en souffrance.

Quelques minutes plus tard, je me précipitais vers le quai. Au passage, je hélai Sag que j'aperçus errant devant des boutiques. « Cours chercher le baluchon que j'ai laissé à l'auberge et apporte-le-moi au bateau. File ! » En débouchant sur le bassin, je vis que notre petit vapeur était encore à quai ; par une chance inespérée, un embarquement de marchandises l'avait retardé. A peine avais-je atteint le pont, qu'on retirait la planche. Sag arriva au pas de course. « Lance ! » lui criai-je ; et je rattrapai au vol mon sac et ma couverture.

Il était hors d'haleine : « Enfin quoi ! es-tu fou ? » — « J'ai dû me décider en deux minutes. J'ai reçu de mauvaises nouvelles. On me rappelle en France. Ils ont besoin de moi... » Il avait également apporté son paquet, et je crois bien que si je m'étais écrié : « Ne me laisse pas partir seul ; allons, saute ! » il aurait saisi un des cordages, se serait hissé à bord, et m'aurait accompagné jusqu'en France. Mais je sentis instantanément — et je me trompe rarement quand je n'ai pas le temps de raisonner mes décisions — je sentis que c'était, entre toutes, l'erreur dans laquelle il ne fallait pas tomber ; qu'il ne me pardonnerait jamais cette surprise et qu'il s'en vengerait sur sa mère. « Sag, écoute-moi. Je ne sais pas si je reviendrai. Tu partageras avec Olaf ce que j'ai laissé là-bas. Promets-moi de m'envoyer de tes nouvelles pour que j'aie toujours le moyen de te retrouver... Ecoute encore : jure-moi que si tu touches terre en Europe, tu me préviendras aussitôt. »

Il était immobile, avec sa mine fermée des plus mauvais jours. « On m'écrit qu'un de mes mioches est mourant... Je ne sais pas seulement s'il vit encore... Alors, tu comprends, je ne peux pas les laisser ainsi... » On larguait les amarres ; tous les chagrins à la fois me faisaient tourner la tête : « Mon petit, lui criai-je encore, je n'ai aucun souvenir de toi ; lance-moi ton couteau ! » Il porta la main à sa poche, mais s'arrêta : « Ce n'est pas pour le lui donner au moins ?... » Ce mot me glaça tellement qu'à mon tour je ne fis plus un mouvement. D'ailleurs le vapeur démarrait. « Adieu, Sag ! Dis à Olaf qu'il ne m'oublie pas ! » J'aperçus un vague geste de main — le dernier signe de vie que devait jamais me donner le pauvre Sago-Dog.

Le petit môle tourné, le bateau piqua vers le sud. Je ne détachai pas les yeux de la côte, que je n'eusse vu disparaître les parages que je connaissais. Je m'attardai encore à regarder défiler quelques récifs et quelques baies ; « ils » pouvaient

bien patienter quelques minutes de plus et me passer cette dernière faiblesse envers ma vie vagabonde !... Puis je descendis dans la cabine pour lire mes lettres à l'abri du vent, car je n'avais ouvert que la dernière.

Les plus anciennes étaient pareilles à tant d'autres reçues depuis mon départ ; mais déjà elles avaient un nouveau son pour moi — des lettres écrites par « les miens » et parlant de cette vie vers laquelle je me trouvais rejeté d'une manière si soudaine. Puis venait un long récit de mon père, relatant comment une pleurésie de Tiénet s'était subitement aggravée (d'autres lettres avaient dû se perdre) et, heure par heure, quel avait été le cours de la maladie. On gardait de l'espoir, disait-il ; mais la bataille autour du petit lit n'était pas encore gagnée... Enfin je relus le mot de Lucile, ces quelques lignes écrites au crayon sur une page de carnet, et qui m'avaient emporté comme une vague de fond :

« *Ta mère et la fidèle Zélie veillent cette nuit. Elles m'ont forcée à me coucher, mais je ne dors pas. Il y a cinq jours seulement que nous luttons, et nous ne pouvons presque plus nous imaginer qu'il y ait eu un temps où l'on vivait dans la sécurité et l'insouciance. Le bon docteur Souriceau, qui nous aide de toutes ses forces, est parti ce soir avec des paroles qu'il croyait réconfortantes, mais qui m'ont serré le cœur dans de la glace. Nous aurions si grand besoin de ton calme et de ton assurance! Il me semble que si tu m'avais dit les mêmes choses, je les aurais crues et que je me serais endormie. — Je viens de me lever et d'écouter à la porte. Je croyais avoir entendu marcher et qu'on allait réveiller ton père ; mais tout est tranquille. Ah! Blaise, si tu étais ici, je suis sûre que nous le sauverions.* »

Cette feuille était partie ainsi, précédée sans doute et suivie d'autres qui ne m'étaient pas arrivées. Elle datait déjà de cinq semaines.

A la première escale, je fis partir un télégramme, ou plutôt, faute de temps, j'en remis le texte et le montant à un passager qui me semblait digne de confiance. Mais ni à San-Francisco ni à New-York, je ne trouvai la réponse que j'attendais, de sorte que je dus poursuivre mon voyage dans une incertitude qui, chaque jour, devenait plus intolérable. En fait, ma dépêche n'était jamais parvenue. La chance me fit arriver juste à temps pour profiter d'un transatlantique en partance pour Hambourg — trop tard pour essayer encore d'obtenir des nouvelles ; d'ailleurs j'étais terriblement court d'argent.

Je revoyais Tiénet tenant ta sœur par la main, comme il le faisait toujours quand il se promenait avec elle : deux gnomes inséparables dans leurs petits manteaux rouges. Je me rappelais un mouvement que je lui avais vu faire, au-devant d'un gros chien, pour protéger Lilette qui avait peur. C'est certain qu'il n'était pas lâche. Il le prouvait quand je traversais l'étang à la nage et que, collé sur mon dos, il mettait tout son soin à ne pas me serrer le cou... Un petit gars de bonne race, gai et caressant, avec tant de malice dans les yeux !

VIII

Je pus débarquer à Cherbourg et prendre le train de nuit, de sorte que, vers trois heures du matin, je descendais, seul voyageur, dans notre petite gare.

Je ne connaissais pas l'employé auquel je remis mon billet, mais il devait savoir, comme tous les gens du pays, ce qui s'était passé à Bois-Thibert. Quelle pudeur, quelle angoisse m'empêchaient de l'interroger et de mettre fin à un doute atroce ? Me voilà courant sur la route, mais était-ce vers

une maison en joie ou en deuil ? Au lieu d'apporter à Lucile, dès la première seconde, le réconfort d'une volonté raffermie, allais-je lui présenter le spectacle d'un homme suspendu à son regard et qui ne sait s'il va fondre en sanglots ? La nuit était tellement noire qu'au carrefour, je me trompai de chemin et m'engageai sur la route de Saint-Charles. Je ne m'en aperçus qu'au dos d'âne formé par le pont. Je n'étais plus qu'à cinq cents mètres du village. Ce hasard me fit brusquement changer d'idée.

Je gagnai tant bien que mal le cimetière. Quoique notre tombeau de famille soit tout près de l'entrée, dans l'obscurité je n'en distinguais même pas la silhouette. J'avançais à tâtons. Avec horreur, je sentis quelque chose qui me parut vivant s'écraser sous mon pied et me retenir par le talon. Il me fallut une seconde pour comprendre que j'avais marché dans une couronne de verroterie et pour trouver le courage de me dégager à l'aide de mes mains. A présent, je touchais un des montants de granit qui entourent la grande dalle de marbre. Je tâtai plus avant et rencontrai des fleurs fraîches. Hélas ! que me fallait-il de plus ? Mais mon imagination battait la campagne, et comme le vent soufflait les allumettes que j'essayais de frotter, je me mis à passer ma main sur la dalle. Je savais où trouver, dans la moitié de droite, la dernière inscription que j'y avais vu graver, celle de Mme Osenoy. Mes doigts en suivaient les lignes ; se pouvait-il qu'elle fût si longue ? Désespérante maladresse de ce toucher d'aveugle ! Voici pourtant des lettres plus grandes que les autres. Sitôt les deux premières déchiffrées, j'aurais pu ramasser mon sac et reprendre ma route derrière ceux qui avaient suivi le convoi... loin derrière eux, comme un assistant qui s'est attardé à l'auberge. Mais je continuais d'épeler les syllabes une à une : Étienne-Louis-Richard Eydieu, comme si, jusqu'à la dernière, quelque chose de mon enfant pouvait

encore avoir échappé, comme s'il fallait ses prénoms en ordre et au complet pour que je fusse certain qu'il était bien là, lui et non pas un autre.

Le ciel claircissait lorsque je traversai l'agglomération de Bois-Thibert. Encore aucune lumière aux fenêtres. Je vis de loin le chauffeur Morin franchir la grille de l'usine. De mémoire d'homme, Morin n'a été en retard de deux minutes ; il était donc cinq heures moins le quart.

Nos cœurs changent et nos vies sont bouleversées, mais une vieille demeure conserve ses habitudes et une targette usée ne rapprend pas la vigilance. Je n'eus pas de peine à faire céder la fenêtre par où tant de fois, jadis, j'étais entré dans la maison. Je traversai la salle à manger ; les chaises bien alignées, les pièces d'argenterie à leur place sur les dressoirs ; quel ordre et quelle paix ! Dans le vestibule, des vêtements accrochés aux patères attestaient la présence de chacun. Je reconnaissais ce chapeau de jardin et ce châle noir que maman possédait déjà deux ans plus tôt. Au-dessous de la glace, les cannes de mon père, et les miennes aussi, sans une trace de poussière, comme si je les avais maniées la veille. Et tout ce crêpe, était-ce à ma pauvre Lucile ? Et ce petit tricycle qui avait appartenu à Tiénet, est-ce que déjà Lilette se l'était approprié ? Je regardais toutes choses, le tapis, le poêle de faïence, l'usure de la couleur sur les parties fatiguées de la boiserie. J'allai entr'ouvrir la porte du salon. Comme chaque soir, avant de monter, Maman et Lucile avaient rangé leurs ouvrages dans leurs corbeilles respectives ; les journaux qu'avait lus mon père étaient pliés sur la table. J'écoutais, je respirais... et les vieilles odeurs de la maison m'emplissaient, comme la mer pénètre dans les soutes d'un bâtiment et lentement le fait couler à fond.

Ne voulant pas me laisser surprendre par les domestiques,

j'enlevai mes gros souliers d'émigrant et commençai à monter l'escalier, le plus près possible du mur, pour éviter de faire craquer les marches. J'avais maintenant dans la main la poignée de notre porte. Elle se laissait tourner silencieusement, comme *de mon temps*, alors que je ne pouvais supporter le moindre grincement d'un pène ou d'un gond. Tout était irréel à force de ressembler à ce que j'avais prévu : l'aspect de la chambre, la fenêtre ouverte, le petit jour passant à travers les persiennes et, parmi le désordre des cheveux épandus sur l'oreiller, ce visage paisible, noyé dans le profond sommeil du matin. Comme elle dormait ! Pas un mouvement du corps, pas un tressaillement des paupières. Qu'est-ce qui l'emportait dans mon cœur oppressé, du chagrin ou de la tendresse ? Avec mille précautions, je m'assis sur le bord du lit, puis, ramenant mes jambes sur la couverture, je m'étendis complètement, la tête tout près de la sienne. Je la regardais respirer doucement, j'écoutais son souffle. Que se passa-t-il alors ? L'angoisse, la fatigue durent m'écraser tout à coup, et, à mon tour, me faire perdre pied dans un lourd sommeil ; car je n'entendis ni le cri que poussa Lucile, ni votre arrivée à Lilette et à toi, lorsque vous vîntes, comme chaque matin, embrasser votre mère. Mais soudain, je ne sais comment, je me trouvai serrant dans mes bras vos trois têtes.

TROISIÈME CAHIER

I

Saint-Malo, 15 janvier 1914.

Je m'étais promis de ne pas quitter le pavillon de la Léverie, que je n'eusse achevé de rédiger pour toi ces notes. Je pensais n'avoir qu'à laisser courir ma plume, mais j'ai rencontré plus de difficulté que je ne croyais à serrer de près ma pensée. Je t'ai dit que la pente naturelle de mon esprit me portait rarement vers le passé ; aussi éprouvais-je, dans ce voyage rétrospectif, plus de dépaysement que je n'avais prévu, et, pour être franc, plus de mélancolie. Je me suis surpris plus d'une fois à rêver, et certaines matinées se sont achevées sans que j'eusse écrit plus de trois fois dix lignes. Mais je serais volontiers resté là, les pieds dans le four de mon poêle, aussi longtemps qu'il aurait fallu pour terminer ce récit ; cette vie de cénobite ne me déplaisait pas. Il y avait quelque chose d'assez piquant à demeurer deux ou trois semaines aux lisières de mes bois, invisible à tous et déjà étranger. Je me faisais l'effet d'une âme qui s'attarde au-dessus du corps d'où elle s'est échappée et qui le contemple avec une tristesse déjà proche de l'indifférence. Mais les autres n'ont pas respecté ma retraite.

Quand on m'a su toujours à portée, on est venu me relancer pour certains renseignements et me prier de régler quelques petits conflits. Je me suis dérobé de mon mieux. Mais avant-hier, j'entends soudain gratter à ma porte. C'était

mon beau braque Tape-à-l'œil qui avait, je ne sais comment, retrouvé ma trace. L'excès de la joie et de la tendresse faisait gémir, crier, trembler cet animal si rude et courageux. Dans son inquiétude, il ne consentait plus à me perdre de vue. Je n'étais pas du tout préparé à cette épreuve. Le mot de ma tante Céline me revenait à l'esprit : « Peut-être un jour tu pleureras et tu n'auras même pas les caresses d'un chien pour te consoler. » N'allais-je pas bientôt me laisser amollir jusqu'à emmener cette bête ? J'ai fini par prier le garde de l'enfermer tandis que le lendemain je me faisais conduire en carriole jusqu'à la gare. Mais j'ai gardé un petit remords de cette lâcheté.

Selon mon ancienne habitude, je suis monté en troisième. Un commis-voyageur chantait des ordures ; un petit paysan l'écoutait bouche bée ; je suivais la conversation de trois inscrits maritimes qui parlaient de Terre-Neuve. Le train courait au-devant de grands nuages que le vent du nord-ouest chassait à notre rencontre. Combien cela me rappelait un autre départ !... Mais avec quels contrastes !

Je n'atteignis Saint-Malo qu'à la nuit tombée. Il faisait extraordinairement doux pour la saison. Chercher un hôtel m'ennuyait. Ma valise une fois à l'abri, je me mis à errer sur le chemin de ronde qui couronne les remparts. Je trébuchai sur la béquille d'un mendiant, endormi dans un renfoncement du parapet. Il maugréa, mais comme il ne semblait pas pressé de reprendre son somme, je m'assis à côté de lui, et le voilà m'expliquant, comme à un frère, tous les endroits, hangars, wagons, où, sans bourse délier, l'on peut dormir à couvert.

Sois tranquille, je ne t'écris ni dans la guérite d'un serre-frein ni sous une benne renversée. J'ai loué une petite chambre d'où j'aperçois le va-et-vient de la marée. J'y aurai presque autant de silence et à coup sûr plus de tranquillité que dans

le pavillon de la Léverie, avec tout ce qu'il y a de différence entre l'intention et le fait accompli. Les belles bornes de granit qu'avec tant de soin ma tante Osenoy avait fait placer tout autour de nos terres, c'est maintenant contre moi qu'elles se dressent et c'est à moi qu'elles interdisent l'accès. Cette fois, c'est bien ce départ « pour toujours » dont rêvait le pauvre Sag.

Depuis trois semaines, mon courrier s'accumulait ici, poste restante. J'ai trouvé deux lettres de toi où tu fais valoir toute espèce de bonnes raisons pour m'induire à garder, si faible qu'elle soit, une attache avec Bois-Thibert. Tu me rappelles, le plus gentiment du monde, que je n'aurai pas éternellement... soixante ans, et qu'un jour, la fatigue venant, je pourrais être heureux de retrouver une bicoque où je ne me sentisse pas étranger, un coin de jardin ou de bois habité par quelques souvenirs. Mais c'est précisément ce que je ne veux pas. A force de se préparer aux infirmités, on oublie de s'en défendre. Elles sont proches, je ne le sais que trop. Je me porte bien, mais je connais tous mes points vulnérables, dont quelques-uns sont déjà des points blessés. Raison de plus pour ne pas me ménager le fauteuil à oreilles et la fenêtre ensoleillée où je serais tenté de me réfugier au premier accroc. Quand tu auras lu les pages qui précèdent et ce qui me reste à te dire, tu comprendras mieux pourquoi je dois agir ainsi.

La jeunesse est trop riche en forces et en contradictions, pour que l'on prête à chacun de ses actes toute la signification qu'elle prétendait leur donner. Nous ne commençons à prouver quelque chose qu'en persévérant jusque dans un âge où déjà nous sommes contraints à l'économie ; et pour aller jusqu'au bout de ma pensée, nous ne devenons tout à fait convaincants que par une mort qui ne démente pas

notre volonté maîtresse. L'Église n'a pas tort d'attacher une importance décisive aux dispositions dans lesquelles nous mourons.

Je sais, mon petit, qu'il y a de l'illogisme à prétendre t'expliquer des sentiments que j'ai fait mon possible pour t'empêcher de connaître ; mais il faut me passer cette faiblesse. Je n'oublie pas non plus que j'ai promis d'éviter tout ce qui sentirait l'apologie ; mais je ne plaide pas : j'expose. Et puisque l'histoire d'une famille n'a de sens que par la continuité, il faut bien que j'y figure en manière de chaînon. Qui sait d'ailleurs si je ne t'aiderai pas à comprendre telle réaction inattendue qui pourra te déconcerter chez quelqu'un de tes enfants ? Tu n'es pas près d'en avoir fini avec moi.

Tu parles du beau couronnement de carrière dont je me prive — que je gâche, aurais-tu envie de dire. Hé, parbleu ! je sais bien que je te scandalise, cher ambitieux, et que mon état d'esprit te paraît singulièrement périmé. Ceux de ta génération ont appris à concevoir grand ; et, quand ils ont atteint leur but, ils ne songent qu'à porter plus haut leurs ambitions, — ce qui n'est certes pas pour me déplaire ; mais je suis d'une époque moins insatiable. Tu vas me répondre qu'après avoir tant de fois raillé la médiocre sagesse de nos vieux chefs d'usine, qui, sitôt fortune faite, ne songent plus qu'à pêcher à la ligne, je suis mal venu à les imiter. Dirai-je que ce n'est pas tout à fait la même chose ? Si je puis faire rentrer ma folie dans quelque catégorie classée, je la comparerais à celle de ces hommes qui, leur tâche temporelle accomplie, ont voulu consacrer au soin de leur âme ce qu'il leur restait de jours. Mais je n'oublie pas nos anciennes discussions et que ce langage mystique t'agace un peu chez un incroyant. Je ne l'emploie que par manque d'habileté à en trouver un meilleur.

II

Si j'ai tant insisté sur ce voyage d'Amérique, c'est pour que l'image que je t'ai si souvent présentée de l'industriel travailleur, ponctuel, absorbé par son métier, s'efface un peu dans ton esprit devant une autre. L'homme qui s'est évadé si brutalement d'une vie prospère, avec cinq cents francs dans sa poche, il n'est pas revenu à son foyer avec un repentir d'enfant prodigue. Un élan de tendresse et d'inquiétude l'a ramené ; un vif chagrin le désarçonne ; il sent avec force la meurtrissure qu'est la perte d'un fils aîné ; mais la joie énergique, la satisfaction intérieure qui l'ont empli durant sa vie errante, il n'en a pas oublié le goût. Dans l'émotion qui l'étourdit pendant les premières heures de son retour, il n'a pas assez de ses oreilles pour jouir de la voix des siens ; il n'essaie pas de se défendre ; il écoute docilement la leçon qu'on lui fait sur la manière dont son absence a été expliquée au personnel et aux voisins. Il tient un être aimé dans chacun de ses bras et il promet de ne pas se trahir ; oui, il parlera d'un voyage d'étude, il évitera tout ce qui pourrait accréditer les extravagances qu'on a racontées sur son compte ; il acquiesce à tout ce qu'on lui demande. Sa douleur est toute fraîche ; elle se laisse faire. Mais soudain il s'aperçoit que Lucile n'est plus auprès de lui : il la cherche et la trouve avec sa mère, dans la chambre d'amis, agenouillées toutes deux devant le poêle où elles se hâtent de brûler les vêtements d'ouvrier dans lesquels il est revenu. En un moment pareil, cette présence d'esprit le surprend ; tant d'égards pour ce que pourront penser les domestiques le déconcerte, et le sentiment qu'on l'emprisonne déjà derrière une façade lui

serre le cœur. Il sort sans bruit, ne sait où aller, monte au hasard l'escalier du grenier, pousse une porte et se trouve dans la mansarde qui lui servait d'atelier lorsqu'il était enfant. Assis sur le petit établi, il contemple par la lucarne l'horizon de collines, mais les arbres ont tellement grandi qu'il ne reconnaît pas l'aspect du paysage. Il entend qu'on l'appelle, mais une tristesse désolée l'accable et il n'a pas le courage de répondre.

Ce même jour, mon père m'accompagnait à travers les salles de l'usine. Comme il avait vieilli ! La peau s'était tirée sur ses tempes creuses. Tout criait que le travail auquel je l'avais astreint dépassait les forces d'un homme déjà fatigué. J'osais à peine me le demander : sans cette terrible nouvelle qui m'avait ramené, pendant combien de temps eussé-je encore abusé de sa patience et des affirmations rassurantes qui terminaient chacune de ses lettres : « Tout va bien... N'aie pas de scrupules... » Mais son regard était si gai, si pur d'arrière-pensées, qu'il ne me laissait pas formuler de remords. J'étais ému de la joie que marquaient tous ces braves gens dont je serrais les mains : « Revenu comme ça, sans avertir, ah ! sacré Monsieur Blaise ! » Ils n'avaient pourtant pas été tendres pour moi pendant mon absence, non pas tant à cause de cette gourgandine avec laquelle chacun savait que je m'étais enfui, qu'en raison de l'usine. Mais auprès des gens du peuple, les souvenirs s'effacent vite quand l'aspect de l'homme les contredit, et malgré leur lenteur, mes demi-paysans remarquèrent instantanément ce je ne sais quoi dont je te parlais et qui me rapprochait d'eux. Dans chaque salle où je pénétrais, de bons sourires répondaient au mien et je sentais mon ancienne popularité se rétablir instantanément.

Dès le soir même de mon retour, par le seul fait d'une honnêteté naturelle qui nous empêchait de nous leurrer, chacun

d'entre nous avait repris son rôle. Je m'étais assis sous la lampe, entre mon père et Lucile. Gêné par mon vêtement trop étroit (car j'avais élargi, pris des épaules et de la nuque), je voyais les yeux de ta mère s'arrêter sur le col de ma chemise de flanelle qu'il n'y avait plus moyen de fermer. Je les voyais se poser sur mes mains abîmées et calleuses, ces mains de manœuvre qu'elle ne pouvait reconnaître... Ah ! mon petit, que la joie du retour au foyer est déchirante ! que l'excès de l'attente rend le cœur exigeant ! Il ne pouvait être question de bonheur dans cette maison où l'on restait tout rompu par le passage de la mort. Mais dans mon angoisse, il y avait autre chose encore que la pensée de ne jamais plus revoir le visage de mon petit garçon ; et quand les yeux de Lucile se remplissaient de larmes, ce n'était pas seulement qu'elle songeât à son deuil...

Je croyais me faire raconter mille choses qui s'étaient passées en mon absence ; mais c'est moi qui parlais. Je m'imaginais avoir baissé la voix, comme on fait auprès de gens sortis à peine d'une dure épreuve ; mais Lucile me l'a dit plus tard : « Chacune de tes paroles sonnait pour nous comme la trompette du Jugement dernier ; elle nous faisait en même temps plaisir et mal. »

Je m'aperçus que maman avait quitté le salon. Tout d'abord elle m'avait écouté, de l'autre côté de la table ; puis, sans que personne s'en aperçût, elle s'était éloignée. Comme je voulais l'embrasser avant de me coucher, je la trouvai dans sa chambre, assise devant le secrétaire où tant de fois nous avions travaillé ensemble. Je poussai un tabouret à côté de sa chaise. Elle avait toujours son porte-plume de nacre à bout d'or, et je reconnaissais les dos des gros livres de comptes. « Rien n'a changé », dis-je en montrant, dans leurs chemises vertes et roses, les comptes de la ferme et ceux de la maison. « Il y a pourtant bien des change-

ments... » fit-elle. — « De quelle sorte ? » Elle répondit, pour dire quelque chose : « Il a fallu renvoyer les fermiers de la Hercherie. » Je repris : « Cela ne touche pas aux traditions de Bois-Thibert ; mais que serait-ce si tu t'étais mise à faire tes comptes le lundi au lieu du samedi... » — « Je les fais toujours le samedi, et pourtant... » Elle ouvrit un registre à la page où, pour la dernière fois, j'avais mis un paraphe au bas d'un compte collationné par moi. « Ils ne sont pas moins bien tenus », reprit-elle avec un sourire triste qui voulait dire : « Le cœur n'y est plus. » — « Puisque me voici revenu ! » répliquai-je. Alors elle tourna vers moi un regard où il y avait de l'étonnement, de l'espoir et de l'incrédulité... Je t'ai dit qu'elle n'avait pas d'intuition ; aussi son premier geste était-il celui de l'enfant qui veut saisir une flamme. Mais ce mouvement involontaire était aussitôt compensé par son courage, car elle avait horreur de l'illusion. « Ne dis pas encore que tu es revenu, murmura-t-elle ; il ne faut pas s'abuser ; mais tu me donnes l'espoir que peut-être un jour tu reviendras. C'est déjà beaucoup. » — « Maman, m'écriai-je, tu me crois bien plus loin de toi que je ne suis en réalité. » Elle répondit en secouant la tête : « Je sens dans toute mon âme et tout mon corps la distance exacte où tu es de moi. Mon instinct ne me trompe pas. Sans la mort de ton pauvre enfant, serais-tu ici ou là-bas ? Sois tout à fait sincère. »

J'eus une seconde d'hésitation : « Non, murmurai-je, je n'étais pas encore décidé au départ. » Elle répondit : « J'aime mieux le savoir. » J'admirais cette intransigeante honnêteté du cœur, malgré la barrière dont elle arrêtait l'élan de ma tendresse. « Maman, dis-je, il n'y a pas de femme plus courageuse que toi ! » — « Lucile aussi est courageuse, répondit-elle, mais elle en est seulement à sa première défaite. » Ce mot me révolta. « Mais jamais, m'écriai-je, elle n'a eu le droit de se sentir plus sûre de mon affection ; elle s'y est

conquis de nouveaux titres ! » Maman me considéra avec une ironie assez cruelle : « Les titres, certes, elle les a ; mais dans quelle mesure a-t-elle autre chose ? » Je déclarai avec force : « Je vous démontrerai qu'elle sort victorieuse de l'épreuve ! »

Toute l'histoire de notre vie se ramène à cette démonstration.

III

C'est seulement deux mois plus tard que nous fîmes, ta mère et moi, une courte absence. Nous savions bien qu'un certain apaisement, nous ne le trouverions que dans la solitude ; et pourtant nous avions différé ce tête à tête, comprenant que la plus petite déchirure encore ouverte y saignerait. Mon père nous poussait à partir et il nous contraignit à ne plus tarder.

Merveilleuses ressources d'un jeune visage ! L'anxiété n'y laisse pas plus de traces qu'une nuit de bal. Elle y met comme un éclairage différent, mais elle ne l'altère pas. A voir Lucile près de moi, personne n'eût deviné qu'elle avait traversé deux années d'inquiétude. Au retour, j'en fis la remarque à mon père. « J'ai conservé pour toi un document, dit-il ; mais n'en dis rien à Lucile ; elle m'en voudrait de te l'avoir montré. » Il sortit de son buvard une petite photographie prise au bout de l'étang ; Lucile assise à l'arrière de la barque, un livre sur les genoux, le regard au loin, dans une telle attitude de fatigue et de tristesse qu'apercevant ce cliché, elle avait exigé qu'il fût détruit. « Je pensais bien, dit mon père, que sa joie la desservirait et te cacherait ce qu'elle a enduré pour toi ; aussi ai-je conservé ce témoignage. »

Nous étions venus tout près d'ici, à Dinard, qui n'était encore qu'une plage très modeste, et où les derniers baigneurs — on était à la fin de septembre — renonçaient à nous disputer la grève.

Lucile, te disais-je, n'était déjà plus cette femme décontenancée, qui ne savait quoi écouter, de son espoir ou de sa peine. Elle s'était redressée, comme ces jeunes plantes flétries par le soleil de midi, qui, sitôt après l'arrosage du soir, relèvent toutes leurs feuilles vers le ciel. Je lui avais laissé le temps de se ressaisir, et elle avait certainement conçu le dessein de défendre cette part de sa vie intérieure qu'il lui avait tant coûté de me reprendre. Lorsque je la pressais de questions, elle répondait avec cet air enjoué qui était sa meilleure arme : « Si j'ai perdu l'habitude de laisser lire en moi comme une petite fille qui offre toute son âme à Dieu, est-ce pour toi une perte si grande ? Laisse-moi le peu d'indépendance que j'ai conquis. »

« Ah ! Lucile, répondais-je, cette indépendance-là n'est qu'un premier pas vers le détachement. C'est une force illusoire... » Elle devenait aussitôt suppliante : « Je n'aurais pas le courage de recommencer. Je ne pourrais pas ! Alors laisse-moi cette illusion où du moins j'ai fini par trouver la paix ! » Je m'écriai, le cœur serré : « La paix de ceux qui s'acheminent tout doucement vers l'indifférence ! Mais une pareille paix, tu t'y éteindrais, tu la mépriserais ! » Elle répliqua d'une voix qui tremblait un peu : « N'as-tu pourtant jamais souhaité — vaguement mais souhaité tout de même — que je glisserais peu à peu vers une paix de cette nature, vers des sentiments raisonnables, comme ceux où la plupart des femmes trouvent moyen d'être heureuses ? » — « Je te jure, m'écriai-je, que si jamais, comme tout homme, j'ai roulé dans ma tête quelques pensées abominables, c'est pour imaginer tout au monde, même que tu me sois infidèle ; mais je

t'aurais souhaitée morte plutôt qu'éteinte ! » Elle eut son joli sourire courageux : « J'aime mieux ça. Mais peut-on savoir si ces pensées, c'est là-bas, dans ta forêt vierge, que tu les roulais dans ta tête ? » — « Certes non, mon pauvre amour, jamais je n'ai pensé à toi avec plus de tendresse et d'admiration. » Elle ne lâchait pas prise : « Alors, c'est par crainte de te remettre à penser différemment que tu tardais tant à revenir ? » — « Non, fis-je en riant à mon tour ; il n'y a pas de danger ; je ne suis plus un homme travaillé par des désirs vagues. » Elle répondit avec une moue : « C'est rassurant peut-être ; peut-être pas... » — « C'est la certitude du bonheur », m'écriai-je.

Nous étions tous les deux dans une de ces minutes d'enjouement et d'audace où le risque est un aiguillon de plus ; aussi poursuivit-elle, toujours souriante, mais avec un petit tressaillement nerveux qui lui tirait la joue : « Pourtant, si rien n'avait pesé sur ta décision, est-ce que la perspective de ce bonheur... » Ma respiration s'arrêta. Je sentais s'approcher, par un plus long détour mais aussi résolue, la terrible question que m'avait posée Maman. Le même instinct les conduisait vers le même doute. Je pouvais prévenir la phrase et la faire dévier, mais toute habileté se refusait à moi. Je pouvais du moins aller au-devant de sa question et lui épargner l'effort de la prononcer. Mais j'attendais comme un homme frappé de stupidité et elle dut aller péniblement jusqu'au bout : « Si rien n'avait influé sur ta décision... si tu étais resté tout à fait libre... est-ce que l'espoir de ce bonheur dont tu parles aurait suffi à te ramener ?... » La voix lui manquait de plus en plus : « Tu étais parti pour quinze ou dix-huit mois... les dix-huit mois étaient écoulés... Est-ce que tu te préparais à revenir ?... » Je ne savais pas encore ce que j'allais répondre ; je n'apercevais devant moi que le vide, mais je sentais que l'intégrité de toute notre vie dépen-

drait strictement de ce que je dirais, que tout notre avenir serait clair ou trouble selon la bonne foi de cet instant décisif. « Je n'étais pas encore tout à fait prêt », commençai-je...

« Je n'étais pas encore prêt... je veux dire que je n'avais pas encore connu ce commencement de dégoût... qui prouve qu'une expérience a trop duré... Mais en quelques heures, comme le chagrin m'a fait franchir les dernières étapes ! Je te jure que je rentre sans rien regretter de la vie que j'ai quittée ! » Et j'ajoutai plus bas : « Seulement ceci ne pourra être entièrement sincère... je ne serai véritablement délivré... que si je puis ne rien regretter non plus de ce que j'ai fait... »

Nous étions couchés sur la grève et elle laisait couler un filet de sable entre ses doigts. Elle eut un bien pâle sourire : « L'espoir va toujours un peu trop vite... » Mais elle reprit aussitôt : « Non, il ne faut pas avoir de regrets... » Et me regardant avec une gravité d'homme d'affaires qui, l'instant d'après, nous fit partir d'un fou rire, elle ajouta : « On peut encore très bien s'en tirer... »

IV

Est-ce parce que je n'aperçois plus, dans le cadre de ma fenêtre, les arbres dépouillés de Bois-Thibert ? Est-ce parce que je ne sens plus autour de moi nos étangs à l'eau noire et ces vallons un peu tristes où les maisons de granit ont un sourire sans jeunesse ni grâce ? Il me semble que mes souvenirs ne répondent plus à mon appel. Peut-être, en effet, le milieu de ma vie est-il pauvre en événements... Les quelques anecdotes que je pourrais te raconter t'ennuieraient autant que moi. Le travail exclut l'aventure et presque la pensée. Ces trois ou quatre ans qui suivirent mon voyage, et où j'ai

travaillé avec le plus d'acharnement, les voici pour moi presque comme si elles n'avaient pas été. Je le dis sans aucune ironie : c'est ce qu'on appelle un bon rendement, une combustion qui ne laisse pas de déchets.

Ce sont pourtant les années où ma vie se fixe en un équilibre nouveau, où j'achète plusieurs usines et où je noue de précieuses amitiés. Durant toute ma jeunesse, j'avais fui l'amitié parce que mes lourds secrets de famille me faisaient appréhender toute confidence. J'imaginais mal ce que pouvait être la richesse de ce sentiment qui tient si peu de place dans les livres. Je ne connaissais d'affections de cet ordre ni à mon père ni à ma mère. C'est un luxe, comme tant d'autres, que je n'avais pas l'idée de rechercher. Une fois rentré en France, la pauvre camaraderie de mes compagnons de travail me manqua-t-elle ? Sag laissait-il, malgré tant de déboires, une sorte de vide dans mon affection ? Je ne sais ; mais sans de nouveaux jours sur le monde, je n'aurais plus pu trouver de paix dans notre vallée. C'est ainsi que j'achetai d'abord la teinturerie de la Bonneville et que je me liai avec Antonin. Puis, trois ans plus tard, avec Thoré, je fondai Rouge-Maison.

Mais laissons cela. Je ne t'ai déjà que trop parlé de moi, et tu as suffisamment connu mes amis, surtout Antonin, pour que je ne m'attarde pas à te parler d'eux. Si j'ai cité leurs noms, c'est parce que la place qu'ils prirent dans mon activité ne fut pas sans action sur la vie de Bois-Thibert. Ces premières années après mon retour marquent en effet le point le plus bas dans le courage de Maman, la consommation de ce qu'elle appelait sa défaite. Tant qu'avait duré mon absence, elle avait pu croire à un écart sans lendemain, et je comprends qu'elle m'ait dit dans sa vieillesse ce mot qui peut paraître inhumain : « Ton départ était moins cruel que ton retour. » A table, elle glissait insensiblement dans

l'effacement d'une institutrice ; elle consultait tante Céline avec une sorte de déférence. On pourrait dater avec exactitude le moment où, rassemblant ses forces après ce long fléchissement, elle reprit lentement le dessus, s'engageant sur cette courbe ascendante où elle devait retrouver, l'une après l'autre, ses dignités familiales. Ce revirement eut pour premier symptôme la fondation de l'orphelinat, inauguré lors du quatre-vingtième anniversaire de l'usine. Ainsi Maman semblait affirmer : « J'aurai quand même des enfants. » Mais les événements ne vinrent soutenir ce redressement intérieur que le jour où mon père et ma mère se trouvèrent inopinément alliés, pour combattre les imprudences auxquelles, à les en croire, m'entraînaient mes nouveaux amis. Cet instinct qui s'éveillait en deux êtres aussi divisés et les coalisait contre l'influence étrangère fut chez eux le premier indice d'un mouvement l'un vers l'autre. Mais pour les rapprocher peu à peu, pour renouer les liens brisés, il fallut d'autres secours du hasard — et le retour à ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre dans leur jeunesse ne s'acheva que dans la mort.

Il fallut, avant tout, que l'obstacle qui les avait jadis séparés rentrât lentement dans l'ombre et s'effaçât. Ceci m'amène à te parler encore une fois de Sag.

Qui aurait cru qu'un pauvre enfant à demi rejeté déjà hors de la vie, ferait sentir jusqu'auprès de nous la dernière houle de sa malheureuse existence ? C'est toi qui vins me dire à mon bureau qu'un « monsieur », dont personne ne comprenait les explications, attendait à la porte et montrait à tout le monde un papier où mon nom était écrit. Par bonheur, je me dérangeai aussitôt, car je crois qu'un instant plus tard, déconcerté par tout ce qu'il voyait, mon brave Olaf aurait silencieusement repris

la route et que nous n'aurions jamais rien su de ce qu'il était venu me dire au prix d'un si long voyage.

Dès que je l'eus fait entrer, il commença, comme pour s'excuser d'être là et comme s'il doutait que son message pût encore m'intéresser : « Oui, je suis venu parce que tu m'as dit que si je retournais en Europe... Et puis, tu te rappelles peut-être celui que nous appelions Sago-Dog... Eh bien, je voulais te dire mon idée sur lui... » Il se toucha le front d'un geste qui indiquait le dérangement mental : « Mon idée, c'est que personne ne l'a jeté à l'eau, comme on l'a cru sur le moment. Et la preuve, c'est qu'il avait tout son argent dans ses poches. Même si on l'avait tué pour une histoire de femmes ou pour toute autre affaire semblable, on n'aurait pas laissé l'argent dans les poches... La justice n'a d'abord pas voulu croire qu'il avait fait la chose lui-même, parce qu'il avait une grosse pierre attachée au cou et les pieds liés ensemble. Mais nous autres, nous avons pensé qu'au contraire il pouvait très bien avoir pris ces précautions tout seul ; et c'est même probable, car les nœuds étaient faits avec beaucoup de soin et d'une façon que les marins sont seuls à connaître... Une autre preuve, c'est qu'il avait laissé sa valise en place, pour que tout d'abord on ne s'aperçût pas de son départ ; mais la valise était vide. Le même chalutier qui avait ramené son corps a repêché, deux jours plus tard, ses vêtements enveloppés dans une serviette... Enfin il n'était pas dans son bon sens, comme ça se voit bien dans la lettre qu'il a écrite au tenancier de la pension, juste avant de partir, et qu'il a déposée dans une de ses casseroles... »

Au reste, à l'en croire, Olaf aurait parfaitement prévu la catastrophe, car Sag lui avait exposé, quelques jours plus tôt, les avantages respectifs de la mort par strangulation ou par noyade — ce qui ne pouvait être, dans l'esprit du pauvre lunatique, qu'un moyen détourné d'avertir son ami. Mais,

je le compris tout de suite, la vérité était tant soit peu différente, et Olaf ne pouvait se consoler de ce que, parmi des préparatifs aussi froidement calculés, Sag n'eût pas eu pour lui la moindre pensée, pas même une méchante raillerie comme celle qu'il avait adressée au logeur.

Il alla chercher une petite valise qu'il avait déposée derrière la porte ; il la mit sur la table, l'ouvrit et dit en me montrant divers effets proprement pliés : « L'eau de mer avait abîmé tout le reste... » Il sortit soigneusement une grosse chemise de flanelle ; manifestement, il avait apporté ces hardes dans la pensée de les partager avec moi, mais ce qu'il voyait depuis une heure bousculait tous ses plans. Alors changeant soudain d'idée, il me tendit un petit portefeuille de cuir que j'avais jadis donné à Sag, et il me dit avec un peu d'envie : « Tu vois, il l'avait recouvert de toile ; il y tenait plus qu'à tout ce qu'il possédait d'autre. »

Je questionnai minutieusement Olaf, mais n'en tirai pas grand'chose qui pût m'éclairer sur ce qui s'était passé dans le cœur de Sag. Ils ne s'étaient pas quittés depuis mon départ, et je crus démêler qu'entre eux mon souvenir avait été le principal lien. Je ne me lassais pas de me faire donner mille détails sur les lieux et les gens que j'avais connus ; mais auprès des miens, mon pauvre camarade eut peu de succès. Il fallait pouvoir imaginer derrière son visage la forêt de Trinity ; aussi avais-je hâte de le soustraire à des regards sans bienveillance.

Mon père souffrait d'une de ses crises de cœur, qui devenaient fréquentes ; la nouvelle l'avait secoué ; il appréhendait de l'apporter à Mme Sagune...Si bien que je partis seul avec Olaf. Remis de sa première surprise, il commençait à poser des questions embarrassantes : « Tu as dû t'en faire des journées, pour t'acheter cette fabrique !... »

J'avais souvent revu Mme Sagune depuis mon retour. Tout d'abord elle avait semblé craindre ma visite et, sous divers prétextes, m'avait prié de la différer. Comme je confiais ma surprise à mon père : « Tu en sais trop long sur son fils », m'avait-il répondu. Il devinait juste. Elle me reçut avec un rien de cérémonie qui détonnait dans cet intérieur si simple et, plus encore, dans le souvenir que j'en conservais. L'amie qui avait eu tant d'influence sur mes déterminations, je ne la reconnus qu'au bout d'une heure ou deux, quand elle fut certaine que je me bornerais à des descriptions pittoresques de notre vie : et le soulagement qu'elle marqua me fit comprendre combien son appréhension avait été grande. Depuis lors, notre amitié était devenue confiante et vive. Comme tant de femmes, elle a toujours raisonné mal ; mais j'admirais l'acuité de ses jugements s'ils portaient sur une action ou sur une physionomie ; et devant la pénétration de ses remarques, il m'arrivait de me sentir assez petit garçon.

Le soir même, j'installai Olaf dans un café en face de chez elle, et je montai. Elle cousait sous la lampe. Que se passa-t-il ? Mon émotion était-elle vraiment si apparente ? Elle leva la tête, fronça les paupières comme elle faisait toujours lorsque, redoutant un danger, elle se méfiait de sa myopie. « Qu'est-ce qu'il y a donc ?... » dit-elle d'une voix changée. Je me troublai : « J'ai reçu la visite d'un de nos camarades du Canada... ce Norvégien dont je vous ai parlé... » Elle se leva toute droite : « Taisez-vous ! cria-t-elle. Ne dites pas un seul mot !... » Elle vit remuer mes lèvres, comme si j'allais répondre ; alors elle se jeta en avant avec une violence éperdue : « Non, non, non !... Vous ne le direz pas !... Cela n'est pas !... » Elle avançait les mains pour me fermer la bouche : « Sortez ! Sortez !... Ne revenez jamais !... » Et comme je ne bougeais pas, elle reprenait avec supplication : « Vous n'allez pas abuser de ce que vous êtes le plus fort...

Vous n'allez pas rester ici, à me menacer de parler !... » Elle m'avait pris par le bras pour me pousser, mais elle était si faible que je ne sentais même pas sa main.

« Mon amie, dis-je doucement, pourquoi voulez-vous me faire douter de votre courage ? » Elle me jeta un regard misérable : « Je n'ai pas de courage... Je n'ai plus de courage... » Puis, lentement, je la vis se redresser ; ses yeux devinrent provocants et durs, et elle dit très bas, mais nettement, en détachant les syllabes : « D'abord pourquoi est-ce que j'aurais besoin de courage ?... Pourquoi est-ce qu'il m'en faudrait précisément aujourd'hui ?... » Je commençai par croire à une sorte d'égarement ; mais ce n'était pas cela ; c'était une ruse du désespoir, un refus de regarder, une fuite dans un mensonge tellement fragile qu'un geste suffisait à le dissiper. Comme je ne répondais pas tout de suite, elle saisit aussitôt l'avantage et reprit avec une détermination passionnée : « Alors vous êtes raisonnable, n'est-ce pas ?... Vous avez accepté ?... C'est convenu ?... Entre de vieux amis comme nous, il n'y a pas besoin d'explications... Allez, je vous en prie... Ne soyez pas impitoyable... » Dès qu'elle me vit reculer de quelques pas, elle parut soulevée par une espèce d'affreux bonheur : « Allez, mon ami... J'ai confiance en vous... Je savais bien que vous seriez bon... Dépêchez-vous... vous trouverez encore des places dans un théâtre... » Je me laissai refouler jusque sur le palier, et dès que la porte se fut fererméee, j'entendis pousser le verrou.

Je pensais que mon père saurait amollir cette douleur rebelle ; mais il était fatigué lui-même et redoutait la vue des larmes. Il rentra de Paris déprimé, tant par l'ennui d'avoir à m'avouer qu'il n'avait rien fait, que par un sentiment d'un autre ordre, dans lequel il fut, je crois, assez long à voir clair. « Elle se tourmente, me dit-il, de ce que

tu peux penser d'elle. Par deux fois, elle me l'a bien recommandé : « Dites à Blaise qu'il ne me méprise pas. » Que veux-tu ? L'amour maternel nous échappe. Tu sais quelles preuves d'énergie presque héroïque Mme Sagune a pu donner bien des fois. » Mais pourquoi ne pouvait-il s'empêcher de conclure par cette remarque : « Vois pourtant ta mère, comme elle a toujours regardé sa douleur en face... »

Cette comparaison, d'abord toute fortuite, dut s'imposer à son esprit de plus en plus souvent. Ç'avait toujours été un beau spectacle que la dignité de Maman ; mais son ancienne rigueur faisant place à plus de sérénité, elle se relevait de sa longue humiliation, avec quelque chose de souriant qui était de la grandeur véritable. Longtemps, il avait semblé que d'elle et de Lucile, par une opposition de leurs natures, l'une ne pût s'épanouir sans la disgrâce de l'autre. Vertu et spontanéité n'avaient triomphé qu'alternativement. Mais maintenant, l'oscillation des plateaux semblait s'arrêter, l'une ayant gagné en force et l'autre penché vers plus d'attendrissement. Et le rayonnement de ces deux belles figures commençait à se mêler en une calme clarté d'après-midi. C'était désormais une troisième qui allait payer rançon pour elles.

Retenu à Paris par l'établissement de notre stand à l'Exposition universelle, je revis souvent Mme Sagune et je pus suivre en elle le ravage de l'idée fixe. Dans la contrainte du mensonge où elle s'obstinait, son esprit perdait sa souplesse et sa verve. Les années, longtemps tenues en respect par tant de ressort, prenaient durement leur revanche. Elle négligea la marche, qui avait conservé la jeunesse de son pas. Je lui en fis le reproche. « Si vous voulez que je me défende encore, dit-elle à voix basse, pourquoi cherchez-vous sans cesse le moyen de m'en ôter le courage ? » J'estimais que

son pénible artifice ne pouvait qu'étouffer une âme si vraie.

L'explication fatale éclata, quelques mois plus tard, dans un petit restaurant de l'Exposition, où, par pitié pour la monotonie de ses soirées, nous l'avions emmenée, Antonin et moi. Le mouvement et le bariolage l'étourdirent un peu. Nous revîmes dans ses yeux cet amusement de petite fille que lui causait tout spectacle nouveau. « Oh ! les Tziganes ! s'était-elle écriée en battant des mains, je n'en ai pas entendu depuis que j'avais vingt-deux ans. » Après le café, nous nous accoudâmes à une balustrade d'où nous dominions la foule. Tout en nous écoutant causer, elle regardait passer ces visages venus de toutes les parties du monde. « Vous avez l'air de chercher quelqu'un », lui dit maladroitement Antonin. « Oui, répondit-elle avec vivacité, je cherche quelqu'un. Même nous, cette foire nous amuse ; comment voulez-vous que des jeunes gens résistent à l'attrait de tant de plaisirs, surtout ceux qui ont l'imagination ardente et qu'aucune considération n'a jamais empêchés de partir pour le bout du monde ? Tout à l'heure, nous avons croisé des peaux-rouges ; c'est la preuve que, dans ce triste Far-West, on parle aussi de la Tour de trois cents mètres. Alors pourquoi ne voulez-vous pas que brusquement, parmi tous ces visages... je reconnaisse... » Elle se tourna vers moi et prononça : « Celui de mon fils. » J'évitai de la regarder et ne répondis pas. Est-ce l'excitation qui la rendait agressive ? « Vous faites semblant de ne pas m'entendre », dit-elle. — « Cela ne vaut-il pas mieux ? » répondis-je. Mon ton l'exaspéra et elle reprit avec force : « Je dis que brusquement je puis apercevoir le visage de mon fils. » Encore cette fois, je ne bronchai pas. Alors elle me saisit par le revers de ma veste et, avec l'exaltation d'un martyr provoquant le bourreau, elle me cria : « Pourquoi mettez-vous cette férocité à m'inter-

dire de le revoir ?... » Je perdis patience : « Je ne vous interdis pas de croire au paradis et que vous y reverrez son visage. Mais commencez vous-même par avoir la foi ! » J'eus le sentiment de l'homicide. Mais ce coup au-devant duquel elle s'était jetée, je me demande si, dans le fond du cœur, elle ne le souhaitait pas. Elle resta inerte un grand moment, puis elle me dit : « Votre père a fait partir mon fils... et par vous il est mort pour moi... Puis-je dire que les hommes de votre famille m'aient porté bonheur ?... » Elle ramassa péniblement son manteau. Nous nous apprêtâmes à l'accompagner : « Non, me dit-elle, ne venez pas... Ce soir, je serais injuste envers vous... » Et elle se laissa reconduire par Antonin.

Elle ne tarda pas à se prévaloir du droit qu'elle avait à une petite pension de retraite et elle alla s'établir près de Mantes, dans une sorte de ferme, où elle s'occupa de quelques menus travaux. Elle repoussa toutes les propositions de mon père, qui désirait l'installer décemment et mettre sa vieillesse à l'abri du besoin. L'idée qu'une femme envers laquelle il se considérait tant d'obligations fût réduite à sarcler un petit jardin ou à nourrir quelques volailles lui causait non seulement du chagrin, mais une espèce de remords. Si ses visites devinrent de plus en plus rares, il faut en accuser ce sentiment de gêne autant qu'une croissante difficulté à voyager. Et l'absence acheva ce qu'avait obscurément commencé un fléchissement de l'estime.

Il avait cependant fait promettre aux paysans qui hébergeaient Mme Sagune de le prévenir si elle se trouvait dans quelque difficulté. Comme font toujours les gens des campagnes, ils n'écrivirent que lorsqu'une crise de rhumatismes articulaires l'eût mise presque à la mort. J'étais alors à Barcelone, où je traitais d'assez grosses ventes. Mon père qui,

même à toute extrémité, aurait répondu à ce suprême appel, n'était en état ni de se déplacer seul ni de trouver un prétexte pour expliquer un brusque départ. La sincérité de Lucile fit tomber tous les obstacles. Elle alla trouver Maman, n'hésita pas, ne mentit pas, montra l'obligation de faire ce voyage ; si bien que ce fut Maman elle-même qui veilla à ce que rien ne manquât dans la valise de mon père. Au reste, ils n'étaient pas encore montés en voiture qu'arriva la dépêche annonçant que tout était fini.

Jamais Mme Sagune n'avait aperçu ta mère. Peu après la mort de Tiénet, mon père, rentrant un jour de Paris, avait remis à Lucile une petite gravure reproduisant je ne sais quelle Madone italienne. Elle fut très remuée par l'expression maternelle de cette image qu'elle conserva longtemps près de son lit. A travers les explications plus ou moins confuses de mon père, elle devina tout de suite que seule une femme avait pu remarquer l'éloquence de ces bras serrés sur un petit enfant, et jamais elle n'oublia cette attention. Dans l'élan qui l'avait portée vers la mourante, se cachait certainement le désir de lui montrer qu'elle s'en souvenait toujours. Je crois que la voir apparaître à son chevet eût été, pour Mme Sagune, la plus grande joie qu'elle pût encore connaître. Elle pensait souvent au bonheur de Lucile comme à quelque chose de beau et de sacré. Durant sa maladie, elle avait écrit un petit billet contenant ces simples mots que toute sa vie elle avait souhaité lui dire : « J'aurais voulu ne pas être une malédiction pour vous tous. Je vous jure que je n'ai pas encouragé Blaise à partir. Soyez heureuse ! »

V

Cette mort fut le dernier remous au-dessus d'un passé qui, depuis plusieurs mois déjà, se détachait de nous. Ainsi s'est trouvée close une phase de notre vie dont, trop jeune encore, tu ne pouvais deviner les conflits. Si je t'en ai rendu compte avec tant de détails, c'est pour que tu connaisses mieux le sang qui est en toi. Je comprends aujourd'hui, plus fortement que je n'ai jamais fait, combien toute vie m'est venue de mon père, que ce soit par lui ou contre lui. A ton âge, c'est une méditation où l'on s'arrête sans plaisir ; elle humilie un peu. Je me souviens quelle impatience me causait la seule pensée du lit où j'avais été conçu. Mais, dans une vingtaine d'années, si tu relis ces notes, la roche ayant affleuré sous ta belle verdure, tu distingueras mieux ce qui s'est formé de ton être, par moi ou contre moi. Serait-ce ma propre expérience qui m'illusionne ? Il me semble qu'il faut déjà pencher vers la vieillesse pour aimer non plus un homme particulier mais bien réellement son père. Voilà-t-il pas que j'évoque le temps où ta figure sera ridée et marquée, moi qui hais tant la morsure de l'âge sur ceux qui me sont chers ! Non, mon petit, malgré cette rage de ne point porter de chapeau, ton teint se hâle mais ne se boucane toujours pas, et tu n'as pas une ride, si ce n'est ce pli du front par lequel tu joues à te donner un air sévère et qui fait enrager ta femme. Accroche-toi à tes trente-deux ans et rends justice le plus tard possible à ce sentiment gris mais profond qui fait de nous une même chose avec ceux qui nous ont engendrés.

Je crois, mon garçon, que je n'ajouterai plus beaucoup de pages à celles que j'ai déjà remplies dans ce troisième cahier. Je t'ai dit l'essentiel de ce qui me tenait à cœur. Celui qui s'en va remet les clefs de la maison à ceux qui restent. Il y avait dans la nôtre quelques pièces où tu n'étais jamais entré. Maintenant tu les connais. Qu'il me suffise de t'avoir montré, sous un jour nouveau pour toi, ces trois figures à tant d'égards admirables. C'était tout mon dessein. Il me remplissait d'émotion et d'impatience. Je ne quittais qu'à regret la table où je m'appliquais à fixer ces souvenirs. Mon esprit tout occupé à conduire, vers toi qui m'es cher, ceux que j'ai le plus aimés, se sentait comblé de joie à l'idée de votre rencontre. Quelle merveille qu'une vie de femme qui trouve moyen de ne pas s'appauvrir ! Elle est trahie par la jeunesse plus tôt que nous, par les enfants qui s'éloignent, par l'homme à qui tout est moyen de s'échapper, ses curiosités, son métier, ses amis. Il me semblait t'entendre t'écrier, comme tu le faisais avec tant de passion lorsque tu avais cinq ou six ans et que Lucile, en robe de soirée, vous embrassait avant de monter en voiture : « Maman, vous êtes trop belle ; on ne pourra plus vous aimer assez ! » Je sentais bien toute ma maladresse, mais je me rassurais en pensant : J'ai encore tant de faits à citer, tant de paroles à redire que, peu à peu, ces visages vont reprendre vie et chaleur... Hélas ! maintenant que je suis sur le point de t'envoyer ces feuilles, il me semble avoir constamment trahi ceux que, si ardemment, je souhaitais servir. Je n'ai d'espoir que dans ton affection pour rendre à chacun d'eux son vrai regard.

Bien que mon récit ait atteint une époque où je n'ai plus grand'chose à t'apprendre, car tes yeux se promenaient sur ton entourage avec assez de pénétration, laisse-moi pourtant m'attarder encore un peu, non plus sur ces trois vies qui s'inclinent désormais selon une courbe prévue, mais sur les

trois catastrophes qui les terminèrent presque coup sur coup avec une étrangeté ou, si tu préfères, une logique qui semble un défi à toute science du cœur.

Tu étais justement à Bois-Thibert, en soldat de deuxième classe, pour une permission du dimanche, lorsque mon père eut sa première syncope. Lorsqu'il te fallut partir et que tu vins l'embrasser, tu te rendais bien compte que c'était pour la dernière fois : dès midi, Souriceau l'avait déclaré perdu. Mais mon père n'en avait pas encore conscience ou feignait de ne pas croire à la gravité de sa crise.

La nuit, les étouffements devinrent de plus en plus pénibles ; et le matin, au sortir d'un accès plus douloureux que les autres, la peau du visage baignée de sueur et tendue sur les os des pommettes, il profita d'un instant où Maman n'était pas dans la chambre pour me faire signe de m'approcher davantage, et il murmura de sa voix essoufflée : « Blaise... pourquoi me tourmentez-vous inutilement ?... » Je ne comprenais pas. « Pourquoi me donnez-vous toutes ces drogues... qui m'empêchent de mourir en paix ?... Crois-tu donc vraiment... que vous puissiez encore me tirer d'affaire ?... » On a coutume de tromper les mourants ; on s'en fait une sorte de devoir, même envers ceux qui réclament la vérité ; mais j'ai toujours haï ce penchant à décevoir le courage. Devant la sincérité qu'il y avait dans le regard de mon père, pouvais-je mentir ? Et pourtant, quelle angoisse dans l'interrogation de ces yeux ! Je m'agenouillai à côté de son lit et lui pris la main : « Si tu le désires, lui dis-je doucement, nous interromprons les injections de caféine... » Il ferma les paupières, comme s'il voulait me cacher sa première confrontation avec l'idée de la mort et ne me laisser regarder en lui que lorsqu'il serait sûr de sa fermeté. Quand il rouvrit les yeux, le débat intérieur était

achevé. « Merci, mon enfant, me dit-il ; c'est bien ce que je pensais... Il n'y a qu'en toi seul que je puisse avoir confiance pour cela... » Il ajouta plus bas : « J'ai peur que ta mère ne s'obstine à vouloir défendre ma vie... Elle y attache bien trop de prix... C'est que je lui ai rendu trop tard... ce qui lui appartenait... » — « Sois tranquille, dis-je, elle ne s'apercevra de rien. » Je brisai la petite ampoule de verre et la vidai comme si elle avait servi. « Maintenant, dit-il, veux-tu la rappeler... il ne faut plus la frustrer de rien... »

Alors cet homme dont la vie entière n'avait été qu'instabilité, cet homme toujours inquiet, entra pour quelques heures dans une sérénité presque surnaturelle. C'était par une admirable journée de mai, toutes les fenêtres grandes ouvertes. Le bourdonnement des insectes se mêlait à celui de l'usine. La cloche qui règle la sortie et l'entrée des ouvriers répondait à celles de l'église marquant les heures. Une sorte de joie trop ineffable pour s'exprimer même par un sourire remplissait, entre ses évanouissements, les intervalles de lucidité qui lui restaient. C'était véritablement l'état de grâce, une paix tellement parfaite qu'elle compense peut-être, en quelques instants, le trouble de toute une vie. Il dut encore entendre, bien qu'il ne parût déjà plus présent, la sonnerie qui annonce la fin du travail. Le bruit des métiers s'arrêta. Ce fut comme si l'onde de ce murmure familier, qui l'avait encore soutenu, s'était dérobée sous lui et l'avait doucement déposé sur le sable.

Il était mort sans que nous nous en fussions aperçus.

A regarder Maman reprendre, au bout de quelques jours, toutes ses occupations, surveiller son jardin, visiter son orphelinat, on crut voir s'accomplir ce qu'il était si naturel d'attendre : cette énergique nature, si longtemps privée de l'appui qu'une femme est en droit de trouver auprès de

l'homme qu'elle aime, ne pouvait, semblait-il, que persévérer, presque sans à-coups, dans les habitudes de sa vie. On admira le tact qui lui faisait éviter toute formule excessive et conserver avec une parfaite décence toute sa sincérité. Si quelque chose nous étonna, ce fut un certain effacement, une certaine timidité d'accent qui n'était pas dans son caractère. Chose curieuse, il lui arriva plusieurs fois de louer en mon père celles de ses qualités auxquelles on pouvait croire qu'elle avait toujours attaché le moins de prix : la vivacité de ses réparties, ses raffinements de toilette.

Un tout petit incident aurait dû me mettre en éveil. Ayant été prié par elle de relire une lettre d'affaires qu'elle venait d'écrire, j'y remarquai trois ou quatre fautes d'orthographe, accidents qui ne lui arrivaient jamais. Même dans les cas où le doute est permis, elle n'avait d'ordinaire aucune hésitation, et je puis dire qu'elle nous battait tous dans la connaissance des subtilités grammaticales. Je corrigeai les fautes le plus discrètement que je pus, mais sans parvenir toutefois à ce qu'elle ne s'en aperçût point. A ma stupeur, je la vis se décomposer, comme si je venais de découvrir un honteux secret. Elle eut des larmes dans les yeux et balbutia : « Ma tête s'en va... »

Je ne songeais plus à ce petit fait quand, à peu de jours de là, une épidémie éclata parmi les bestiaux de la ferme ; le troupeau fut décimé et le rendement de l'exploitation se trouva fort compromis pour l'année en cours. C'était un contre-temps, pas davantage, et Maman y pouvait moins que personne. On vint nous annoncer un nouveau décès dans l'étable. Comme je n'apercevais plus Maman dans le salon, je montai dans sa chambre où je la trouvai assise sur un petit tabouret, les mains pendantes, le regard fixe. Elle sursauta et dit très vite : « Il faudra que tu t'occupes de la ferme... Je ne suis plus capable de le faire... Tu vois que tout échoue... »

Elle avait un peu de fièvre ; je la forçai à se coucher. Le lendemain, elle se plaignit d'avoir froid et dut aussitôt reprendre le lit. Le soir du même jour, juste un mois après la mort de mon père, elle était dans le coma, sans que rien pût être fait pour la sauver.

Les médecins consultés parlèrent d'empoisonnement du sang. Le brave Souriceau déclara : « C'est le chagrin qui l'a tuée. » Les gens qui se croient malins sourirent de sa naïveté, mais notre vieux docteur disait vrai. Nul n'avait deviné de quelle passion était fait l'attachement de Maman pour mon père ; nul, par conséquent, n'avait su comprendre la détresse de ce deuil presque sans voix et sans larmes. Tournant nos yeux vers le passé, nous pûmes mesurer quel désespoir de femme délaissée avait couvé sous cette existence toute de force et de raison. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais éprouvé ce qu'on appelle le remords ; mais si quelque chose en approche, c'est bien la pensée d'avoir côtoyé vingt ans ce chagrin sans le reconnaître.

VI

Je n'ai pas soixante ans, et ma vie est entourée de tombes. Quand j'envisage ces dernières années, les seuls événements qui me viennent à l'esprit sont des morts ; le reste n'est qu'intervalle entre deux deuils. Et pourtant, à repasser un à un les souvenirs qui peuplent ces périodes de répit, et à user du langage courant, quelle prospérité ! Je ne parle pas du succès de mes affaires, ni de ces satisfactions de vanité qui m'ont toujours paru plus comiques qu'enviables. Non, je songe à des bonheurs plus forts.

Ainsi ton stage à Bois-Thibert. Jamais jusqu'alors, nous n'avions vécu côte à côte, si ce n'est pendant les vacances.

Combien, durant ces courtes semaines, j'enviais les hommes de pensée, je ne veux pas dire les philosophes, mais ceux qui savent formuler leurs expériences et leurs réflexions ! Je puis bien te l'avouer maintenant : j'ai été jaloux de certains de mes amis, du peu d'efforts qu'il leur en coûtait pour éblouir ton esprit à l'aide de quelques paradoxes. Et pourtant, me disais-je, ma pensée est souvent plus solide que la leur ; ma vie a connu plus de profondeurs véritables. Faudra-t-il que je sois toujours, aux yeux de mon enfant, le moins intéressant à écouter ?... Je compris que je n'avais qu'une seule chance et qu'il me fallait t'attirer sur mon propre terrain, celui de mon travail. Là, j'étais moi-même : là, pensais-je, il me verra vivre, et c'est à quoi je suis meilleur qu'à parler.

Je ne sais, mon petit, quelle figure font dans ton souvenir ces deux années, entre ton stage à la Bonneville et ton premier essai de travail indépendant ; tu m'as dit à ce sujet de fort gentilles choses et qui m'ont été droit au cœur. Le seul mal que tu m'aies donné, c'est par ton peu de patience dans l'apprentissage manuel. Nous n'étions pas, sur ce point, de la même école. Mais j'ai profité de ce que je te tenais. Tu te souviens quelle mortification je t'ai infligée, en pleine salle de tissage. Diable ! je crois que, ce jour-là, j'ai bien été jusqu'aux dernières limites de ce que pouvait supporter ton amour-propre. Mais, malgré ta pâleur et cette lèvre qui tremblait d'une manière peu rassurante, tu as fort galamment accepté l'algarade. Un jour, tu me remercieras de ces leçons ; moi, je t'en ai une gratitude qui arrache quelques aiguillons à l'ennui de vieillir.

Ah, mon garçon, la gratitude m'emplit le cœur comme une fumée enivrante. Je plains ceux qui ne connaissent pas ce fardeau. L'amour n'a pas de thème plus suave. Le chant du désir est trop impatient, trop mêlé ; le reproche y est

tout prêt à éclater sous la prière ; tandis que l'action de grâces ne réclame pas de réciprocité ; rien ne l'altère que le tarissement de l'âme d'où elle jaillit. Oui, mais, hélas ! dans cette petite chambre d'hôtel qui est toute pleine de votre présence, je sens monter l'amère mélancolie d'une gratitude qui ne peut plus se faire entendre. Pourquoi ai-je entrepris cette longue confession, sinon pour tromper ce besoin de reconnaissance et pour trouver avec qui m'en entretenir ? Ce qui est dur, ce n'est pas d'être seul, c'est de ne plus pouvoir adresser à Lucile ces louanges qu'elle faisait semblant de ne pas entendre ou qu'elle écartait avec l'air de dire : Louer dispense d'aimer...

Je la revois, le 24 juillet 1903, dans le parc de Bois-Thibert, si gaiement illuminé en l'honneur de nos noces d'argent. Les grands feux que vous aviez allumés aux deux bouts de la terrasse, les girandoles qui décoraient les charmilles, les chandelles romaines qui montaient de toutes les plates-bandes, lui jetaient au visage un éclat qui semblait une autre jeunesse ; et quand, sous le coup de cette surprise que nous lui avions si bien ménagée, émue, joyeuse, parée de nouveaux diamants, elle s'est avancée jusqu'au bassin ; quand la réverbération de l'eau où flottaient mille petites flammes l'a revêtue de clarté comme une reine de théâtre, je l'entends encore s'écrier, le regard si brillant qu'on ne savait s'il ne retenait pas des larmes : « Mais vous êtes fous... vous êtes fous... Pourquoi me fêter ainsi ?... » Vous l'embrassiez, vous la grondiez ; tantôt toi et tantôt le mari de Lilette vous l'entraîniez dans une valse éperdue ; elle ne trouvait pour se défendre que cette supplication qui déchaînait des rires sans fin : « Non, non, cessez, je suis grand'mère !... » Ce n'est pas qu'on eût oublié les deux gamins de Lilette, endormis depuis longtemps dans leurs berceaux ; mais ces petits n'évoquaient dans cette fête que des idées d'abondance et de jeunesse. Tout n'était que fraîcheur, confiance ; toutes

nos tendresses mêlées se tressaient en guirlandes autour de celle qui nous semblait notre âme à tous...

J'ai besoin de m'attarder à ce souvenir avant d'aborder ce qui me reste à te confier. J'invoque ton témoignage, mon enfant. Dis-moi que je ne m'aveugle pas. Rappelle-toi cette égalité que tu lui as vue durant tant d'années, cet enjouement qu'aurait faussé toute contrainte. C'était un être trop sensible et trop profond pour se maintenir sur les grands paliers du bonheur. Comme un subtil sourcier, on eût dit qu'elle sentait sous son pas tous les gouffres cachés. Je ne prétends pas qu'elle pensât souvent à la mort ; je crois même qu'elle écartait cette idée ; mais elle vivait avec le sentiment de l'écoulement des jours. Nous disions, pour la plaisanter, qu'aucune date ne l'émouvait autant que le premier soir d'été où l'on dînait de nouveau à la lumière des lampes. Religieuse, elle aurait excellé à flétrir les contradictions de notre nature et les leurres auxquels nous obéissons ; le cœur chargé d'affections terrestres, elle se contentait d'une sorte de méfiance envers ce que d'autres auraient considéré comme une possession définitive. Cette horreur devant le sacrilège d'un sentiment imparfait, cette angoisse qu'elle exprimait déjà dans le jardin de ses parents, lorsque je la priais d'un cœur si naïf, combien de fois en a-t-elle été tourmentée, jusqu'à cette heure de sa dernière maladie où l'aveu lui en est échappé avec une solennité terrible ?

Cette courte accalmie qui nous donna, pour quelques moments, l'espoir d'arrêter le mal, hélas, qu'il m'est dur d'en parler !... Un homme ne peut porter contre lui-même un témoignage plus douloureux. Mon enfant, j'ai besoin de toute ton affection...

J'étais resté seul à veiller auprès de son lit. C'était dans cette partie de la nuit où, malgré la fatigue, la lutte contre le

sommeil a cessé, mais où les oreilles bourdonnent et où le moindre bruit fait sursauter. Je la croyais assoupie, mais soudain je m'aperçus qu'elle me regardait fixement. « Pourquoi restes-tu là ? » demanda-t-elle. Je lui dis qu'elle allait mieux, mais qu'elle pouvait encore avoir besoin de quelque chose. Elle se contenta de secouer la tête. « Tu vois bien, repris-je, qu'il n'y a plus rien à craindre : le médecin a même cru pouvoir rentrer chez lui. » Alors elle dit, d'une voix sombre et basse : « Il vaut mieux qu'il ne revienne pas. » Je m'écriai : « Songe au bonheur d'être bientôt rétablie et de partir pour le Midi... » Elle murmura d'un ton accablé : « Je n'aurai jamais la force de partir... » — « Tu retrouveras rapidement des forces. Et puis, je serai là pour t'aider... » Avec une soudaine exaltation, elle répondit : « Est-ce que tu m'as jamais aidée ? Est-ce que tu peux être un appui pour personne ?... Tu as de la bonté, mais tu es lâche... » Dans l'état où je la voyais, je n'aurais rien dû répondre ; mais ce mot me causa une douleur si poignante que je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Non, non, ma chérie, non !... » Elle poursuivit, plus durement : « Tu devais avoir le courage de rester en Amérique... Tu devais être ferme et nous quitter, puisque tu n'avais pas besoin de nous... Ce n'est pas moi qui pouvais partir ; tu ne pouvais pas me demander cela ; c'est toi qui ne devais pas te laisser apitoyer... » J'aurais voulu l'interrompre, lui fermer la bouche, mais je n'osais plus faire un mouvement. Alors elle reprit avec une majesté frémissante, comme si la Justice même criait par sa bouche : « Je connais ton cœur... Il n'a pas de besoins... et c'est pourquoi les enfants non plus ne t'étaient pas nécessaires... Tu étais fait pour courir le monde, pour trouver des amis et pour chercher des aventures... C'est cela qui était la vérité, et tu t'y serais tenu si tu avais été courageux... Mais tu n'as pas voulu le reconnaître... » Je ne sais si elle me voyait, bien

que ses yeux fussent fixés dans ma direction. Lentement je me baissai pour sortir de son regard. Dans l'excès de ma peine, je voulus baiser ses mains, mais elle se rejeta en arrière avec un cri. Parmi des paroles inintelligibles, je distinguais un nom qu'elle répétait plaintivement : « Marie ! Marie ! » (J'ai su plus tard que c'était celui d'une bonne qui l'avait soignée quand elle était petite.) Est-ce contre moi qu'elle cherchait du secours ? Appels déchirants qui ajoutaient, à tant de désespoir, ce qu'un chagrin d'enfant a d'inconsolable.

J'ai fait à Antonin le récit de cette heure tragique, alors que mon deuil était dans toute sa force ; je te le refais à toi ; et jamais plus, sans doute, je ne remuerai ce souvenir devant personne. De quelles profondeurs remontaient ces reproches ? Les avait-elle portés, nourris, trente années ? Ma femme dévoilait-elle enfin son véritable visage, à l'instant même où elle me quittait ? Détruisait-elle, en cette suprême minute, l'artifice amoureux de toute une vie ? Je n'ai pas besoin de répéter ici tous les raisonnements que j'ai pu me tenir, tantôt pour coordonner les indices qui révélaient chez elle une longue douleur inavouée, tantôt pour rejoindre entre eux les signes d'un bonheur grave, ardent, éclatant même et sans cesse rajeuni. Je ne suis pas assez simple pour vouloir qu'une existence appartienne tout entière à la tristesse ou au bonheur : il n'est d'âme complète — et la sienne l'était — qui ne se soit abreuvée des deux ; mais dans quelle mesure, tout est là. « Je vous démontrerai qu'elle sort victorieuse de l'épreuve. » Tu te rappelles avec quelle ferveur, dans la belle confiance de ma jeunesse, j'avais jeté ce défi à Maman. Ai-je tenu ma promesse ?... Je l'avais cru... Ce sont pesées pour lesquelles il n'y a pas de balances. Si tu les refais dans ton cœur, n'enlève rien de leur terrible poids à ces paroles que je viens de te confier. Ce sont les dernières qu'elle ait prononcées ; elles ont ce

caractère indélébile et cette grandeur cruelle des volontés suprêmes. Mais pourtant, mon enfant, — je te le demande sans rien vouloir atténuer et sans chercher un abri dans ce qu'un excès de tendresse a pu lui faire dire ailleurs — n'oublie pourtant pas tout à fait ce qu'elle écrivait dans le passage de son testament qui s'adressait à vous et qui commence par ces mots : « Rendez à votre père le bonheur qu'il m'a donné. Il m'a fait, dans sa vie, une part aussi large que le peut un homme... »

Mon fils ! Mon fils ! Pourquoi t'ai-je conté toutes ces choses ? A mesure que je les écris, il me semble que mon passé se détache de moi. Je me sens plus vieux et ma fermeté est moins assurée. Aperçues dans ce raccourci, les perspectives d'une vie qui semblait droite trahissent toutes leurs déviations. Je n'ai pas, à les contempler, le plaisir que me donnaient mes belles allées de Bois-Thibert ; et ce nouveau départ, tardive et faible réalisation d'une ébauche conçue au plus brillant de ma jeunesse, s'il est logique et fidèle à moi-même, n'en compromet pas moins, d'une manière dont l'œil est peu satisfait, la continuité de ma vie. Mais laissons là ces considérations futiles. Mon vrai prolongement, c'est vous, mes enfants. Chez les hommes qui ont fait souche, la fin de la vie n'est plus qu'une branche secondaire, qui peut se courber à sa guise ; le tronc se développe en dehors d'eux.

Ta mère parlait souvent du temps où, sans être encore tous deux trop meurtris par l'âge, mes affaires étant remises en des mains plus jeunes, et mon humeur devenant plus casanière, nous goûterions quelques années de tranquillité et de recueillement. Cette pensée aiguillonnait sa patience et lui faisait gaiment prendre son parti d'une mèche qui blanchissait ou d'une petite ride au coin des yeux. Or me voici à l'âge qu'elle attendait, maître de mon temps et la

pensée libre, mais seul au rendez-vous ! Et je m'abandonnerais sans elle à cette paix que je n'ai pas su lui donner ? Non, non ! Puisque j'ai tant de fois blasphémé le bonheur, puisque j'ai pu penser que la fortune m'avait traité avec mépris en me donnant si peu d'obstacles à vaincre, je ne pourrais consentir au repos sans ridicule et sans honte. Peut-être ne mourrai-je pas de faim et de froid sur le bord d'un chemin — comme je le mériterais — en appelant vainement ceux que j'aime ; mais ainsi que d'autres vont faire leur salut dans quelque Trappe, je demande à une vie dépouillée un antidote contre la torpeur de l'âge et de la satisfaction. Cela ne m'empêchera pas d'aller te voir, d'aider efficacement Lilette, et de lui donner un coup de main pour l'éducation de son aîné, un bien gentil petit gars et qui m'intéresse singulièrement.

Mais tandis que mes bras sont encore bons, si je trouve quelque solitude forestière qui me plaise, pourquoi n'y disparaîtrais-je pas de temps en temps ? Pourquoi n'essaierais-je pas d'y retrouver le souvenir de ces mois les plus pauvres de ma vie, où, dans la compagnie du vieux Jéroboam, j'avais le temps d'écouter mes pensées, d'explorer les confins de mon âme, et de regarder les constellations en fumant ma pipe ?

Allons, il faut finir ! Je ne veux pas prolonger ces méditations, bien que j'aie peine à m'arracher d'avec toi. Ce long entretien m'a fait sentir plus profondément combien ton affection m'était chère ; garde-la-moi. Mais si j'apporte cette insistance à le redire, n'en sois point peiné : ton amitié m'est moins précieuse encore que l'exaltation de ta piété envers le souvenir de celle qui n'est plus. Aime-la de toute ta tendresse. Et maintenant, adieu, mon bien cher enfant.

BLAISE EYDIEU.

UNIVERSITAS BIBLIOTHECA
170 176

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 SEPTEMBRE 1920
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE — SOMME.

JAN 27 1959

a39003 0033515246

CE PQ 2637
.C55H6 1920
COO SCHLUMBERGER UN HOMME HEU
ACC# 1241169

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 04 02 05 1